

AP

317

# DÉFENSE

DE

# L'OCCIDENT

UNIVERSITY OF MICHIGAN  
NOV 28 1966  
PERIODICALS READING ROOM

MAURICE BARDÈCHE

*Rigdway, go home*



FABRICE LAROCHE et F. d'ORCIVAL

*Un grand jeune homme*

JEAN MABIRE

*Jean Prévost (II)*



FRANÇOIS d'ERCE

.. *Refaire l'histoire : qui était Caligula*



*Cliniques-Prisons Soviétiques*



PIERRE NAVARRE

*Le Marché Commun Agricole*

14<sup>e</sup> année - N<sup>o</sup> série N<sup>o</sup> 56 - Avril-Mai 1966 - 2,75 F



Vient de paraître

H. H. W. de Villiers

*ancien président à la Cour Suprême du Cap*

**DANGER**  
**EN**  
**AFRIQUE du SUD**

Préface de

**Sir Francis Napier Broome**

*ancien président de la Cour Suprême du Natal*

Introduction de

**Robert Anders**

**Les plans de subversion communistes dans la zone  
sud de l'Afrique**

in-16, 200 pages ..... Prix **9.00 F**

Les Sept Couleurs - 27, rue de l'abbé Grégoire  
PARIS (6<sup>e</sup>) C.C.P. 218219 Paris



Revue mensuelle, politique, littéraire et artistique

**SOMMAIRE**

	Pages
Maurice BARDÈCHE. — <i>Rigdway, go home</i> .....	3
Fabrice LAROCHE et F. d'ORCIVAL. — <i>Un grand jeune homme : Cécil Rhodes</i> .....	8
Jean MABIRE. — <i>Jean Prévost (II)</i> .....	16
François d'ERCE. — <i>Refaire l'histoire : qui était Caligula ?</i> .....	27
XXX <i>Cliniques-Prisons Soviétiques (II)</i> .....	36
Pierre NAVARRE. — <i>Le Marché Commun agricole</i> ....	47
CHRONIQUES DES LIVRES. — <i>Capitaine PALACIOS : Douze ans en enfer</i> (Coll. Action). <i>Divers livres</i> .....	54
CHRONIQUE DE LA PRESSE D'OPPOSITION EN EUROPE. — <i>Le réseau Werther en Suisse pendant la guerre</i> <i>Nous avons lu pour vous</i> .....	66
DOCUMENTS : J.C.F. — <i>A qui fera-t-on avaler la pilule ?</i> .....	73
P. FONTAINE. — <i>A propos du docteur Schweitzer</i> ..	82

27, rue de l'abbé Grégoire - PARIS (6<sup>e</sup>) - C.C.P. 653565 Paris



# BULLETIN D'ABONNEMENT

---

Veillez m'inscrire pour un abonnement de .....  
à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N° .....

NOM : .....

PRÉNOM : .....

ADRESSE : .....

---

SIGNATURE :

Prix du numéro ordinaire : 2.75 F

Abonnement — 1 an : 25 F

Etranger : 1 an : 30 F

Propagande : 50 F et 100 F

*Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal adressé  
à " Défense de l'Occident " — 27, rue de l'abbé Grégoire, Paris - 6°  
C.C.P. 65-35-65 Paris*



## **Rigdway, go home!**

Tout vient à point pour qui sait attendre. Il y a quinze ans, le parti communiste faisait couvrir tous les murs de France des inscriptions "Rigdway go home ! US go home !". Voilà son vœu réalisé. Quelle que soit l'habillage sous lequel on présente l'évacuation des bases américaines, il reste qu'elle est avant tout la réalisation d'un vœu essentiel de la politique communiste.

Les conditions dans lesquelles est réalisée cette évacuation rendent la victoire communiste encore plus complète. Les gaullistes ne sont pas les seuls à avoir souligné les inconvénients du pacte atlantique. Ils ne sont pas les seuls non plus à les ressentir. Beaucoup de gens pensent que le protectorat américain à perpétuité ne peut être présenté comme un avenir satisfaisant pour les Etats européens. Il est exact que l'automatisme du pacte atlantique risque de nous entraîner dans un conflit mondial sans que nos représentants aient pu se faire entendre. Il est exact aussi que les vicissitudes de la démocratie européenne peuvent rendre précaire un jour ou l'autre une protection qui nous paraît totale aujourd'hui. Ces préoccupations ne sont ni absurdes ni hors de saison mais il est évident aussi que c'est par l'union des Etats européens qu'on pouvait y faire face. Une Europe unie rassemblant ses forces sous un seul commandement et faisant d'elles l'instrument d'une seule politique pouvait progressivement se dégager du protectorat américain ou du moins rechercher les moyens d'une politique indépendante, en substituant à l'appareil américain qui assure la défense de l'Europe, un appareil suffisant pour qu'une tentative militaire dirigée contre elle fut pleine de risques. L'unité européenne était notre meilleure et même notre seule garantie d'indépendance à l'égard des Etats-Unis. En y renonçant, nous faisons de l'indépendance que nous proclamons une simple manifestation verbale.

Personne ne pense sérieusement que la France a échappé, par la récente déclaration de son gouvernement, aux risques que lui ferait courir une guerre mondiale se déroulant sur le continent européen. Elle serait emportée par la tourmente, enveloppée géographiquement dans la vaste zone des opérations



et des arrières, aussi incapable que la Belgique d'assurer une neutralité vainement proclamée : mais le geste du gouvernement français a réalisé l'objectif assigné par Moscou il y a quinze ans au parti communiste français, désorganiser le fonctionnement de l'alliance atlantique sans permettre qu'aucune autre solution de rechange soit mise sur pied.

Il est impossible de ne pas être frappé par l'ampleur de cette victoire communiste ainsi que par la précipitation avec laquelle a été créée une situation qu'on voudrait bien pouvoir considérer comme irréversible. On a expliqué cette précipitation par les inquiétudes du président de la République sur sa santé et sur ses chances de pouvoir exercer personnellement le pouvoir dans l'avenir. Cette explication peut être valable et nous souhaitons même vivement qu'elle corresponde à la réalité. Mais nous ne devons pas sous-estimer non plus deux motifs différents. Une raison importante d'aller vite est que probablement l'évacuation des bases américaines n'est qu'un point de départ pour une série d'opérations politiques dont le développement demandera un certain temps : nous devons nous attendre à un majestueux périple diplomatique qui risque de nous faire voir des paysages très imprévus. La seconde raison, purement tactique, n'est pas à négliger non plus. Le régime veut s'assurer un préjugé favorable du parti communiste pour la prochaine consultation électorale, bataille qu'il lui faut gagner à tout prix et *largement*, pour assurer les développements de politique étrangère qu'il médite. Car, cette évacuation est, en réalité, le prélude à un renversement des alliances et même à des opérations qui pourraient aller au delà. Cette manœuvre spectaculaire serait gravement menacée si elle était à la merci d'une *aile* giscardienne plus ou moins rétive. Nous entrons donc dans une formidable partie de bluff, où le régime va mettre *toute la gomme* pour obtenir passagèrement la pointe de vitesse indispensable à son renouvellement. Les mesures d'amnistie qui viennent d'être prises n'ont pas d'autre sens. Elles visent à grignoter l'opposition radicale qui s'est groupée autour de Tixier-Vignancour, à la désamorcer, à la forcer à se rabattre vers l'opposition giscardienne, miroir aux alouettes destiné à canaliser le mécontentement sans gêner le régime. Cette brillante manœuvre dicte la tactique de l'opposition, qui ne peut avoir un sens que si elle est une opposition *inconditionnellement* antigaulliste : avec n'importe qui et sous n'importe quelle forme.

Sur les raisons profondes qui commandent cette attitude fondamentalement anti-européenne qui se démasque finalement, il n'est pas difficile non plus de discerner la vérité. L'explication tient en un mot : toute la politique américaine en Europe depuis quinze ans démentait la politique de guerre et faisait apparaître comme autant d'erreurs de jugement les principes qui avaient guidé la conduite de la guerre, condamnant ainsi comme sots et aveugles ceux qui l'avaient élaborée. C'est ce que certains orgueils ne peuvent supporter. Il importe donc de prouver, et soyons bien convaincus que c'est là le proche avenir de notre politique étrangère, que le danger allemand persiste et que la vigilance à l'égard de l'Allemagne reste indispensable, que le partage de l'Allemagne était une saine politique et reste une



situation satisfaisante, que la Russie soviétique n'est nullement un danger pour l'indépendance des Etats européens et que l'alliance avec la Russie soviétique n'est pas du tout une politique aberrante, mais au contraire une grande idée politique digne de la tradition de la diplomatie française. Les hommes d'états médiocres ont tous une nostalgie invincible de la valse de leurs beaux jours. Ils ne veulent voir l'histoire qu'avec des lunettes de leur jeunesse. Ils ne peuvent pas avoir eu tort. C'est l'histoire qui a tort quand elle ne s'est pas conformée à leurs vues.

L'idée européenne est une idée que De Gaulle n'a jamais admise. Non seulement parce qu'elle est étrangère à sa formation, et à son orgueil personnel, mais aussi parce qu'elle est l'idée de *l'ennemi*. C'est l'idée allemande qui se réalise malgré la défaite, qui nargue les vainqueurs et réapparaît comme une justification de ceux qui ont dit non aux hystériques de la B.B.C. Supportée avec aigreur, elle est aujourd'hui rejetée avec fracas. Ce qui *doit* triompher, c'est la France libérée, patria restituta, et non seulement libérée mais *victorieuse*, imposant à l'Europe son hégémonie et ses fantômes. Et il en est de même de l'Allemagne. Laquelle doit être *vaincue*, comme en 1945 ; avec laquelle on peut se réconcilier, certes, mais *dans la défaite*, dans l'esprit de soumission et de domesticité qui symbolise parfaitement Adenauer, majordome choisi par des alliés pour maintenir son pays dans un esprit d'humiliation, de subordination et de repentir. Le paysage intellectuel qui accompagne l'évacuation des bases nous ramène en 1946 : le voyage à Moscou a pour objet de ressusciter Postdam. On reprend l'histoire là où elle aurait dû s'arrêter, on installe sur des fauteuils les fantômes qui *n'avaient pas voulu* écouter le chef de la France combattante, qui l'avaient tenu à l'écart et qui, aujourd'hui, dans cette assemblée d'ombres, sont invités à une reconstitution solennelle du passé et *contraints*, enfin à reprendre la partition à l'endroit où elle avait été interrompue et à suivre la baguette de ce chef d'orchestre qu'ils avaient dédaigné et exclu.

Il nous reste à nous demander de quel prix nous paierons la revanche de cette vanité obstinée.

Le prix de ces rêves qu'on poursuit au rebours de l'histoire est toujours cher. Les déclarations qu'on rapportera de Moscou, proclamations et autres pantalonnades, ne sont qu'un battage de saltimbanques. La désorganisation de l'OTAN est toute provisoire et toute relative : la présence ou l'absence de la France dans le Pacte Atlantique n'ont guère plus d'importance au point de vue de la stratégie mondiale que celle de la Suisse ou du Libéria. On se passe assez facilement des brouillons. Les conséquences graves sont l'abandon de l'idée européenne et le problème allemand.

La première a été de tout temps l'un des objectifs majeurs de la politique soviétique. Notre imbécillité lui apporte cette carte gratuitement, sans contrepartie, sinon l'achat des bulletins de vote que les Soviétiques détiennent sur notre territoire. Jamais le mécanisme des *invasions invisibles*, qui est un des phénomènes les plus remarquables des temps modernes, n'aura



été aussi payant. Je sais bien qu'on nous barbouillera d'illusions, qu'on mettra l'Europe à toutes les sauces pour nous éviter de reconnaître la cuisine qu'on nous propose réellement. L'arrêt, provisoire du moins, de la construction si péniblement entreprise depuis quinze ans n'en est pas moins évident, même si l'on arrive à un replâtrage du marché commun destiné à jeter de la poudre aux yeux, tout progrès de l'Europe politique est condamné par la différence des conceptions. Le résultat en est, pour quelques années du moins, l'impuissance des Etats européens et, paradoxalement, le renforcement du protectorat américain sur l'Europe puisque la protection américaine devient d'autant plus nécessaire qu'aucune défense contestée ne peut se substituer à elle. Cette politique conçue, en principe, pour échapper à l'emprise des grands blocs, aura donc pour première conséquence de la rendre plus forte qu'elle n'a jamais été. C'est le genre de succès qu'obtient généralement la grenouille quand elle veut faire de la *grande politique*.

Les tentations que notre brillante manœuvre propose à l'Allemagne sont malheureusement plus graves et plus inquiétantes. On n'a pas manqué de souligner un peu partout que l'Allemagne, *alliée fidèle*, bénéficiera de la part des Etats-Unis d'un traitement préférentiel, elle deviendra en somme le plénipotentiaire du Pacte Atlantique en Europe. Mais cette situation ne la mènera pas très loin. Il est clair, en particulier, qu'on n'aperçoit aucune solution du problème de la réunification dans cette direction. La France gaulliste et l'Union soviétique s'accrochent fort bien de son partage. L'Allemagne se montrera assurément moins patiente quand elle s'apercevra que la position de concierge du château atlantique est un simple grade honorifique. Or, le danger capital, si l'on renonce à l'unité européenne, c'est que l'Allemagne y renonce aussi et qu'elle joue, comme la France, un jeu personnel. Il est clair que le *jeu personnel* de l'Allemagne consiste à *acheter* de la Russie sa réunification. Nous en connaissons le prix : plan Rapacki, vide atomique et militaire au centre de l'Europe Allemagne réunifiée, mais inoffensive constituant un glacis libre au débouché de la plaine slave. On sait que le rêve de Tauroberg et de Rapallo hante plus d'une cervelle allemande et on ne peut assurément le trouver mauvais. Mais en poussant l'Allemagne à un Rapallo qui est la conclusion logique du renoncement au cadre européen, nous devenons du même coup des *voisins stratégiques* de la Russie soviétique : amis certes, alliés peut-être, mais voisins à coup sûr, c'est-à-dire à quelques heures d'une ruée de blindés contre laquelle une "garantie" américaine, à supposer qu'elle nous soit donnée, nous protège fort mal, et que notre fameuse arme atomique *dissuadera* fort peu.

On devine aussi ce que peuvent tirer d'une telle situation nos partis communistes. Le raid blindé n'est qu'une solution extrême à laquelle répugne le *new-look* de la politique soviétique. C'est un mode archaïque de conquête. Nous savons trop bien que des méthodes plus modernes et moins risquées existent. L'action des puissants partis communistes stationnés en France et en Italie peut toujours permettre au moment propice une opération de style cubain. Tant qu'une Allemagne puissante et



protégée s'interpose entre le réservoir soviétique et ses protubérances excentriques, de telles opérations sont aléatoires et leur issue peut être catastrophique pour l'implantation communiste : c'est cette considération qui a retenu Staline en 1947. Mais à partir du moment où l'Allemagne est une zone neutre franchissable en quelques heures, la proximité de la Russie Soviétique engage au contraire à tenter des coups de main ou des pressions auxquelles il avait fallu renoncer jusqu'ici. Le résultat de cette *grande politique* est donc non seulement de nous priver de tout espoir de puissance en nous retirant l'indispensable plate-forme européenne, mais elle risque encore de nous exposer un jour à une vassalité dramatique bien pire que le "protectorat" américain dont nous nous plaignons.

C'est assurément un malheur pour la France que François 1<sup>er</sup> se soit un jour allié au Grand Turc. Cette alliance, qui n'a d'ailleurs servi à rien, a toujours fait rêver les imbéciles qui se croient de taille à affronter Charles Quint. Maurras lui-même en avait l'eau à la bouche quand il pensait aux fruits succulents qu'on pourrait recueillir de quelque jumelage avec le Grand Khan. Ces rêveries historiques étaient déjà fort peu géniales en 1905 : on s'en aperçut à Brest Litovsk. Elles sont absurdes et mortelles lorsque l'Europe n'est plus qu'une presque île exposée et fragile sur laquelle pèse tout le poids de la vieille Asie.

Dans la mesure où elle prolonge et répète une attitude fondamentale de la résistance, l'opération politique actuellement en cours ne peut avoir d'autre caractère que celui de la trahison. Entre 1941 et 1945, c'était la France qui était poignardée dans le dos pendant qu'elle essayait de survivre. Aujourd'hui c'est l'Europe. La collusion du communisme et du gaullisme répète, partant de la même équivoque, rêve suranné pour les uns, priorité de l'intérêt soviétique pour les autres ; elle manifeste la même indifférence à l'intérêt général, elle ignore les faits et leurs principes. Il n'est pas étonnant qu'elle aboutisse au même sabotage. L'OTAN est aujourd'hui indésirable. Attendons-nous à ce que demain elle devienne l'ennemie. Cela a commencé de la même manière avec Vichy. Si Johnson n'était pas si placidement assis dans son fauteuil de la Maison Blanche, nous le ferions volontiers passer en Haute Cour. Et, en somme, n'est-il pas déjà un petit peu "criminel de guerre" ? Comme on se retrouve...

**Maurice BARDECHE**



Fabrice LAROCHE et F. d'ORCIVAL

## Un grand jeune homme : Cécil Rhodès

Le 11 Novembre 1965, à huit mille kilomètres de Londres et de Paris, au centre de l'Afrique australe, un cœur tout neuf s'est mis à battre : la Rhodésie, un pays qui est grand comme trois fois l'Angleterre. Ian Smith, 46 ans, Premier ministre rhodésien, signait le décret unilatéral d'Indépendance. 220.000 Blancs, 4 millions de Noirs faisaient un pari, dans l'Afrique d'aujourd'hui, celui, contre les grandes puissances et le terrorisme africain, d'être indépendants de leur propre chef. Ils fêtaient la naissance d'un pays qui avait déjà soixante-quinze ans...

Fort-Tuli, fin Octobre 1890. Il pleut. L'averse à détrempé le sol. Malgré son fort attelage de dix mules, la diligence se fait attendre au relais de poste. Elle vient de VryBurg, directement, et met en principe deux jours. La pluie cesse lorsque la voiture arrive et vient s'arrêter devant le pavillon de terre et de bois qui sert de relais. En descend un passager de forte stature, musclé, grand, portant le cheveu blond et la moustache, on le dirait chez lui. Personne ne songe à le discuter. C'est Cécil-John Rhodes.

- Quand j'ai appris que la Colonne avait passé la frontière, dit-il, cela a été le plus beau jour de ma vie !

Premier Ministre du Cap, colonie britannique, depuis le 17 juillet, il n'a pu rejoindre ses Pionniers plus rapidement. Il le regrette car cette expédition, cette Colonne, c'est toute sa vie résumée par l'action des hommes et toute celle qu'il commence. D'elle dépendait la conquête du Nord, de son Nord. La Colonne a passé le Limpopo, avec ses 184 pionniers, ses soldats et ses serviteurs noirs. 650 m de route construits en trois mois, des forts tous les cinquante kilomètres et le magnifique Union Jack hissé sur Fort-Salisbury le 13 septembre ! Rhodes regarde, questionne, observe ; il se fait raconter les travaux par le détail,



discute, reprend... On lui fait un rapport complet alors qu'il en connaît déjà les grandes lignes. Il allume une cigarette de sa main gauche (car il a une phalange ankylosée à la droite) et il enregistre tout cela. C'est une mémoire prodigieuse, un calculateur étonnant. Il n'aime guère le bavardage et les discussions. Mais cette fois, c'est l'exception. Après un voyage mouvementé et fatigant, il est d'excellente humeur. Il avait emporté Marc-Aurèle et Plutarque dans ses bagages, mais la joie est encore plus forte. Il écoute ses collaborateurs.

Il est vrai qu'on le sait gourmand : un repas copieux lui est servi, agrémenté de Stout, et l'on terminera par du Champagne. On se souvient de ses départs pour Londres, lorsqu'il fait embarquer sur le Clipper une vache et des poules pour avoir lait et œufs pendant la traversée.

\*  
\*\*

Vingt ans plus tôt, le 1<sup>er</sup> septembre 1870, Cécil Rhodes débarquait pour la première fois en Afrique du Sud, après soixante-dix jours de voyage. Il avait dix-sept ans (né le 5 juillet 1853 à Sishop Strotford près de Londres), l'air un peu chétif, et portait des vêtements bien fripés. Ce grand garçon blond arrivait tout seul à Durban, au Natal, une ville grouillante de chercheurs d'or, d'hommes d'affaires, de fermiers, de futurs colons et d'aventuriers de toutes conditions, qui n'existait pas vingt-cinq ans auparavant. Cécil venait rejoindre son frère Herbert qui possédait de la terre. Le prétexte avait été sa mauvaise santé à laquelle le climat sur-africain ferait le plus grand bien. A la vérité, Cécil Rhodes avait assez de la vie familiale et du puritanisme paternel (son père était pasteur anglican). Il s'était d'ailleurs donné tout jeune pour devise de rester célibataire et de faire fortune, le tout sous la grande règle : agir ou mourir...

Son frère Herbert l'emmène dans sa ferme de l'Umkomanzi pour y cultiver le coton, puis, ayant gagné quelques pennies, ils se joignent aux chercheurs de diamants de Colesberg où ils achètent trois concessions. A Londres, Cécil Rhodes n'aimait pas le mouton froid, là il doit se faire aux conserves, gibiers et viandes séchées qui constituent l'essentiel des repas, avec de l'eau minérale. Très vite, il gagne une centaine de £ par semaine, et lorsqu'il repart au cours de l'été 1873 pour la Grande-Bretagne, il sait déjà comment il procédera plus tard. Le pionnier en pantalon de flanelle pâle rêve de puissance et de pouvoir.

De retour en Afrique du Sud, il profite de la crise minière de 1875, recul de l'or, méventes, pour racheter les concessions des mines De Beers, Kimbeley, et Dutoitspan ; certaines de celles-ci sont estimées 5.000 £. Il rentre alors à Oxford pour y terminer ses études, passer son baccalauréat et réfléchir. Ces



quatre années de retraite préparent un retour foudroyant au Cap, le 1<sup>er</sup> avril 1880. Il fonde à 27 ans la *De Beers Mining Co* et commence sa carrière dans les milieux financiers de la capitale. Il devient ministre des finances du gouvernement du Cap. Cette fois, il touche du doigt les forces et faiblesses de la Couronne en Afrique. Il n'étudie plus ses mécanismes, il les fait fonctionner avec application, mais il ne voudrait pas attendre et souhaiterait accroître rapidement la puissance britannique sur le continent. Puisque le gouvernement préfère laisser les choses se faire et se mûrir patiemment selon la tradition anglo-saxonne, Rhodes va en faire son affaire personnelle. Alors il raconte cette histoire que cite Maurois :

— J'avais un ami Amiral lorsque j'étais petit garçon ; il avait quatre-vingt ans et plantait des glands de chêne. Aussi, je lui disais : "Pourquoi plantez-vous des glands, Sir, quand vous ne verrez jamais les chênes ? " Et il me répondit : "J'ai de l'imagination, my boy, et je me représente ces arbres et les gens qui se promèneront sous leur ombre ! Cela me donne du plaisir."

En 1882, Cécil Rhodes apprenait à construire pour très longtemps...

\*  
\*\*

A l'époque, l'Afrique australe, peuplée de trois millions d'indigènes (Zoulous, Cafres et Hottentots) et de quatre-cent mille Blancs, pour un territoire grand comme la France, l'Allemagne et l'Autriche, est sous l'influence de trois puissances européennes : le Portugal, l'Allemagne et l'Angleterre. Le Portugal est souverain en Angola à l'Ouest et en Mozambique à l'Est, l'Allemagne dans le Sud-Ouest africain et l'Angleterre au Sud, dans ses provinces du Cap et du Natal. Les Boers sont installés, francs-tireurs indépendants, dans les républiques du Transvaal et de l'Orange. Le Portugal voudrait joindre ses deux colonies d'Ouest en Est. Il invoque la légitimité de sa présence en Afrique depuis plusieurs siècles, la découverte par ses explorateurs de ces immenses contrées, les établissements fondés par ses missionnaires, les comptoirs commerciaux créés sur les côtes. Depuis son échec à l'embouchure du Congo, il projette de s'étendre à partir de ses colonies.

L'Allemagne a moins de prétentions légitimes mais autant d'ambitions : s'agrandir vers l'Est et le Nord, en tournant le désert de Kalahari, pour déboucher au Nord du Betchuana et dans le Mashonaland. L'Angleterre tient solidement ses deux provinces du Sud qui garantissent la voie méridionale en direction des Indes, depuis l'ouverture du Canal de Suez. Et surtout, l'Afrique du Sud, très riche de promesse minières, est par sa latitude propice à un fort peuplement européen. La découverte des mines de diamants et la décision de Londres d'annexer les plateaux de Griqualand (où se trouve Kimberley, le centre



du diamant, à 1.300 m. d'altitude et 1.000 km. du Cap) indique bien que la Couronne n'entend pas céder un pouce de sa part en Afrique. Les Boers eux-mêmes dont la capitale, Johannesburg devient aussi celle de l'or, sont très tentés de reprendre leur *trek* vers le pays Matabélés et Swazi où l'on trouve des terres plus riches et même de l'or ! Les Boers, eux, n'ont qu'à franchir le Limpopo !

Ces données en mains, Cécil Rhodes fixe son regard sur la carte d'Afrique :

— L'avenir de l'Angleterre repose sur l'occupation de tous les territoires situés au Nord du Limpopo, pris entre l'Angola, le Congo et le Mozambique. Maîtresse d'un immense empire qui s'étendrait du Cap des Aiguilles au Lac Tanganyka, la Couronne détiendrait les clefs de l'Afrique. Elle pourrait relier par le continent son port du Cap à celui du Caire.

Coupée en deux par un axe sous contrôle exclusif de l'Empire britannique, l'Afrique se verrait conquérir ses marchés de l'Est et tous les postes de surveillance de la liaison Méditerranée-Océan Indien... "Quand Zanzibar joue de la flûte, dit le proverbe arabe, toute l'Afrique danse !"

A partir des provinces sur-africaines, Cécil Rhodes sait déjà qu'il n'y a autre ambition à sa taille que celle de réaliser la base de ce vaste empire, les pays compris entre le fleuve Limpopo et le Lac Nyassa, pour tracer la route du Cap au Caire, avec son chemin de fer et sa ligne téléphonique. Toute sa vie, Cécil Rhodes aura donc constamment présente à l'esprit cette ligne longitudinale qui va, du Sud au Nord, du Betchuanaland au Matabéléland. Tout est là.

Avant de commencer, il veut être sûr de lui et de ses arrières. Il faut donc négocier avec le Président Krüger, chef des républiques boers, qu'il faut fédérer avec les provinces de la Couronne. Rhodes se fait élire député à Barkley-West, district du Cap, à majorité afrikaner, c'est-à-dire boer.

Le 24 janvier 1885, il rencontre le Président Krüger, un Boer d'origine germanique, solidement charpenté, intransigeant et qui a sur Rhodes le privilège de l'âge, soixante ans. Cécil Rhodes est orgueilleux et dominateur. Il a fort à faire avec Krüger. Ce sont deux tempéraments de fer qui se font face, aussi difficiles l'un que l'autre.

— Le pur-sang est plus léger que le bœuf, et il va plus vite, dit Krüger, mais le bœuf tire plus lourd et va plus loin.

Les positions ne changent pas. Les conversations sont terminées. Pour Rhodes, c'est un échec. Il est d'autant plus amer que l'Angleterre a signé le 26 février 1884 avec Lisbonne un accord reconnaissant la légitimité des prétentions portugaises à l'Est.

— A quoi sert d'avoir de grandes idées quand les moyens de les réaliser font défaut ? observe Rhodes. Et les moyens, ajoute-t-il, c'est l'or.

Pendant trois ans, Rhodes ne s'occupe plus que de ses affaires financières. Les moyens d'abord, ensuite tout peut s'acheter,



y compris les individus ; il ne s'embarasse pas de scrupules ni de préjugés.

— La philanthropie est une chose excellente en son genre, remarque-t-il, mais la philanthropie plus 5%, c'est encore beaucoup mieux !

\*  
\*\*

Audacieux et cynique, tel vont le connaître les financiers qui traiteront avec lui. Grâce aux concessions minières acquises depuis dix ans, il crée une société plus importante, la *De Beers Consolidated Co* qui exploite les gisements et investit dans de nouvelles recherches. Les mines sont exploitées à ciel ouvert jusqu'en 1886. A Kimberley, où le premier diamant a été découvert en 1867, un immense cratère de 400 m. de diamètre et de 150 m. de profondeur, entouré d'une fourmilière de baraquements sur la terre jaune et boueuse, constitue la principale exploitation diamantifère. Beaconsfield, De Beers, Bultfontein, et Dutoitspan représentent 90% de la production de diamants. Toutes ces mines sont des cratères d'anciens volcans éteints, les pierres sont contenues dans l'ancienne lave, poussées vers la surface par les déjections boueuses. Des compagnies ou syndicats miniers permettent aux milliers de propriétaires de concessions d'exporter leurs diamants. A Kimberley, la De Beers de Cécil Rhodes gère la production de 1.600 propriétaires ! Progressivement, Cécil Rhodes rachète les autres syndicats miniers et étend son propre conseil d'administration.

Sa réussite financière se double d'initiatives diplomatiques de Londres qui, en 1885, déclare sous son influence les pays du Zambèze et rattache, en 1887, le territoire de Kama aux possessions anglaises. Le traité de 1884 avec le Portugal a été laissé pour compte. Il est vrai qu'entre temps, la conférence de Berlin où l'on a vu les puissances européennes se partager l'Afrique, a sérieusement placé l'Angleterre devant ses responsabilités face à Bismarck peu disposé à se laisser faire.

Or, une multitude de représentants européens se pressent dans la résidence du kraal de Bulawayo du roi des Matabélés, Lobengula. De lui dépendant en principe les territoires aussi grand que la France, du Matéleléland et du Mashonaland ? Chercheurs d'or et émissaires anglais, portugais, allemands, tentent d'obtenir de lui des concessions minières dans son pays. Mis au courant par l'un des résidents britannique, J.S. Moffat, Londres envoie discrètement l'un des hommes de Rhodes, Jameson, négocier avec Lobengula ces concessions minières.

Cependant, Cécil Rhodes termine son organisation financière : il crée la Central Search Association, société d'études et de recherches, exploitée par une autre société, l'United Concession Co qui met en valeur les concessions. Il fusionne l'ensemble au sein de la British South Africa Compony, et, prudent et rusé, contrôle toutes ces sociétés par le conseil d'administration de la De Beers.



Jameson n'arrive pas à Bulawayo en missionnaire ou en conquérant. Il s'y rend en parlementaire. Mais il s'est fait accompagner par une fanfare des Dragons de Sa Majesté et de trois Grands Officiers des *Life Guards*. Musique et uniformes étincelants font plus pour la grandeur de l'Angleterre que deux mois de palabres. Lobengula, un colosse noir ventripotent et grassouillet, vêtu d'un pagne en peau de léopard bleuie, souverain d'un peuple guerrier, est ému par ces accents de fifres et de trompettes. Il convie Jameson à le suivre sous sa case de terre et de chaume dont les murs blanchâtres sont absolument nus, plusieurs peaux de léopard couvrant le sol de l'unique petite pièce circulaire.

Jameson lui propose de signer un accord selon lequel il confie à la Compagnie l'exploitation minière du pays dont il est le chef, ainsi que le droit d'y faire tout ce qu'elle jugera utile, recevant en retour soit une rente de 500 £, soit une rente de 100 £ plus 100 fusils, plus 100.000 cartouches, soit une canonnière à vapeur pour naviguer sur le Zambèze. Lobengula accepte le traité le 30 octobre 1888 et appose sur le document le sceau de l'éléphant...

La frontière du Nord est désormais ouverte à Rhodes. Il faut seulement qu'il obtienne de Londres l'aval politique officiel pour mener à son terme l'occupation du Mashonaland et du Matabéléland. Cécil Rhodes développe sa propre diplomatie afin de transformer sa société en une compagnie à charte, celle qui sera l'une des plus célèbres depuis la disparition des anciennes colonies à monopole.

Représentant à Londres Cécil Rhodes, Lord Gifford expose pour le ministre des Colonies, le 30 avril 1889, les objectifs de la British South Africa :

- 1°). Etendre plus au Nord le système des chemins de fer et des lignes télégraphiques en direction du Zambèze.
- 2°). Encourager l'immigration et la colonisation.
- 3°). Développer le commerce.
- 4°). Exploiter les richesses minières sous une direction unique et suffisamment puissante pour interdire tout conflit entre concessions rivales.

\*  
\* \*

A Londres, l'opinion publique est favorable à l'entreprise de Rhodes. Il n'a pas de difficultés financières, il a installé dans son Conseil d'administration des personnalités de la haute administration qui lui apportent leur soutien et leurs relations. La British South Africa Co est en effet garantie, outre Rhodes, par le Duc de Fife, le Duc d'Abercorn, Lord Gifford et Sir Grey. La seule opposition rencontrée par Rhodes est celle de la société londonienne Protectrice des Aborigènes.



— Nous voulons répandre la civilisation sans assumer les graves responsabilités d'un protectorat, déclare au Parlement le Baron de Worms, sous-secrétaire d'Etat, le 3 septembre 1889.

Il exprime la pensée du gouvernement conservateur qui trouve à la BSAC de Rhodes l'énorme avantage d'une colonisation sans dépenser un sou.

Et le 29 octobre 1889, la Reine Victoria signe la Charte qui fait de la BSAC une Compagnie officielle. On parlera désormais de la *Chartered*. La Charte ne limite l'exploitation de la Compagnie qu'au Sud - territoires déjà possessions britanniques et républiques Boers -. La *Chartered* sera une affaire strictement anglaise. Le Duc d'Abercorn, le Duc de Fife et Sir Grey sont nommés à vie pour être les représentants de la Couronne au sein du Conseil de la compagnie.

Cécil Rhodes donne à sa société un capital initial d'un million de £ qu'il a réuni en action de 1 £, permettant à un grand nombre d'actionnaires d'y être intéressés. Les affaires Rhodes sont donc suivies de près par l'opinion publique, obligeant le gouvernement et le ministère des affaires coloniales à en tenir compte lorsque l'Afrique australe exige son intervention. La *Chartered* aura 40.000 actionnaires en 1898 pour un capital porté à 5 millions de £.

Au moment où la Reine Victoria signait la Charte, Rhodes préparait déjà les premières grandes opérations de sa compagnie pour l'année 1890. Il commandait du fil téléphonique et des rails, télégraphe, voie ferrée, route du Cap au Caire, colonisation. En dix ans, Cécil Rhodes n'a pas modifié un seul de ses projets.

Fort-Tuli, fin octobre 1890. Ce n'est pas encore une vraie ville, mais ce n'est plus un fortin. Maisons de bois, de torchis et de tôle. Bientôt des briques oranges et roses. Un vrai *pub* dans deux ou trois mois, avec son bar, sa salle de bridge et son piano désaccordé par le voyage en chariot. Pignons sur rue, enseignes, balcons à la hollandaise, motifs anglo-afrikaans. On parle l'anglais, l'afrikaans aussi. Mais ce sont les heures du Cap et les traditions des petites villes d'Angleterre. Comme la région est humide pendant six mois, on pourra prévoir du gazon et des fleurs. Et beaucoup d'arbres, bouleaux, saules, peupliers, eucalyptus, plus beaux que ces baobabs qui ressemblent à des betteraves gigantesques retournées avec des branches comme racines. Bien sûr, la laine d'Australie et le coton de Manchester, c'est encore trop fin et trop soigné ; il faut bâtir, construire les fermes, avec les pacages pour les troupeaux, ouvrir les premières mines exploitables ; on conserve la peau de vache pour le caban et le cuir pour les culottes. Puis on tire sa pipe de sa poche et ça respire l'Angleterre ! La bière, le whisky...

Cécil Rhodes est heureux ce soir-là. Il visite les régions de son Nord qu'il vient de faire occuper après avoir forcé la main à Londres. Il a choisi le nom de Salisbury pour le centre administratif du pays, honorant le leader des Tories, Premier Ministre, et s'assurant son appui. Il sait que, grâce à lui, le 12 septembre 1890 sera la date historique de l'occupation de Salisbury et des pays situés entre le Limpopo et le Zambèze. Rhodes reste



quelques jours dans la région, puis il reprend sa diligence pour le Sud où il va inaugurer le tronçon de voie Kimberley-Mafeking.

En juillet 1893, Lobengula déclenche la révolte de ses Matabélés, c'est le vieux souvenir des Zoulous qui réapparaît. La guerre dure trois mois et le 4 novembre, le kraal de Bulawayo, en flammes, est occupé par les troupes de la Chartered. Rhodes soumet dans les jours suivants les chefs révoltés, subjugués par sa force morale.

Londres, 3 mai 1895. La Reine Victoria vient de dire :

— Cécil Rhodes est un homme prodigieusement fort !

— Elle vient de faire des trois provinces (Matabéléland, Mashonaland, Northern Zambézia) occupées depuis cinq ans, la Rhodésie.

Cécil Rhodes apprend la nouvelle à la Groote Schur, sa propriété des environs du Cap, sur le versant de la montagne de la Table. Mains dans les poches d'un pantalon vieillot, il se promène dans ses allées de chêne, sans prêter cette fois attention aux vergers et à la vigne. Il arrive devant la vieille maison, de pur style hollandais, avec ses balcons de bois, ses plafonds à poutres, ses meubles hollandais en tek, ses bibelots de Zimbabwé. A l'architecte qui l'a restaurée, il avait expliqué :

— Je veux quelque chose de simple, de grand, et si vous voulez, de barbare.

Devant la véranda, son boguet l'attend, comme toujours. Il adore ces petites tournées. Cinq ans plus tôt, il donnait à la Couronne un Empire. Aujourd'hui, Sa Majesté donne son nom à cet Empire. Il fera une bonne promenade.

Cependant, à la fin de 1895, Cécil Rhodes commet la plus lourde erreur de sa carrière en donnant son aval au raid que vient de mettre au point le Dr Jameson contre Johannesburg et le Président Krüger. Les forces de police de Rhodésie font route vers la frontière du Transvaal, dégarnissant dangereusement l'intérieur. Les Matabélés et les Mashonas se révoltent ensemble et la répression très sévère, dure plusieurs mois. Ce n'est que le 13 Octobre 1896 que cette nouvelle guerre se termine sur une intervention de Rhodes chez les chefs insurgés.

La guerre contre les Boers qui éclate à la fin 1899 trouble lourdement la carrière rhodésienne de Cécil-John. Mais le 26 mars 1902, Rhodes meurt. Il sera enterré dans les monts Matopos dont il a admiré la solitude grandiose. Des mots de Kipling l'accompagneront.



Jean MABIRE

# Jean Prévost

## II

Jean Prévost disait qu'il fallait mettre vingt ans pour faire quelque chose de valeur et savoir écrire d'autres choses en dix jours pour vivre. Ce n'était point là un paradoxe mais la juste connaissance de ses aspirations et de ses moyens. Il faisait à besognes journalistiques et les travaux universitaires, entre ses essais et ses romans. Car, à moins de trente ans, il va se décider à aborder la fiction.

On considère parfois *Les Frères Bouquiquant* comme son meilleur livre. C'est sans doute qu'il a été relativement popularisé par un assez beau film de Louis Daquin et qu'on a voulu en faire une sorte de manifeste du néo-réalisme français après la guerre. Pourtant Jean Prévost s'est tenu à l'écart de toutes les écoles.

Sur un ponton de la Seine, un jeune mécanicien, Pierre Bouquiquant, devient l'amant de sa belle-sœur, l'épouse du marinier ; au cours d'une rixe, il tue son frère. Celle qu'il aime et qui vient de lui donner un enfant se dénonce pour lui. Tous deux échappent au châtement, mais elle seule va regretter... Pierre, lui, aidé par la présence du bébé qu'il a recueilli, lutte virilement contre le remords, en triomphe, s'en lave par la joie. Quand les deux amants se retrouveront, de cette différence naîtra un désaccord d'où l'amour aura peine à ressurgir.

Dans *Les Frères Bouquiquant*, Jean Prévost voulait montrer avant tout que des personnages populaires possédaient une psychologie complexe, différente sans doute, mais aussi délicate que celle des héros bourgeois.



"Juger les gens du peuple grossier c'est avouer qu'on veut les voir que de loin et de haut. Les assimiler aux bourgeois serait plus rudimentaire encore. Leur complexité est différente : moins hésitants, mais plus sensibles aux circonstances ; plus gauches dans leur parole, mais plus attentifs au ton - et surtout on ne les comprend pas sans deux éléments presque étrangers à l'âme bourgeoise et que la psychologie moderne méconnaît presque absolument : la colère et l'oubli.

Le personnage de Pierre Bouquiquant est solidement dessiné. C'est le héros selon Jean Prévost. Fils d'un cordonnier d'Yport, c'est une force de la nature.

Mais Pierre le violent est un père attentif et lorsque la mère de son enfant est en prison c'est lui qui va s'occuper du bébé. Pendant des pages et des pages, Jean Prévost qui avait connu cette expérience de la "paternité pratique" va décrire le père changeant le poupon et lui préparant ses biberons. Le contraste est habile.

La dernière page du livre est particulièrement significative du talent de Jean Prévost, dans l'accumulation des détails vrais. Et surtout dans cette atmosphère de grande santé.

Une nouvelle vie va commencer. Dans la plupart des romans de Jean Prévost on trouvera aux dernières pages des enfants qui symbolisent d'une manière peut-être un peu facile, l'idée qu'il se fait, lui qui n'est pas chrétien, de l'éternité terrestre :

"Depuis qu'il avait quitté sa maison, il n'avait plus touché son enfant. Il le reprit dans ses bras. Alors il se trouva certain de n'avoir rien trahi. Un goût de liberté lui mouilla la bouche, aussi frais que le jour où il avait quitté l'armée. Julie embrassa l'enfant. Pierre regardait sa femme sans impatience ; il soupesait l'enfant, des yeux et des narines, humait, jugeait sa maison, élargissait les épaules pour étendre alentour sa puissance. Et il ne se comprenait plus et il ne se disait rien : il riait. "Quand le fort armé possède son bien, ce qu'il possède est en paix" dit l'Écriture. Et lui aussi était en paix. Julie regardait le grand poing fermé : il déplaça les doigts et montra la paume. Les lignes de vie et de cœur y étaient belles, comme au dedans des poings qui savent se fermer. Julie prit cette main par le petit doigt, et la fit passer sur son épaule. bercée dans un joyeux silence, elle releva les yeux et lui demanda : "Tu chanterais ? " Il fit non d'un signe rieur. Elle lui avait cru les yeux gris, et découvrit qu'ils étaient bleus".

Cinq ans après avoir écrit *Merlin*, Jean Prévost va publier *Rachel*. C'est encore une histoire d'amour, mais décrite cette fois avec une grande discrétion. On pourrait, et ce ne serait pas qu'un jeu, comparer *Rachel* et *Merlin* comme on compare *Plaisirs des Sports* et *l'Essai sur l'introspection*. Jean Prévost, qui croit à l'unité de l'homme, étudie tour à tour deux aspects d'une même question.

*Rachel*, plus qu'une histoire d'amour, est une aventure intellectuelle. Et ce qui est très sérieux c'est la raison qui a poussé Jean Prévost à écrire ce livre assez singulier dans son œuvre. Pour lui l'amour n'est pas seulement "une passion agréable ou



douloureuse". Il le situe par rapport à ce qui est pour lui l'essentiel: la liberté. Il commence par dénoncer ce qui fait la grisaille de nos vies quotidiennes: "Devant tous ceux qui travaillent pour vivre, tous ceux qui doivent obéir aux lois de leur condition et se tenir dans un certain cercle d'études, de relations, d'occupations, la destinée est tracée d'avance, murée d'avance, voûtée d'avance; rien n'en peut rompre les prévisions, que l'échec, la maladie ou la mort".

Mais il y a une exception qui va permettre à chaque homme de connaître la liberté — non pas la liberté isolée mais la liberté avec la responsabilité:

*En amour il leur faudra choisir eux-mêmes, courir des risques, s'inventer une conduite à tenir, un courage, une sorte de poésie, sans l'assistance des habitudes ou des conseils. Ce sera, dans leur destinée, la seule époque de liberté".*

Et l'amour, pour Jean Prévost, ce n'est pas seulement la liberté c'est aussi le risque. *Rachel* ne marque absolument pas une rupture dans son œuvre: c'est une remise en question, une aventure.

Il est difficile de résumer ce roman qui est un livre de notations psychologiques, d'une délicatesse parfois un peu languissante malgré son habileté. Le thème central est peut-être la difficulté pour un homme et une femme d'éprouver en même temps les mêmes sentiments. Dans ce roman il y a toujours un des deux qui aime davantage. Ce n'est pas coquetterie mais sincérité. La recherche de l'honnêteté en amour est une des idées favorites de Jean Prévost.

Il avait écrit quelque temps auparavant, dans *Dix-huitième année*:

"Je voudrais que les jeunes gens me croient. J'ai vingt-sept ans seulement. Je hais la "morale sociale", je méprise la pudeur et toutes les entraves conventionnelles de l'amour. Eh bien, la loyauté, dans les choses de l'amour ne rend jamais dupe — quand même on devrait être soi-même trahi: un amour où l'on ne donne pas le meilleur de son cœur et d'où l'esprit se retire, voilà ce qui est duperie. Et le souci de mentir fatigue stérilement".

En 1934, Jean Prévost publia un autre roman *Le sel sur la plaie* dans lequel nous faisons connaissance avec Crouzon. Son héros part en province pour devenir le premier... On retrouve l'expérience de Jean Prévost à Chateauroux.

Crouzon va réussir. Il sera directeur de journal et député.

On retrouvera quelques années plus tard Crouzon dans *La chasse du matin*.



*La chasse du matin* est sans aucun doute le plus réussi des romans de Jean Prévost. Publié en 1937 (c'est-à-dire au temps du Front Populaire) il évoque l'aventure de quelques jeunes gens faisant leur entrée dans le monde des adultes.

On a parlé de l'influence de Barrès et il est certain que *La chasse du matin* n'est pas sans évoquer *Les Déracinés*. Ce



livre est un "roman d'apprentissage". Mais cet apprentissage n'est pas celui d'un seul homme. Plusieurs amis découvrent ensemble la vie et le monde. Curieusement, Jean Prévost a choisi de parler de ses cadets d'une dizaine d'années. Lui, il a l'âge de leur "patron", le député Crouzon, l'homme de 35 ans, arrivé à la puissance par la seule énergie.

L'intrigue est nouée d'une manière un peu compliquée mais habile. Les personnages se croisent et se séparent le plus naturellement du monde. *La Chasse du matin* est le livre de l'ambition et de la volonté. Mais c'est aussi le livre de la tendresse et de la désillusion.

Le thème fondamental de *La Chasse du matin* est le thème fondamental de toute l'œuvre — et même de tout le personnage — de Jean Prévost : c'est le gouvernement de soi, le *self-control* anglo-saxon. Mais ce n'est pas seulement une maîtrise de sa personnalité c'est une véritable éducation que nous propose Jean Prévost. Ses personnages ne recherchent d'ailleurs pas la vertu au sens classique du mot, il n'y a aucune sanctification dans leur démarche purement terrestre. Ils ne croient ni à la grâce ni à la charité. Non, ce qu'ils veulent c'est la santé, la vigueur, la virilité.

Tout cela contribue à donner à ce roman un tour très dynamique. Il y a dans *La Chasse du matin* une indéniable confiance dans l'homme. C'est une confiance très noble et même un peu hautaine qui considère comme des qualités essentielles la fierté, l'orgueil et l'indépendance.

Leur véritable morale c'est la soumission à la nature. "Mais laquelle ? demande l'un d'eux, puisque chacun suit la sienne." Et la dernière phrase du livre précise :

"Celle que les sports nous ont apprise. Une belle nature surnaturelle."

Cette "nature surnaturelle" n'est pas sans évoquer l'homme surhumain de Frédéric Nietzsche.

*La Chasse du matin*, c'est aussi le livre de la camaraderie. Dès ses premiers écrits, Jean Prévost avait marqué tout le prix qu'il attachait à l'amitié. Dans un de ses tout premiers articles, texte publié dans la revue d'Adrienne Monnier *Le Navire d'Argent*, il nous confiait cette hantise :

"Dans le mélange informe des races, des cultures, des déformations et des goûts, l'un des plus grands bonheurs est de trouver un compagnon. Et nous n'avons plus de poètes pour le dire".

Ce fut Jean Prévost qui, le premier, demanda une nouvelle à un jeune aviateur de son âge avec qui il s'était pris d'amitié et dont il partageait les goûts. Cet aviateur allait être descendu en combat aérien au-dessus de la Méditerranée le jour même (à vingt-quatre heures près) où Jean Prévost allait être fusillé dans le Vercors.

Cet aviateur dont le plus beau livre, *Terre des hommes*, fut dédié à Jean Prévost, c'était Antoine de Saint-Exupéry.



Toutes les qualités de Jean Prévost sont réunies et ramassées dans un admirable recueil de nouvelles que je considère pour ma part comme son meilleur livre : *Lucie-Paulette*.

Toutes ces nouvelles sont des récits de lutte, lutte contre la nature, contre l'homme, contre soi-même. Le jeu, le risque même y occupent une place importante.

Voici des personnages tout à la fois populaires et démesurés. Ce maçon, ce braconnier, ce bûcheron, ce marin, ce forgeron, ce sont des hommes forts. Mais il n'y a chez Jean Prévost aucune concession poétique. On sent que chaque détail est vrai et que ces êtres extraordinaires, nous pouvons les rencontrer tous les jours dans nos rues et dans nos villages.

Les nouvelles du recueil *Lucie-Paulette* ont un immense mérite : celui de réincarner l'héroïsme dans le quotidien. Ces personnages surhumains ce ne sont pas des rois et des princes, ce sont des ouvriers et des paysans. Mais Jean Prévost ne cherche absolument pas à nous imposer dans ces histoires quelque credo social. D'ailleurs il ne croyait pas à la notion de classe et prétendait n'aimer que les meilleurs, d'où qu'ils viennent.

Ses personnages sont de véritables gentilshommes prolétaires... C'est une idée que nous retrouverons plus tard dans son curieux essai sur l'Amérique, *Usonie*.

Prévost, c'est-à-dire toute sa conception du monde, car jamais il ne sépare le roman et la vie, jamais il ne sépare ses personnages et lui-même ! Dans sa thèse de lettres, Hariette Stripling décrit d'une manière particulièrement claire et intelligente ce qu'apporte l'œuvre d'imagination de Jean Prévost :

*"Que faire, et à quoi bon ? Puisqu'il faut agir sans raison ni espoir (...) il faut construire, il faut créer, parce que c'est seulement dans un travail bien fait qui donne un résultat tangible, dans une action bien accomplie par laquelle l'homme sent ses forces et les augmente qu'il peut trouver son bonheur".*

Cette recherche du bonheur est un thème éminemment stendahléen et Pierre-Henri Simon qui a consacré quelques belles pages à Jean Prévost dans son essai *Procès du héros* (consacré par ailleurs à Montherlant et à Drieu La Rochelle) a très bien situé la démarche essentielle du héros selon Jean Prévost :

*"Educateur du corps ou de l'intelligence, Jean Prévost préconise la soumission au réel, la volonté, l'ascétisme. Pourtant, sur son ascétisme, il ne faudrait pas faire de contresens. Il ne songe nullement à plier l'individu à la pratique d'une moralité abstraite et impérieuse, suivant un système de valeurs conçu théoriquement ou socialement imposé ; mais il lui demande, au contraire, de découvrir en lui-même et d'observer les règles d'une conduite qui l'aide à s'épanouir dans la joie. Autant dire que le but de l'exercice moral n'est pas la vertu mais le bonheur".*



Jean Prévost dont la curiosité était universelle et le goût du travail prodigieux ne fut pas seulement un romancier. Il fut également historien, économiste, voyageur, critique... Il y a chez lui l'encyclopédiste.

Son *Histoire de la France depuis la guerre* qui s'étend de 1918 à 1932 est intéressante par ce qu'elle nous révèle de la personnalité même de Jean Prévost.

Quelques lignes de la préface méritent d'être méditées.

*"Souvent, dans des luttes politiques, deux points de vue opposés procèdent d'une même erreur; à distance, lorsque les erreurs ont été décelées par l'expérience, ces luttes de parti montrent dans les groupes ennemis des mouvements et des changements pareils; tout à tour au pouvoir, les nécessités urgentes, le besoin de courir au plus pressé, les mènent de la même manière; alors on les reconnaît tous frères".*

Son jugement est particulièrement alerte et impitoyable. Ceci me semble aller loin :

*"La démocratie, en France, n'est pas assez comprise comme une participation constante et sympathique des citoyens à la chose publique. République, pour les Français, signifie seulement le droit de choisir les seigneurs, et de changer périodiquement de seigneurs. Le reste du temps, c'est-à-dire à peu près toujours, le citoyen oppose la nonchalance, l'irrespect, la force d'inertie au fisc et aux pouvoirs publics, même sous un gouvernement qu'il aime, et résiste avec beaucoup plus de vigueur au gouvernement qu'il n'aime pas..."* (p. 221)

Après l'histoire, l'économie. Dans *La terre est aux hommes*, Jean Prévost a étudié les problèmes posés par les mouvements de population dans le monde moderne. Dès la préface il refuse une vision optimiste des choses :

*"La sécurité, comme le bonheur, est une chose fuyante, et ce n'est pas en la cherchant qu'on l'obtient".*

Un voyage en Amérique inspirera ensuite à Jean Prévost un essai, paru juste avant la guerre, et qu'il intitula *Usonie*.

Jean Prévost fut séduit par bien des côtés du tempérament américain. Il avoue : *"J'ai cherché ici ce qui peut être l'espoir des hommes"*. Il découvrira aux U.S.A. ce qui l'a toujours hanté : la volonté de construire l'homme, le respect de l'individualisme, une certaine conception héroïque de la vie puisée dans l'aventure toute proche des pères pèlerins et des pionniers du Far-West.

Pour Jean Prévost, la civilisation américaine, présentée comme atteinte de délire ou de gigantisme, paraît très équilibrée. Elle rejoint assez bien le plus vieil idéal européen, celui de la civilisation grecque. Et l'équilibre de l'esprit, du corps, et de l'âme séduit cet écrivain qui avoue :

*"L'esprit mûr, le corps jeune et l'âme enfantine, le bonheur qu'ils en tirent est plus frais que le nôtre".*

Il faut insister sur ce voyage en Amérique. D'abord parce que le livre de Jean Prévost est un excellent reportage. La civilisation américaine y est évoquée à travers des entretiens avec quelques personnalités représentatives, de l'architecte Frank Wright au biologiste Thomas Morgan, de la sociologue Gilbreth au cinéaste Walt Disney.



Ensuite parce que Jean Prévost dans *Usonie* nous dit quel est selon lui l'idéal à atteindre pour diriger nos cités :

*"En tous cas nul groupe humain aujourd'hui n'est plus préparé que l'Usonie à faire du neuf. Ils sont les seuls qui possèdent à la fois une telle démocratie, une telle élite, une telle aristocratie"*.

Il est intéressant de voir la place qu'accorde Jean Prévost homme de gauche, écrivain que l'on pourrait dire de Front Populaire, futur résistant et maquisard, à l'idée d'aristocratie :

*"Les Etats-Unis sont l'un des rares peuples du monde à posséder une aristocratie. Une véritable aristocratie peut très bien exister en régime démocratique. Les vrais aristocrates ne sont pas les privilégiés, ceux qui exigent tout de la société sans rien lui donner en échange. Au contraire : ce sont ceux qui s'imposent des devoirs plus grands et des tâches plus hautes que les autres hommes, sans rien demander en retour. Celui qui se croit obligé d'être plus courageux que les autres hommes, obligé de s'instruire davantage, obligé de consacrer en silence sa vie et sa fortune aux sciences, aux arts, à la pensée, est le véritable aristocrate de nos jours. La vraie noblesse ne peut être que générosité. La vieille devise française : noblesse oblige n'exprime pas un attribut ou un désavantage de la noblesse : elle est le fond, l'essence même"*.

Jean Prévost fut un singulier critique littéraire. D'abord parce qu'il accordait une grande noblesse au métier d'écrivain et savait à quel point l'acte d'écrire est déjà une attitude d'individualiste, un refus de se fondre dans une masse indifférenciée :

*"Chaque homme a un livre à écrire, un livre qui le continue lui-même. Il s'agit seulement d'être sincère et sans aucune prétention. La nature, en faisant qu'aucun homme ne ressemble à aucun autre, nous a donné ainsi plus d'originalité que l'art ne nous en donnerait"*.

Et Jean Prévost va montrer à quel point les écrivains de son temps sont infidèles à ce que devrait être leur vocation profonde. Cette attitude est d'autant plus intéressante aujourd'hui que le phénomène n'a fait que s'amplifier et que bien plus qu'aujourd'hui qu'il y a trente ou quarante ans les écrivains refusent la connaissance de la nature, l'individualisme du réel pour se lancer dans l'abstraction. Le "nouveau roman" est la transposition logique de la révolution picturale baptisée plus ou moins justement cubisme. Le réalisme était par essence différencié, l'irréel ou le surréel verra le règne de la confusion, le refuge dans quelque arrière-monde. Jean Prévost, en bon Normand, positif et disons-le méfiant, dénonce cette frénésie qui pousse les hommes et surtout les écrivains à adopter ainsi des formules qui ne reposent sur aucune expérience tangible :

*"C'est une manie d'adopter sans preuves toutes les opinions qui vous passent par la tête, un barbarisme, de les nommer ses idées, une imprudence d'en faire immédiatement sa foi, une hâte frénétique de tout sacrifier à cette foi"*.



Ce que Jean Prévost reproche également aux écrivains contemporains — et cela aussi est encore plus vrai aujourd'hui — est de s'être occupé de toutes racines populaires.

Il ne peut admettre que la littérature soit devenue une question de chapelle, qu'elle aboutisse à un jeu incompréhensible.

Ce désir de voir la littérature devenir compréhensible — et l'on oserait même dire, dans le sens le plus noble du mot — utilitaire, conduit Jean Prévost à s'attacher à des écrivains facilement accessibles tels que Jules Romain, Georges Duhamel, Roger Martin du Gard.

*Les hommes de bonne volonté, Les Pasquier, Les Thibault*, voici de grandes fresques qui plaisent à Jean Prévost soucieux de réalisme et de vérité. Mais il déplore que les ouvriers n'aient pas trouvé d'écrivains pour évoquer leur condition et que toute la littérature soit "bourgeoise". Prévost aimera chez Marcel Aymé le côté populaire et paysan. Il rendra aussi hommage à un écrivain aussi décrié que Jean Giraudoux. Mais le grand auteur, pour lui, celui qu'il révéla au public et qu'il ne cessa de défendre fut Saint-Exupéry avec qui il partageait le goût de la force, du courage et de la camaraderie.

\*  
\*\*

Tout en défendant les auteurs "populaires", Jean Prévost n'oubliait pas ceux qui furent ses maîtres à penser et il garda toute sa vie un grand attachement pour Paul Valéry et surtout pour Alain. Mais ce sont des philosophes plus que des écrivains et il leur accorde une place très particulière.

Pour Jean Prévost d'ailleurs les écrivains contemporains ne sauraient jamais suffire et sans cesse il recommande de lire les classiques.

Et bien entendu, ce solide humaniste commence par l'Odyssée : il parle admirablement du grand poème qui fut l'éblouissement de sa propre jeunesse et de la jeunesse de notre monde :

*"Une fête corporelle ininterrompue, qui me réveille les appétits, le flair, les mains et les genoux ; c'est le meilleur vin de la littérature humaine"*.

Puis sautant quelques siècles voici ses deux écrivains préférés : Stendhal et Baudelaire.

Dans Stendhal il trouvera ce qu'il recherche le plus au monde : l'originalité, c'est-à-dire l'expression sincère, volontaire, brutale de soi-même. Stendhal pour lui est un exemple. C'est plus qu'un écrivain, c'est un guide dans la vie.

En pleine guerre, réfugié à Lyon en 1942, Jean Prévost présentera sa thèse de doctorat consacrée à Stendhal et aux problèmes de la création de son œuvre. Ce travail considérable est un véritable essai sur le métier d'écrire et la psychologie de l'écrivain.



On sait que *La Chartreuse de Parme* fut écrite en quelques semaines et Jean Prévost admire ce tour de force. Mais il n'est pas dupe et lui qui fut aussi un grand improvisateur (tout autant qu'un universitaire appliqué) sait le long travail que demande l'improvisation pour ceux qui "*peuvent exprimer en quelques pages écrites à la diable les longs progrès et les affinements de leur esprit*".

Mais il reste toujours l'éblouissement de l'improvisation, cet éblouissement qui rend les personnages vivants et les lecteurs complices :

*"L'improvisateur conçoit à mesure qu'il écrit, s'identifie en même temps avec ses personnages ; le mouvement et l'invention chez lui est le même que le mouvement de la passion chez le héros et que le mouvement de sympathie chez le lecteur"*.

Jean Prévost aime avant tout chez Stendhal ce goût des positions extrêmes qui conduit finalement à la sympathie pour l'adversaire. Comme lui, il hait le juste milieu, la médiocrité.

Dès sa jeunesse, Jean Prévost fut également enthousiasmé par Baudelaire. Là aussi, il est sensible à une âme forte qui va jusqu'au bout, jusqu'à la démesure. Baudelaire est un prodigieux maître de liberté. Dans une de ses toutes premières critiques littéraires, Jean Prévost disait de lui :

*"Baudelaire est le plus véritablement classique de nos poètes, en même temps que notre livre de piété, notre éternelle Désolation"*.

Et pour Jean Prévost, le plus beau vers de toute la poésie est celui qui évoque son immense passion :

*"Homme libre, toujours tu chériras la mer"*.

Après avoir soutenu à Lyon sa thèse sur Stendhal, Jean Prévost va gagner au début de 1943 le maquis qui s'installe dans le Vercors et qu'il a contribué à organiser. Il effectue de nombreuses liaisons entre cette place-forte de la résistance et Lyon, et même Paris. Claude Mauriac va le rencontrer en octobre 1943, au café de Flore, et Jean Prévost lui confiera :

*"Si j'ai choisi de m'engager et d'assumer les risques de l'action, c'est parce que je suis persuadé qu'un homme n'a le droit de vivre, de parler, d'écrire, qu'autant qu'il a connu et accepté un certain nombre de fois dans son existence le danger de mort"*.

Et il ajoute :

*"Pour disposer du droit d'aborder les plus graves sujets, il faut avoir vécu l'expérience que je vis"*.

L'écrivain Jean Prévost est devenu le capitaine Goderville.

Sous sa tente, il consacre tous ses moments de loisir à écrire un essai de Baudelaire qui paraîtra après sa mort.

Parfois il songe à lui-même, à cette guerre, à ce tournant de sa vie. Il écrit à l'un de ses amis : "*Cette grande aventure me donne l'impression que je peux tout recommencer*".



Il a quarante-deux ans. L'âge où tombera Péguy. Il a publié des centaines d'articles et une trentaine de livres. Pourtant, il ne s'estime pas satisfait et sent qu'après la guerre il va commencer une autre carrière littéraire. Il aime à dire : "Il y a des écrivains d'avant quarante ans et des écrivains d'après quarante ans". Et il ajoute : "Je suis un écrivain d'après quarante ans".

Il est certain de son avenir. Plus fort, plus jeune que jamais.

\*  
\*\*

On ne peut évoquer les derniers mois de la vie de Jean Prévost sans les inscrire dans la grande tragédie du Vercors. Dès la fin de 1943, ce maquis constituait une des places-fortes de la Résistance et, au moment du débarquement en Normandie, on y comptait environ 4.000 hommes. La moitié seulement était armée et comprenait 500 maquisards et 1.500 habitants de la région mobilisés sur place. 2.000 autres n'avaient pas d'armes. Ils reçurent des responsables gaullistes de l'extérieur l'ordre de se soulever.

Un dramatique dialogue par radio s'engagea entre le Vercors et Alger. Devant les menaces allemandes et les premières attaques, sans cesse, les compagnons de Jean Prévost demandent des parachutages d'armes, de ravitaillement et de renforts. Mais pratiquement aucune aide ne leur fut apportée. Et une terrible polémique opposa à ce sujet en novembre 1947, le communiste Fernand Grenier et le gaulliste Jacques Soustelle, qui avaient tous deux été à Alger à cette époque.

L'agonie du Vercors fut une agonie solitaire comme celle de Budapest ou de Dien-Bien-Phu, dix ans plus tard. Des hommes encerclés, multiplient les appels. Mais rien n'arrive... Le dernier lien avec le monde libre reste la radio et peu à peu les postes deviennent silencieux.

Le dernier message des combattants du Vercors, approuvé par les chefs civils et militaires du maquis, Clément-Chavant et le commandant Hervieux, est terrible :

*Destinataire : Alger*

**Texte :**

*La Chapelle, Vassieux, Saint-Martin bombardés par aviation allemande.*

*Troupes ennemies parachutées sur Vassieux.*

*Demandons bombardement immédiat.*

*Avions promis de tenir trois semaines - temps écoulé depuis la mise en place de notre organisation : six semaines.*

*Demandons ravitaillement en hommes, vivres et matériel.*



*Moral de la population excellent mais se retournera rapidement contre vous si vous ne prenez pas dispositions immédiates. Et nous serons d'accord avec eux pour dire que ceux qui sont à Londres et à Alger n'ont rien compris à la situation dans laquelle nous nous trouvons et sont considérés comme des criminels et des lâches. Nous disons bien : criminels et lâches.*

Mais le Vercors n'est qu'un épisode dans la conduite de la guerre lors des derniers combats, du 21 au 23 juillet, le ciel resta vide d'avions alliés.

La compagnie Goderville combat au-dessus de Villards-de-Lens mais la situation est désespérée. Les dernières défenses sont percées le 23 juillet en fin d'après-midi, après une lutte ininterrompue de 56 heures.

Les derniers ordres sont tragiques :

"Ai ordonné dispersion par petits groupes en vue de reprendre la lutte si possible. Tous ont fait courageusement leur devoir dans une lutte désespérée et portent la tristesse d'avoir dû céder sous le nombre et d'avoir abandonnés seuls au moment du combat".

Selon la tactique de la guerilla, les maquisards "éclatent" par petits paquets et cherchent refuge dans des grottes, pendant que les Allemands ratissent le terrain.

Le 1<sup>er</sup> août 1944, à 7 heures du matin, Jean Prévost avec quatre compagnons se dirigent sur Sassenage où il espère trouver une cachette et de là gagner le maquis de l'Isère.

Mais le petit groupe est surpris par une patrouille allemande qui surgit d'un ravin.

Les maquisards sont aussitôt fusillés.

Jean Prévost n'aura pas été écrivain "d'après quarante ans". Il laisse pourtant une œuvre extrêmement forte et singulière. Vercors, l'auteur du *Silence de la mer*, a fort bien évoqué la place qu'occupe Jean Prévost :

*"Il avait entrepris d'étudier et de décrire notre civilisation. La mort l'en a empêché. Nous ne pouvons peser le poids de cette perte. Tout ceci on pourrait l'appeler l'esprit d'étude, de curiosité, l'esprit de possession. Beaucoup n'ont que celui-là : ce sont les critiques - et Jean Prévost, par cette universalité que je viens de dire, fut un de ces critiques comme on en compte peu dans un siècle. Le merveilleux et presque incroyable, fut qu'il eu tout en même temps l'esprit contraire, l'esprit de générosité, de prodigalité, dirai-je de munificence, qui est celui des vrais créateurs, et que peu de créateurs ont eu au même point que lui. Tout au moins avec autant de vigueur et d'amour".*

On trouve chez Jean Prévost la perpétuelle confrontation entre le réel et le rêve, le dialogue incessant de la pensée et de l'action.

Rien de plus positif, de plus enraciné, ce qui n'exclut ni la passion de la démesure ni la violence. On conserve le goût du risque. On peut tout jouer, d'un seul coup, pour réussir. Non pour réussir tel ou tel gain, mais tout simplement pour réussir sa vie.

Jean MABIRE

Franc

Re

Il e  
oublie  
fourni  
une v  
cherch

Cet  
va le  
conse  
guère  
que.  
s'éton  
caines  
vêtu  
précè  
plus  
les pr

Pou  
n'écha  
rapp  
ver d  
chang  
recon  
dialog

Il r  
sion,  
notre  
de jo  
incon  
penda  
légion



François d'Erce :

## Refaire l'histoire :

# Qui était Caligula ?

Il est de mode aujourd'hui "d'actualiser" et un exemple, déjà oublié mais qui a fait du bruit en son temps, nous en a été fourni par M. Sartre qui nous offrit des "Troyennes" l'an dernier une version fort... sartrienne, mais où Euripide aurait en vain cherché des vestiges de sa paternité.

Cette mode s'explique aisément par le fait qu'à la vitesse où va le monde l'homme moderne n'a plus de temps à perdre. S'il consent à se pencher sur l'Antiquité, il ne lui demande plus guère que les quelques faits indispensables à la couleur historique. Ce procédé est tellement entré dans nos mœurs qu'on ne s'étonne même plus de voir dans les grandes productions américaines (grandes, du moins, par leur budget), le héros antique, vêtu d'un costume de fantaisie, débiter, dans l'apothéose qui précède le baiser final, quelque alinéa de la constitution "la plus démocratique du monde" ou, selon l'actualité du moment, les principes de Lincoln sur l'esclavage.

Pourtant, l'intérêt d'une "remise à neuf" de l'Antiquité n'échappe à personne et ne se peut nier. Il est bon, certes, de rapprocher le présent du passé, d'établir des parallèles, d'observer d'éternels recommencements. L'âme humaine n'a point tant changé à suivre le sens de l'histoire qu'elle ne puisse plus se reconnaître dans l'aventure de Héro et Léandre ou dans les dialogues caustiques de Lucien.

Il n'est donc pas illicite de noter, pour faciliter la compréhension, que chez le patricien romain la toge est l'équivalent de notre actuel complet veston. Mais de même qu'il serait aberrant de jouer Racine en "blue-jeans" il est de même parfaitement inconcevable de représenter César en tenue de parachutiste pendant la guerre des Gaules ou en cravate et rosette de la légion d'honneur au Sénat.



Aussi ne l'ose-t-on que rarement, et nous sans quelque péril. Mais ce qu'on ne fait point pour les modes vestimentaires, on hésite beaucoup moins à le généraliser pour les modes intellectuelles. C'est ainsi qu'on voit les Barbares de jadis devenir des "citoyens de pays en voie de développement" et, par la force des choses, les Grecs se métamorphoser en "racistes" ou en "impérialistes".

Je songe, non sans sourire, à la mimique que ferait un Athénien du temps d'Euripide qui reviendrait à notre époque et qui se verrait traité "d'infâme colonialiste" par une troupe de jeunes gens d'extrême-gauche, au sortir des "Troyennes".

C'est soulever simplement le problème de l'adaptation et montrer les écueils. A trop vouloir "actualiser", on défigure et on verse dans la première et la moins excusable erreur de l'historien : l'anachronisme.

Mais cela ne signifie pas que toute entreprise de ce genre soit vouée à l'échec. Une des meilleures réussites en ce sens me semble être le petit livre de Robert Brasillach, "Présence de Virgile", qui parvient à maintenir le difficile équilibre du moderne et de l'antique, ce qui était une prouesse de la part d'un jeune normalien, en situant cette biographie hors du temps : c'était éviter la faute de goût et l'erreur historique en utilisant simplement le procédé décantatoire du mythe.

Mais c'est à un homme de la même génération que Brasillach (ils firent tous deux leur Première supérieure au lycée Louis-le-Grand) qu'il me faut en venir à présent : Roger Vailland. Ce fut ce qu'il est convenu d'appeler un "écrivain mineur", non tant parce qu'il ne parvint jamais à l'âge de raison que parce que son œuvre n'a pu atteindre ni la puissance, ni la cohésion, ni la profondeur de celle d'un Malraux ou d'un Giraudoux.

Ce fut pourtant un écrivain de valeur. Son seul tort, mais il était de taille, fut sans doute d'être demeuré un dilettante : il ne sut pas plus se fixer à un parti (le Parti communiste enregistra son adhésion, puis sa démission). Il butina tout au long de sa vie des fleurs trop disparates (apparemment du moins) pour que son miel n'en soit pas devenu original, certes, mais aussi, sans doute, peu susceptible d'une postérité tapageuse.

Une de ses dernières fleurs, une des dernières fleurs qu'il cueillit pour les faire siennes fut Suétone (1). Il découvrit Suétone, le lut et, après quelques tours de passe-passe légers, rapides, éblouissants, après deux rapprochements qui se voulaient évidents et trois analyses qui parurent pénétrantes, vous le rendit méconnaissable : ce n'était plus la "Vie des douze Césars" de Suétone, mais une "Vie des douze Césars" par Roger Vailland...

Ou plutôt "Les Liaisons dangereuses" de Suétone, où Tibère n'était plus qu'un Valmont parvenu à l'âge de la retraite et Messaline une Madame de Merteuil sans l'exquis raffinement du XVIII<sup>e</sup> siècle. De telle sorte que l'historien romain devenait le "divin marquis" d'une douzaine de débauchés dont l'incomparable mais seul avantage était d'avoir accédé à l'Empire.

(1). "Les pages immortelles de Suétone, choisies et commentées par Roger Vailland" — Paris, Buchet-Chastel, 1962.

Vail  
de tou  
suppli  
l'Empi  
tition  
Suéto  
quand  
se tou  
quelq  
Un  
en têt  
tivité.  
"C'est  
juxtap  
de tel  
verser  
été le  
le cou  
racont  
social  
gratui  
aussi  
Sade...  
boré p  
une le  
traite  
suspec  
Mais  
mieux  
nieuse  
recons  
une ce  
recopi  
d'effor  
revien  
Auss  
pliste  
borée  
le ron  
de tr  
érigés  
grande  
volont  
Qua  
C'est a  
"Un r  
la hai  
d'ordr  
aucun  
établi  
"Le P  
avait  
quelq  
Je pré



Vailland ne s'y trompa pas un instant, qui écrit : L'uniformité de ton, la monotonie, dans le récit de tant de meurtres, de supplices et d'entreprises délirantes exécutées à l'échelle de l'Empire, prend le caractère solennel et angoissant de la répétition chaque nuit du même cauchemar. Je m'enferme avec Suétone ; j'ai déjà connu cette torpeur, ces moiteurs, c'était quand je lisais *Juliette ou les prospérités du vice*". Car on se tourne vers l'histoire ancienne, ce n'est pas sans réutiliser quelque séquence de Roger Vadim.

Un aveu pourtant mérite d'être recueilli, parce qu'il se place en tête de l'ouvrage et reste encore dans le domaine de l'objectivité. Parlant de la "Vie des douze Césars", notre auteur écrit : "C'est un ouvrage de prime abord ennuyeux : des biographies juxtaposées, sans aucune recherche du lien de cause à effet, de telle sorte qu'il semble qu'on puisse sans scrupule bouleverser la chronologie, comme on bat les cartes ; Domitien aurait été le prédécesseur de Néron, Auguste le successeur de Tibère : le cours de l'Histoire n'en eût pas été changé. Des événements racontés sans aucune référence aux conditions économiques et sociales de l'époque et qui prennent ainsi l'apparence de la gratuité ; les récits superposés de crimes et de délires analogues, aussi fastidieux que les catalogues lubriques du marquis de Sade..." Le jugement semble équitable. Il est d'ailleurs corroboré par plus d'un auteur, à commencer par Voltaire qui, dans une lettre du 17.IV.1769 à La Harpe, récent traducteur de Suétone, traite ce dernier, sans ménagement aucun, "d'anecdotier très suspect".

Mais si Vailland a exécuté son historien, ce n'était que pour mieux le ressusciter. C'est à cette fin qu'il va bâtir une ingénieuse théorie selon laquelle Suétone aurait laissé en plan, ou reconstitué à la hâte, un fichier méticuleusement préparé pour une œuvre plus cohérente. On conçoit mal, cependant, qu'en recopiant ce fichier Suétone n'ait pas songé à faire un minimum d'effort en faveur de la chronologie.

revient toujours à ses premières amours, et lorsque Vailland

Aussi Vailland abandonne-t-il très vite cette explication simpliste pour la troquer contre une seconde hypothèse plus élaborée selon laquelle ces 12 biographies ne seraient en fait que le roman du césarisme. Il ne s'agit plus tant d'anecdotes que de traits communs à tous les Césars et susceptibles d'être érigés en principes politiques. Tout ceci sous le voile de la plus grande prudence : le désordre était donc voulu, l'incohérence volontaire, ils servaient à cacher une condamnation implacable.

Quant à cette dernière intention au moins, nul n'en doute. C'est ainsi qu'un historien moderne tel que Mermeix peut écrire : "Un roman à clef, telle est l'histoire des Césars. La clef en est la haine de ceux qui se croient encore les patriciens... Le mot d'ordre qui passe de l'un à l'autre est donc de dénigrer. Presque aucun des Césars n'est épargné" (1). La chose était d'ailleurs établie depuis longtemps puisque Voltaire écrivait déjà dans "Le Pyrrhonisme de l'histoire" : "Je conçois que tout Romain avait l'âme républicaine dans son cabinet, et qu'il se vengeait quelquefois, la plume à la main, de l'usurpation de l'empereur. Je présume que le malin Tacite et le faiseur d'anecdotes Suétone



goûtaient une grande consolation en décriant leurs maîtres..." (Chap. XII). Et plus loin : "Dès qu'un empereur romain a été assassiné par les gardes prétoriennes, les corbeaux de la littérature fondent sur le cadavre de sa réputation" (Chap. XV).

D'ailleurs Roger Vailland lui-même ne fait aucune difficulté pour admettre que l'intention de Suétone était précise et fort peu historique en soi : "Suétone n'est pas un compilateur, son érudition (sic) n'est qu'un moyen ou un prétexte". Mais, par une habile prestidigitation où le colporteur de ragots devient un "historien" (parce que, affirme Vailland, il met en évidence (?) les lois du césarisme), notre commentateur élude avec une éblouissante dextérité le problème de l'objectivité historique : l'historien n'est plus celui qui décrit l'histoire, mais celui qui fait preuve "d'esprit critique". Or cette définition, juste en un sens, englobe tout aussi bien cependant le critique proprement dit que le pamphlétaire...

Quand bien même on admettrait cette opinion, il nous reste toujours la solution de faire, avec Montherlant, une réflexion toute simple : "Les historiens se moquent des terreurs de l'empereur Claude. Puis, à la fin du paragraphe, on lit que Claude a été assassiné. Ses terreurs étaient donc justifiées".

Et il n'en reste pas moins que Roger Vailland ne songe pas un instant à vérifier Suétone par Tacite, Josephus, Dion Cassius ou tout autre historien antique. Ce qui, en matière d'étude historique, ou même simplement littéraire, révèle une candeur incompatible avec cet "esprit critique" que Vailland se plaisait à attribuer à Suétone et dont il prétend faire œuvre lui-même. La plaisante "histoire" que va pouvoir alors nous raconter Roger Vailland, et comme nous pourrions le croire les yeux fermés!

\*  
\*\*

Ainsi donc, Suétone étant pris pour article de foi, Vailland va entreprendre "de décoder l'étude en forme de démystification qu'il nous a laissé et qui ne vaut pas seulement pour les Césars de Rome". Ce "décodage" peut se résumer en 8 thèses regroupant 17 propositions. Il serait fastidieux de les énumérer toutes et d'en étudier chaque aspect. Aussi nous contenterons-nous, cela suffira bien je crois, de quelques remarques élémentaires.

La première, et la plus évidente, est que, dans les exemples cités à l'appui de ses 17 propositions, Vailland n'a pu faire intervenir qu'une seule fois celui de Jules César. Ce qui, pour des "principes de césarisme" est tout de même étrange. Que le fondateur d'une doctrine n'ait rien de commun avec elle trahit incontestablement quelque arbitraire dans l'exposé de cette doctrine.

La  
ment  
étonn  
Césari  
n'est  
d'ail  
de p  
phém  
ou...  
que  
mour  
leur  
jurid

De  
révèle  
généa  
ment  
tous  
Germ  
lien  
dispr  
aurai  
nelle.

D'a  
site  
empe  
l'histo  
(...),  
mers,  
aucun  
de so  
roi, a  
lesse..

Cito  
de "Li  
"Tibère  
dans  
dans  
d'hum  
à l'ori  
grand

Qui  
Tibère  
siècles  
tempo  
ainsi  
Vaillan  
qui pe  
se sen  
à s'en  
Le fai  
sition



La seconde remarque est que ces propositions sont passablement simplistes et anecdotiques. Il est vrai que cela ne peut étonner quand on entend ne se référer qu'à Suétone. Que les Césars ne manifestent aucune sympathie pour leur propre famille n'est rien qu'un principe fondamental de politique. Cela peut d'ailleurs s'expliquer d'abord par l'atmosphère des révolutions de palais et par la lutte fratricide pour l'accession au trône, phénomène commun à tout pouvoir personnel, impérial, royal ou... présidentiel. Mais cela est infirmé surtout par les exemples que nous livre Vailland. Lorsqu'il traduit : "Tibère (...) fait mourir de faim ses petits-fils", ceux-ci ne le sont que parce que leur père Germanicus, était fils *par adoption* (lien purement juridique donc) de Tibère...

De même, traduire : " (Caligula) fit périr son frère Tibère" révèle au moins deux ignorances : celle du latin et celle de la généalogie julio-claudienne. Car si Tibère *junior* fut effectivement parent de Caligula (mais en aucun cas frère), c'est que tous deux étaient des petits-fils, l'un de Tibère *ainé*, l'autre de Germanicus, eux-mêmes liés, on vient de le voir, par un simple lien *d'adoption* : on conçoit alors qu'il puisse y avoir quelque disproportion entre l'acte politique de Caligula et ceux qui auraient dû être dictés par une affection véritablement fraternelle...

D'autres affirmations surprennent plus encore. Vailland n'hésite pas à affirmer, par exemple, que Tibère fut "le premier empereur romain antisémite". Il se trouve malheureusement que l'historien juif Philon, contemporain de Tibère, a écrit : "Tibère (...), pendant les 23 années qu'il fut souverain des terres et des mers, ne laissa substituer dans la Grèce et dans la Barbarie aucun principe de guerre, en étouffa la moindre étincelle... Qui de son temps le surpassa en sagesse et en éloquence ? ... Aucun roi, aucun empereur n'est parvenu si heureusement à la vieillesse..." (1)

Citons encore, pour confondre notre littérateur en rupture de "Liaisons dangereuses", qu'après les excès commis par Séjan, "Tibère manda à tous les gouverneurs des provinces d'épargner dans chaque ville notre nation,... de ne faire aucune innovation dans nos usages, d'avoir pour nous les égards dus à des gens d'humeur pacifique, de respecter nos lois, comme contribuant à l'ordre public " Et Philon de conclure : " Voilà l'homme, le grand homme que vous avez oublié et dédaigné ! "

Qui croire, alors, pour juger de l'antisémitisme éventuel de Tibère, de l'historien républicain et anti-césarien qui écrit deux siècles après les premiers empereurs ou de l'historien juif contemporain qui, dans un pamphlet *contre les antisémites*, fait ainsi l'apologie de Tibère ? Et pourquoi, à ce compte, Roger Vailland n'ose-t-il pas traiter d'antisémites Vespasien et Titus, qui pourtant rasèrent Jérusalem ? Ne serait-ce pas parce qu'il se sent en faute et que, les banderilles posées, il ne tient guère à s'enfermer jusqu'au bout dans des contre-vérités manifestes ? Le fait est que les seuls Césars qu'il cite à l'appui de sa proposition sur l'antisémitisme des empereurs, Auguste et Tibère,



bénéficient de toute la sympathie dûement circonstanciée de Philon. C'est quand même jouer de malchance !...

Les exemples pourraient se multiplier à l'infini. Ainsi, à propos de Caligula, voici le cérarisme exterminateur impitoyable de toute institution démocratique : et c'est pourtant Caligula qui essaie "de rétablir l'usage des comices populaires et de rendre au peuple le droit de suffrage" (2). Si l'essai se solde par un échec... c'est parce que le peuple ne songea même pas à se déranger pour élire ses représentants (3). Et c'est le même Caligula qui "donne aux magistrats une juridiction libre, indépendante de tout appel à sa personne" (2). Voici Caligula "ancien fantassin" (donc apte, dans l'esprit de Vailland, à faire un excellent dictateur militaire) et celui-ci se borna à être simplement élevé dans les camps où était nommé son père. Et encore : "Le fantôme de la mer empêchait Caligula de dormir" (signe évident de démente, entend souligner Vailland) : c'est qu'il "était tourmenté surtout par l'insomnie, car il ne reposait pas plus de trois heures par nuit", explique pourtant Suétone (1).

On le voit, si Suétone pouvait donner encore matière à discussion, Roger Vailland ne le peut assurément plus : chacune de ses affirmations procède d'une lecture (ou plutôt d'un survol) rapide de l'historien romain, sans aucune recherche, sans aucun souci de vérification ou simplement de comparaison avec le texte antique. Le procédé serait déjà condamnable en soi si Vailland n'aggravait encore son cas par l'attitude beaucoup moins pardonnable du sot athée qui prétend se faire passer pour docteur en théologie. Ne prétend-il pas, après les bourdes monumentales qu'il accumule et dont nous venons de donner quelques échantillons, citer le texte latin de Suétone, quand manifestement il n'en a pas même compris la traduction ?

Fermons encore les yeux sur ces gamineries qui découlent de la même attitude qui lui fait adopter l'usage incessant d'un "je" péremptoire et par contre se passer de toute formule de restriction du genre : on dit, peut-être, il est possible, on peut estimer, etc..., dont ne se privait cependant pas Suétone. Car ce qui choque le plus chez Roger Vailland, outre les contre-vérités et les renversements de valeur ("la retenue (?) et la pudeur de Suétone donnent un poids tout particulier à..."), c'est la suffisance et la désinvolture qui dépassent en mauvais goût tous les épithètes polémiques dont Suétone n'avait pourtant pas manqué de gratifier les Césars.

Ainsi, par exemple, ces portraits d'Auguste : "frileux, catarrheux et sautillant", de Tibère : "un costaud boutonneux, morose et maniéré", de Caligula : "une chèvre, un "affreux" "(et plus loin : "il fit l'amour à ses sœurs"). Ainsi ces affirmations si sûres d'elles-mêmes et malheureusement si pitoyablement bouffonnes pour qui a quelques notions d'histoire ancienne : les Césars "ne sont pas nés de la cuisse de Jupiter" (et pour cause, la race sacrée des Jules n'entendait descendre que de Vénus !...). Comment admettre ce ton ? Il implique une supériorité dont on chercherait en vain les droits dans la petitesse jalouse qu'il



trahit. Petitesse du médiocre qui, pour se hausser et jouer à l'esprit fort, traite par dessus la jambe les sujets les plus élevés et les plus austères, les hommes les plus grands, les personnages les plus fameux. Car enfin, ie ne s'agissait pas de persifler, mais de commenter simplement Suétone et de faire œuvre d'historien.

\*  
\*\*

Il est vrai que c'est le travers irrésistible auquel ont succombé tous les commentateurs de Suétone : ayant découvert une satire aiguë des empereurs romains, ils ne peuvent résister au plaisir de surenchérir. Sadisme facile : il suffit de suivre ses prédécesseurs, en ajoutant aux injures pour donner l'impression de nouveauté ; sadisme agréable qui permet à "l'historien" de participer le temps d'un règne ou d'un chapitre à la démence qu'il entend condamner. Il y a, dans cet acharnement apparemment gratuit, une joie satanique à remuer les débauches, les incestes, les crimes, à s'y vautrer sous prétexte de donner ensuite une leçon de morale. Ce vertige psychologique est bien connu.

Quoi d'étonnant d'ailleurs à ce que notre obsédé de Sade et de Choderlos de Laclos se soit laissé tenté par l'invective et l'injure la plus basse, omettant cependant de signaler ce dernier détail, pourtant si "affriolant", que Suétone était le secrétaire fort zélé de l'empereur Hadrien (que l'historien Spartien, à son tour, n'a guère ménagé : on a le Suétone que l'on mérite...), si zélé qu'il fut aussi, paraît-il (1), celui (très particulier cette fois) de l'impératrice, zèle qui lui valut d'être cassé de sa charge et exilé...

Si cette attitude est sans excuse, elle n'est cependant pas sans explication, et nous allons voir que celle-ci ne se justifie pas plus, en matière de travail historique. Car la hargne d'un écrivain mineur du XX<sup>e</sup> siècle contre des Empereurs tel que Caligula qui fut "follement aimé de la populace" (2), ou tel Néron dont, longtemps après sa mort, des citoyens allaient orner de fleurs le tombeau (3) ne suffit pas à expliquer par la seule jalousie du médiocre la peine prise à rédiger un tel ouvrage.

Et, de fait, l'explication se trouve ailleurs. Elle est fort simple et s'entrevoit dès l'introduction. Rappelons-nous : "...et qui ne vaut pas seulement pour les Césars de Rome". Elle se dévoile par la suite : "Inutile de provoquer le lecteur à faire des rapprochements avec les Césars du XX<sup>e</sup> siècle. Les rites du césarisme sont aussi monotones que le récit des crimes des Césars". Elle



se découvre mieux un peu plus loin : "Les Césars défendirent la pureté du sang romain. En compensation de la discipline qu'ils imposaient aux citoyens, ils leur donnaient l'orgueil d'appartenir à la race des maîtres..." Puis, crescendo : "Travail, famille, patrie, Dieu et la race ; tous les princes portés au pouvoir par la démocratie mais revêtus d'un pouvoir absolu sont amenés à adopter les mêmes devises. C'est une constante du césarisme que Suétone a été le premier à dégager".

Voilà. Si vous n'avez pas encore compris, il vous suffira de feuilleter le reste du volume : vous tomberez soudain, au moment le plus inattendu, au milieu d'une galerie des empereurs romains et au verso d'un buste de Néron, sur un portrait de Mussolini. Et l'ouvrage s'achève, partie illustrations sur la photo d'un charnier de la seconde guerre mondiale (quel rapport avec les offrandes quotidiennes d'Auguste au temple de Jérusalem?) et partie textes sur ces mots : "Prudent Suétone. Il nous a quand même dit tout ce que nous devons savoir de nos futurs cauchemars".

Nous devons à la vérité d'avouer que lorsque nous primes connaissance de ce livre, voici huit mois, nous avons précisément entrepris de faire des recherches sur l'Empire romain en général et sur le règne de Caligula en particulier. Aussi nous attendions-nous à découvrir, après les savants commentaires des érudits du XVI<sup>e</sup> siècle et leurs successeurs, des Montfaucon, des Borghesi et de bien d'autres, un nouveau commentaire, sinon savant, du moins honnête. La valeur littéraire de Roger Vailland nous le faisait espérer. Mais la cause a été entendue dès l'instant où ces addendas polémiques du XX<sup>e</sup> siècle à l'œuvre d'un historien ancien nous sont tombées sous les yeux. Et cette condamnation n'a pu que se vérifier et se justifier au cours de huit mois d'étude et de recherches patientes et minutieuses.

On ne peut admettre un tel anachronisme intellectuel. L'histoire des Césars a suscité assez de violence chez les commentateurs depuis vingt siècles sans qu'il soit encore permis d'y greffer les passions partisans qui ont déchiré notre monde voici vingt ans. Dans une copie d'examen, des correcteurs n'hésitent pas à sévir contre les candidats qui se permettent de parler du "romantisme de Racine", parce que la formule est en soi absurde et parce que la notion de romantisme n'apporte rien à la compréhension de Racine alors que la sensibilité de Racine peut éclairer celle de certains romantiques, dans certains cas précis. C'est pourquoi nous avons entrepris de retracer dans cet article les différentes réflexions que nous inspirèrent la lecture du commentaire de Vailland, depuis l'intérêt *a priori* le plus favorable jusqu'à l'indignation la plus profonde.

Il faut enfin ajouter deux remarques au cas où le lecteur ne partagerait pas notre exigence d'objectivité en matière d'histoire, et *a fortiori* d'histoire ancienne. La première, c'est celle de Chamfort, honnête et sensée : "Si un historien, tel que Tacite, eût écrit l'histoire de nos meilleurs rois, en faisant un relevé exact de tous les actes tyranniques, de tous les abus d'autorité, dont la plupart sont ensevelis dans l'obscurité la plus profonde,

il y  
que  
table  
desc  
son  
que  
D'  
land  
enco  
ont  
rapp  
parc  
aura  
moi  
histo

Franç  
de l  
nous

(1)  
(1)  
(2)  
(3)  
(1)  
(1)  
(2)  
(3)  
(3)



il y a peu de règnes qui ne nous inspirassent la même horreur que celui de Tibère". Qu'on songe, par exemple, à l'horrible tableau du règne et du prince actuels que pourrait léguer à nos descendants un anecdotier aussi féroce que Suétone, rédigeant son ouvrage deux siècles après en s'appuyant sur les légendes que seule la tradition orale laisserait subsister.

D'autre part, sans épiloguer sur les procédés de Roger Vailland, ni sur la façon dont on écrit l'histoire de nos jours, et encore moins sur les raisons que ces procédés et cette façon ont d'être généralisés, voire même encouragés, il convient de rappeler aux "corbeaux de la littérature" (et de l'histoire...) cette parole si juste d'Aurélien Scholl que Vailland et tant d'autres auraient avantage à se répéter dix fois par jour en guise, au moins, de pénitence : "Ce qu'il y a de plus heureux pour les historiens, c'est que les morts ne puissent protester".

François d'ERCE

François d'Orcival et Fabrice Laroche font prochainement paraître aux éditions de la Table Ronde un ouvrage intitulé "Rhodésie, terre des Lions fidèles", dont nous avons extrait ici quelques passages du second chapitre.

- (1). Mermeix, "Histoire romaine", Ch. LXXXI - Paris, A. Fayard, 1930.
- (1). Philon d'Alexandrie, "Légation à Caïus".
- (2). Suétone, Vie de Caligula, XVI.
- (3). Dion Cassius, "Histoire romaine" - livre LIX, § 20.
- (1). Suétone, Vie de Caligula, L.
- (1). A en croire en particulier la vigoureuse démonstration de l'érudit MURET.
- (2). Josèphe, "Antiquités judaïques", XIX, I. Encore un historien juif contemporain des empereurs, donc, a priori, sinon hostile, du moins pas adulateur des Césars.
- (3). Le témoignage est de Suétone (Vie de Néron, LVII), que Roger Vailland estime superflu de citer, de même qu'il juge inutile de dire que le roi des Parthes,
- (3)... (suite de la page précédente)... Vologèse, l'homme le plus considérable du monde connu, après l'Empereur, ayant envoyé des ambassadeurs au Sénat (...), demande par dessus toute chose que la mémoire de Néron fut honorée'.



# Cliniques-Prisons soviétiques

## II

*Dans le précédent numéro de "Défense de l'Occident", nous avons reproduit un article de "Révolution Européenne" consacré au système des «Cliniques-prisons» psychiatriques en U.R.S.S. d'après le récit d'un témoin, ex-Officier du K.G.B. Nous poursuivons ses révélations.*

De ces procès, je ne puis donner qu'une image incomplète.

D'une part, je ne possède que des notions rudimentaires sur la physiologie, la psychologie expérimentale et psychiatrie, ce qui m'empêche d'attribuer à chaque observation faite sa valeur exacte ; d'autre part, je n'ai été l'objet ou le témoin que de certaines catégories d'expériences, ce qui limite le champ de mes observations.

Cependant, prise telle que, ma déposition constituera une matière brute que je crois suffisamment caractéristique pour servir de point de départ à la reconstruction de tout le système psychiatrique à rebours imaginé et appliqué par le K.G.B.

— *Schématisation des divers groupes de procédés utilisés.*

Le système sous revue peut, je pense, se subdiviser en 3 groupes de procédés correspondant chacun à un objectif distinct et constituant, en quelque sorte, le prolongement l'un de l'autre, avec des effets allant crescendo :

- a) Procédés visant à tester le sujet, à l'intimider et à le dérouter ;
- b) Procédés visant à détruire, dans une mesure plus ou moins complète, la personnalité du sujet (c'est-à-dire ses capacités de discernement et du choix, ainsi que ses prédispositions personnelles) ;



c) Procédés visant à conditionner artificiellement le comportement extérieur, voire les convictions intimes du sujet.

Le groupe des procédés sous c) est communément désigné, dans son ensemble, par l'expression un peu sommaire de « lavage de cerveau ». Après avoir été psychologiquement dérouteré et physiologiquement affaibli par d'autres procédés (appartenant aux groupes a) et b), le patient est scientifiquement mis en état de dépression nerveuse par l'inoculation de complexes de peur, de frustration ou de culpabilité, à la suite de quoi il est manipulé au moyen de procédés de caractère para-hypnotique, qui le fixent, pour une durée voulue, dans une certaine attitude absolument indépendante de tout discernement et de toute volonté propre.

Théoriquement, il peut revenir, plus tard, à un état psychique à peu près normal, grâce à un traitement en sens contraire ; pratiquement, sa personnalité reste à tout jamais traumatisée, sinon détruite.

Le cas troublant du Cardinal Midzenty est encore présent à tous les esprits. En Russie Soviétique même, la méthode décrite semble avoir été appliquée, depuis plusieurs années déjà, aux vedettes des procès politiques spectaculaires... jusqu'aux cas de Powers et de Penkowsky. En outre, ainsi qu'il a été dit, elle occupe une place importante dans le fonctionnement de l'Institut neuro-psychiatrique de Moscou et l'on peut considérer comme certain qu'elle s'applique dans divers autres centres « médicaux » du K.G.B.

En Chine, son utilisation à grande échelle débuta, semble-t-il, durant la guerre de Corée et se poursuit, depuis, d'une façon systématique sur les opposants politiques et religieux en vue du Régime.

Pour ma part, je ne puis, malheureusement, apporter aucun témoignage direct au sujet des procédés employés dans ce domaine, mais je suppose que l'utilisation de certains produits chimiques et d'électro-choc à l'endroit de sujets non malades en constitue la phase préparatoire.

— *En ce qui concerne, par contre, les groupes de procédés désignés sous a) et sous b) j'ai pu observer longuement leur mise en application, successivement comme prévenu politique, comme « malade mental » et comme auxiliaire détenu du personnel sanitaire du K.G.B.*

Ici, il y a lieu de faire observer, tout d'abord, que le passage des procédés du groupe a) aux procédés du groupe b) est, le plus souvent, imperceptible. En tout cas, il échappe à l'observation, aussi bien des sujets « traités » que des exécutants subalternes. On peut également constater, à partir d'un certain moment, que les procédés d'investigation et d'intimidation antérieurement utilisés se sont mués en procédés de destruction caractérisés.



En ce qui me regarde, je crois bien n'avoir subi, comme «malade» qu'un traitement de contrôle psychologique et d'intimidation, axé sur la désorganisation fonctionnelle de mon système nerveux et sur l'affaiblissement de mon système musculaire. Mais le traitement, relativement bénin, qu'on me fit subir aurait sans doute suffi à produire une œuvre de destruction organique et une mutilation définitive de la personnalité chez un sujet doté d'une constitution physique moins robuste ou d'une émotivité plus grande. J'en conclurai qu'à l'endroit d'un sujet moins résistant que moi, les procédés d'intimidation auraient été dosés en conséquence (c'est-à-dire auraient pris une forme plus atténuée) pour autant que l'objectif final poursuivi ne fût pas la destruction de la personnalité.

— *Procédés d'intimidation et de destruction observés à l'Hôpital psychiatrique pénitentiaire de Léninegrad.*

Rappelons tout d'abord, que les détenus de cet «hôpital» sont, en règle générale des personnalités du Régime mises en état d'arrestation par le K.G.B. sous une inculpation formelle de caractère politique — réelle ou fantaisiste — et que le K.G.B. a décidé de considérer officiellement comme présentant des signes d'«irresponsabilité mentale».

*Officiellement, il s'agit donc pour le personnel de l'«hôpital» :*

- 1) de «préciser» le diagnostic d'irresponsabilité déjà posé ;
- 2) d'appliquer au patient un traitement curatif approprié ;
- 3) de poursuivre l'instruction de son dossier judiciaire.

*En fait, il s'agit de tout autre chose :*

1) déceler les points faibles du système nerveux et du psychisme du détenu ;

2) mettre en application les procédés les plus efficaces pour le placer dans un état de résistance minima par rapport aux impératifs de l'instruction politique de son cas et aux besoins des investigations psychologiques parallèles ;

3) suivant les résultats ainsi acquis et les directives reçues des autorités supérieures (Comité Central du Parti, Président du Conseil des Ministres de l'U.R.S.S. ou direction du K.G.B.), soit préparer le détenu à sa «remise en circulation» (rapport de réhabilitation et restructuration psycho-somatique correcte), soit le déférer devant les tribunaux réguliers (en attestant qu'il a été «guéri» d'une affection psychique passagère contractée après les faits dont il se trouve inculpé), soit poursuivre la destruction de la personnalité jusqu'à en faire un aliéné authentique ou un automate conditionné (sur place ou en le transférant dans un autre centre de psychiatrie politique).

Ces diverses opérations sont assurées par le personnel K.G.B. de l'«hôpital» (appartenant aux deux sexes), assisté d'agents du M.V.D. (sorte de gendarmerie aux ordres du Ministère de l'Intérieur).



Tous portent (à découvert ou dissimulé sous une longue blouse blanche) un uniforme militaire avec les insignes de leur corps et les épaulettes indiquant leur grade (de colonel à sergent) ; mais il est impossible pour un détenu de connaître leur « spécialité » : service médico-psychiatrique, service des juges d'instruction, service de garde et d'intendance. Seuls les agents du M.V.D. appartiennent nécessairement à ce dernier groupe.

Lorsque le prévenu de marque, déclaré mentalement malade, est conduit dans l'hôpital psychiatrique pénitentiaire de Léninegrad, on le place dans une pièce absolument nue et violemment éclairée. Au bout d'un certain temps, plusieurs sous-officiers du M.V.D. y font brusquement irruption et ordonnent au « malade » sur un ton volontairement grossier et en le tutoyant, d'enlever la totalité de ses vêtements. D'une façon quasi-automatique celui-ci se cabre. Il exige d'être mis en présence d'un officier ou déclare qu'il n'est tenu de se déshabiller que devant un médecin ou formule quelque autre objection qu'il croit péremptoire. Aussitôt, sans plus mot dire, les 4 ou 5 sous-officiers se jettent sur le « malade », lui arrachent ses vêtements, lui infligent une correction physique « technique » (c'est-à-dire ne laissant pas de traces apparentes) et lui rasent le crâne (parfois même les autres parties du corps dotées de pilosité). Ces diverses opérations terminées, le « malade » est porté plutôt que tiré vers une cellule d'isolement où l'attendent du linge, un uniforme pénitentiaire et... une apparence de repos.

Ce genre de cellule a environ 3m. sur 2m. de surface, avec des murs de 4m. de hauteur, peints en deux couleurs : en noir du parquet jusqu'à mi-chemin du plafond et en jaune-orange plus haut. On y accède par une porte munie d'un judas et d'un guichet dont la paroi, en se rabattant vers l'intérieur, forme « table ». En fait de meubles : un grabat scellé au sol et un récipient hygiénique. Température très irrégulière, variant, par périodes du froid quasi glacial au chaud saharien, sans installations de chauffage apparentes. Comme éclairage, une faible ampoule électrique pendant près du plafond et ne s'éteignant jamais.

Au début, cette lumière permanente ne semble guère gênante mais à la longue, elle provoque une irritation croissante, d'autant plus que les repas sont servis, à dessein, à des heures irrégulières. Toute notion de durée finit ainsi par s'abolir.

Dans le couloir attenant, circule constamment une sentinelle ; mais on n'entend ses pas pesants et bien cadencés que durant un laps de temps indéterminé. En effet, un tapis épais recouvre la moitié du couloir considéré dans le sens de la longueur et, après avoir arpenté celui-ci d'un bout à l'autre uniquement sur la moitié nue, cimentée, la sentinelle emprunte la partie recouverte par le tapis ou fait une station.

Une alternance régulière de pas et de silence finirait par donner un rythme à la vie du prisonnier et faciliterait son sommeil. Mais leur alternance irrégulière suscite, au contraire, un état de tension particulier et quand tout bruit s'arrête, le prisonnier est, malgré lui, porté à attendre avec une impatience



croissante qu'il reprenne... et, surtout, quand il aura constaté que toute irruption de « personnel hospitalier » dans la cellule qu'il occupe est toujours précédée d'une période prolongée de complet silence.

En effet, après un temps variable d'apparent oubli, le prisonnier est subitement tiré de sa cellule et doit affronter des épreuves d'un autre ordre. Il est conduit, par exemple, dans un bureau confortable où on le laisse apparemment, en tête à tête avec un officier du K.G.B. (médecin ou juge d'instruction — il ne le sait pas) qui s'informerait aimablement de son état de santé, tout en lui présentant une cigarette ou un verre d'alcool.

Si l'intéressé refuse de répondre ou de profiter des « gâteries » qu'on lui offre, l'agent du K.G.B. lui expliquera poliment que son manque de sociabilité constitue la preuve certaine de ce que la période de repos qu'on vient de lui octroyer s'est avérée inopérante et qu'il faudra passer à des procédés curatifs plus actifs.

Si l'intéressé déclare n'être nullement « malade » et exige que l'examen de son dossier soit repris, l'agent du K.G.B. constatera, non moins poliment, que ses dénégations prouvent à suffisance qu'il n'est pas encore guéri, car il est constant qu'un malade mental ne reconnaît pas son état ; et de conclure à la nécessité de... procédés curatifs plus actifs.

Enfin, si l'intéressé reconnaît sans difficulté être « malade » ou « coupable » l'agent du K.G.B. ne s'en déclarera pas plus satisfait pour autant, « parce qu'il est évident — dira-t-il, comme à regret — que vous essayez simplement de me jouer en me faisant aussi facilement des aveux ». Et il conclura qu'une telle attitude démontre clairement l'existence d'un état d'esprit pathologiquement simulateur, justiciable de... procédés curatifs plus actifs.

Ainsi donc, quel que soit le comportement adopté par le détenu, son collocuteur finira toujours par conclure qu'il n'est pas encore guéri et qu'avant de poursuivre l'instruction pénale de son affaire, il y a lieu de lui appliquer un traitement psychiatrique énergique.

En conséquence, le « malade » sera remis aux mains d'une escorte qui le conduira d'abord dans un dispensaire, pour auscultation très attentive, radio, prélèvements d'échantillons biologiques divers ; ensuite dans une salle de douches, où il sera invité (et, au besoin, forcé) de faire ses ablutions... en compagnie de quelques sujets manifestement fous.

Par la suite, il sera ramené dans sa cellule... du moins ce sera, là, son impression ; mais il attendra en vain que se fasse entendre le bruit des pas de la sentinelle : silence total. D'abord sur le qui-vive, l'intéressé finira par s'assoupir. Mais, bientôt il sera réveillé en sursaut par des cris, des gémissements et des insanités provenant d'une cellule voisine et, dorénavant, ce vacarme odieux ne cessera plus.

Deux procédés sont utilisés pour le créer. Le premier consiste à faire tourner une bande enregistreuse reproduisant la voix d'un fou délirant et à la transmettre par un haut parleur camouflé ; le second — par l'installation dans une cellule conti-



güe (avec une parol intermédiaire sonorisée en conséquence) un fou en chair et en os, choisi — autant que possible — dans la catégorie (pénale ou professionnelle) à laquelle appartient le sujet à éprouver et dont l'activité bruyante se trouvera stimulée par l'administration préalable d'excitants chimiques appropriés.

Durant cette phase du « traitement » le détenu qui en fait l'objet absorbera — lui aussi — à son insu, divers produits augmentant sa réceptivité et son irritabilité. Ainsi manipulé, il finira par s'inclure psychiquement dans le délire qu'il entend sans répit et il éprouvera un besoin de plus en plus vif d'y coopérer activement.

Lorsqu'il est arrivé à ce stade (ce qui l'empêchera de dormir et de manger) le prolongement du « traitement » conduirait soit à la mort par épuisement, soit à l'aliénation mentale. Dans la plupart des cas, le « traitement » sera donc interrompu et le sujet, tiré de son cauchemar par un somnifère puissant, sera transporté dans une cellule de repos où on le laissera récupérer ses forces jusqu'à un certain point.

\*  
\*\*

La période consacrée aux *effets auditifs contagieux*, associés à celui des « excitants » varie (suivant la résistance organique du sujet et l'objectif final poursuivi, c'est-à-dire aveux, soumission ou destruction progressive) de quelques jours à deux mois.

A l'issue de la période de récupération partielle (elle, aussi, de durée variable) on va passer à une nouvelle phase des opérations.

Dans le cas le plus favorable, cette phase nouvelle comportera une série d'interrogatoires psychologiques et politico-judiciaires, avec quelque chance pour le sujet d'être ensuite déclaré « guéri ».

Dans le cas le plus favorable, le sujet ayant « fait un accident » (c'est-à-dire ayant perdu la raison) sera dirigé sur une maison de fous ordinaire ou sur l'Institut expérimental neuro-psychiatrique de Moscou ou sur la Colonie psychiatrique de Kazan, à moins qu'il ne soit conservé sur place afin de figurer dans la mise en scène destinée à d'autres internés.

Dans les cas intermédiaires (et c'est ce qui m'arriva) la phase de « traitement » suivante sera celle de l'« hydrothérapie ».

Cette phase se déroule classiquement de la façon que voici :

Après avoir été laissé plus longtemps que d'habitude sans nourriture ni boisson, le détenu en reçoit une petite quantité, contenant une dose adéquate d'excitants du système nerveux et quand ceux-ci ont commencé à produire leurs effets, un



officier du K.G.B. spécialisé en psychiatrie pénètre dans la cellule du sujet et se met à lui poser des questions calculées pour amener de sa part une réaction d'indignation violente. Aussitôt que celle-ci a été déclenchée, surgissent des auxiliaires en blouses blanches d'infirmiers, qui s'emparent du sujet et le traînent dans une vaste salle de bain, munie d'appareils sanitaires spéciaux.

Là, on lui arrache ses vêtements, on le jette dans une baignoire de peu de profondeur, remplie d'eau glacée et on l'y maintient de force, en lui plaçant rythmiquement la tête sous l'eau. En ce faisant, on s'arrange pour forcer, comme par hasard, les articulations des pieds et des mains ; on exerce une pression douloureuse sur les parties génitales et on « masse » le dos du patient après avoir retourné son corps, le visage écrasé contre le fond de la baignoire.

Après ces manipulations « curatives » (dont le but principal est de créer une sensation de complète impuissance, associée à la douleur physique et à la peur), on dépose le sujet sur une sorte de table basculante, constituée de grosses planches juxtaposées, on l'y fixe solidement par les mains et les comprime avec des sangles progressivement resserrées.

L'officier-psychiatre observe constamment les pupilles du patient et un auxiliaire tient son pouls, de façon à éviter une issue fatale. Cependant, la pression des sangles sur la cage thoracique coupe douloureusement le souffle et détermine un état proche de l'asphyxie. On relâche les sangles et on les resserre de nouveau, aussi vigoureusement que possible, suivant le rythme indiqué par l'officier-psychiatre et autant de fois que le patient est capable de le supporter. Ensuite on fait une pause et on recommence.

Durant le temps de pause, l'officier-psychiatre questionne le patient. Ses questions revêtent, tantôt un caractère médical ou psychologique, tantôt un caractère politique ou judiciaire. Si les réponses sont « satisfaisantes », le temps de repos est quelque peu prolongé ; dans le cas contraire il est abrégé ; mais tant qu'il reste des questions à poser et que le patient est jugé en état d'y répondre, elles alternent avec le jeu des sangles.

Parfois une syncope se produit. Dans ce cas, le « traitement » est suspendu... pour reprendre quelques jours plus tard.

A l'issue d'une séance de cette espèce, le sujet traité a la peau zébrée de larges bandes blanches et rouges, il vacille et n'a visiblement plus rien en tête ; ses oreilles bourdonnent, des tâches oblitèrent sa vue et son cœur se soulève.

Mais lorsque le sujet est jugé insuffisamment robuste ou lorsqu'on veut agir davantage sur son psychisme que sur son physique, on ne le soumet pas après l'épreuve du bain à celle de l'étouffement rythmé. On emmaillote tout son corps, et on l'étend ensuite dans un coin de la pièce, réduit en quelque sorte à l'état impuissant d'un bébé aux langes. On feint de l'y oublier pendant un laps de temps variable et l'on procède, sous ses yeux, à l'épreuve de l'étouffement sur un autre « malade ».

La phase ultérieure — utilisée, comme les précédentes, soit dans le but d'obtenir une connaissance entière du sujet et de

son p  
à la  
intra  
utilis

A l  
mont  
dire,  
sens  
C'est  
toires  
consc  
artifi  
D'a  
rébro

A l  
la «  
veille  
je d'  
tions  
qu'il

Ap  
leme  
mun  
taux  
fous  
dém  
tiné

On  
d'ins  
tent  
terr

A  
tach  
de c  
jour  
grac  
de l  
non  
des  
lux

L  
lent  
des  
l'Ar  
hon  
pro  
cab  
ces



son passé, soit dans le but de le conduire à la dégradation et à la folie — consiste dans l'application d'une série d'injections intraveineuses ou intramusculaires dont le plus communément utilisées sont les injections de soufre. (x)

A la suite d'une injection de soufre, la température du corps monte en flèche et l'homme sent qu'il se consume, pour ainsi dire, de l'intérieur. Suivent une perte de poids brusque et une sensation de totale impuissance, tant physique que psychique. C'est dans cet état que le patient subit de nouveaux interrogatoires, parfois très longs, qui tendent à fouiller le fond de sa conscience ou à lui suggérer des façons de sentir et de penser artificielles.

D'autres injections ou ponctions se font dans la matière cérébro-spinale, chaque fois appropriées à un objectif déterminé.

A moi, personnellement, on n'a pas fait dépasser le stade de la «salle de bain», car, après cette épreuve, je fus mis «en veilleuse» dans ma première cellule individuelle. Par contre, je dûs assister, à maintes reprises, tant aux injections et ponctions, qu'aux phases subséquentes du «traitement psychiatrique» qu'il me reste encore à décrire.

Après la phase injectionnelle de base, le sujet est éventuellement transféré de sa cellule individuelle dans la «salle commune de l'insuline», destinée théoriquement à des aliénés mentaux violents. En fait, s'y trouvent mélangés d'authentiques fous furieux, des détenus politiques déjà amenés à un état de démence plus ou moins prononcé et des détenus politiques destinés à perdre la raison à leur tour.

On y procède à des injections de produits spéciaux à base d'insuline, injections douloureuses auxquelles les détenus tentent désespérément de se soustraire. Ils sont alors jetés par terre comme des bêtes, garottés et «soignés» de force.

A peine semble-t-il utile d'insister sur l'horreur que ce spectacle présente aux yeux d'un homme encore sain qu'on feint de considérer comme aliéné mental et qui peut s'attendre, d'un jour à l'autre, à ce qu'on lui applique le même traitement dégradant qu'à ses compagnons de détention réellement atteints de folie furieuse. Et il faut encore se souvenir qu'il s'agit là, non point d'un quelconque citoyen, mais d'un homme tombé des sommets de l'Olympe soviétique, habitué au pouvoir et au luxe.

Le seul fait d'être confondu avec des aliénés mentaux violents et souvent répugnants, parmi lesquels il peut reconnaître des ci-devants dirigeants de l'appareil de l'Etat, du Parti, de l'Armée ou du K.G.B. — ses égaux — fait naître chez un tel homme une angoisse terrible, susceptible — à elle seule — de produire une perte brutale de la raison. Et, alors, c'est l'implacable injection à base d'insuline, sensée combattre les tendances violentes des malades.



Il reste à exposer une dernière méthode de destruction de la personnalité en usage dans l'hôpital psychiatrique pénitentiaire de Léninegrad : celle des *électro-chocs*, avec ses prolongements.

Le mécanisme du traitement par électro-chocs, appliqué normalement à certaines catégories d'aliénés mentaux et de déprimés profonds, est trop connu pour qu'il faille le décrire. Quant au but poursuivi, il peut être résumé comme suit : les décharges électriques à haute tension produisent une sorte de mutation de certaines cellules du cerveau, ce qui entraîne la modification du comportement du sujet, en même temps que la perte — plus ou moins prolongée — de sa faculté de se souvenir des faits appartenant à son passé récent.

Lorsqu'on applique une cure d'électro-chocs à un malade, il existe *quelque chance* pour que, grâce à ce procédé, sa mentalité pathologique, ayant été modifiée, revienne à la normale.

Par contre, lorsqu'on applique un traitement semblable à un individu sain, il existe une *certitude* que sa mentalité saine s'en trouvera troublée : en rapport avec une plus ou moins grande intensité du traitement et avec une plus ou moins grande résistance du sujet donné, on arrivera à faire de celui-ci, à plus ou moins brève échéance, un individu psychiquement malade... autant dire un aliéné.

C'est ce à quoi aboutit la méthode psychiatrique des électro-chocs quand elle est appliquée dans un but destructif par le K.G.B. à ceux qu'il veut anéantir en tant que personnes morales conscientes et en tant que membres de la société.

Après avoir été ainsi utilisée, cette méthode sera éventuellement complétée (dans le cas où l'on voudra imprimer un caractère irréversible à l'état pathologique dans lequel a été artificiellement placé un sujet donné) par une « cure de sommeil » suivie d'une application de la « thérapeutique du travail ».

Le sujet est alors « fixé » par le sommeil dans l'état de déséquilibre mental provoqué en lui par les électro-chocs et on achèvera de lui couper la route vers une guérison éventuelle en l'obligeant à accomplir dans cet état des besognes limitées d'un caractère utilitaire, décomposées en une succession d'opérations logiques. En effet, il se produira alors une discordance, en quelque sorte définitive, entre la vie intérieure anarchique du sujet et sa vie extérieure (purement matérielle) bien ordonnée.

En même temps que moi, se trouvaient détenus au centre psychiatrique pénitentiaire de Léninegrad des diplomates, des fonctionnaires supérieurs de divers départements, des généraux, des officiers du K.G.B. et des personnes dont je n'ai jamais appris le passé. Beaucoup d'entre ces détenus devaient avoir été des bourreaux avant de devenir des victimes.

J'en ai vu dégringoler, avec une rapidité stupéfiante, les divers échelons de la valeur humaine jusqu'à se transformer en animaux terrorisés ou en automates parfaits. J'en ai vu d'autres résister avec une énergie non moins stupéfiante aux divers traitements que j'ai décrits... Mais, eux aussi succombaient inexorablement, aussitôt qu'on décidait de substituer aux « doses » d'expérimentation des « doses » de destruction appropriées à la force de résistance de chacun d'eux.



En fait, aucun organisme humain ne résiste à des injections de produits chimiques bien mis au point ou à des séances d'électro-chocs suivies d'une fixation par le sommeil ou par le travail forcé minutieusement programmé.

Parmi toutes ces épaves, certaines restaient sur place indéfiniment ; d'autres étaient expédiées vers des destinations inconnues ; d'autres encore étaient remises en liberté pour servir d'avertissement aux téméraires.

Par ailleurs, j'ai également côtoyé à l'hôpital psychiatrique de Léninegrad des détenus qui, non seulement eurent — tout comme moi — la chance d'en sortir relativement indemnes, mais qui — en étant sortis — réoccupèrent leurs postes de jadis dans l'Etat ou dans le Parti et... qui envoyèrent pourrir à leur place, dans le même hôpital psychiatrique, ceux qui avaient concouru à les y envoyer.

En traversant la frontière de l'U.R.S.S., je croyais que j'allais me trouver dans un monde prospère, libre et honnête...

En réalité, je découvris un monde — certes, très prospère et dans une grande mesure libre, mais — apparemment, à peine plus honnête que celui que je venais de quitter.

Dans ce monde — où les valeurs spirituelles occupent théoriquement la première place, où chacun a le droit de croire et de dire ce qu'il lui plaît, où des garanties réelles existent pour la protection de l'honneur et du bien-être de chacun, où il est même beaucoup question de solidarité humaine et d'assistance aux peuples déshérités — on ne vit, en réalité, que pour sa prospérité immédiate et l'on ne s'intéresse à autrui que dans la mesure où cela est conforme à une certaine mode de penser et de sentir.

Ainsi, lorsque la Chine rouge met à feu et à sang le Thibet, on se contente de regrets purement platoniques ; mais, lorsque quelques bonzes fanatiques mettent fin à leurs jours au Vietnam sous les flashes de la grande presse internationale, on lance une campagne mondiale d'indignation qui aboutit à l'insurrection contre le pouvoir légitime et à des tueries en masses.

Lorsque les dictateurs de Chine, de Cuba, de Haïti, d'Algérie et d'ailleurs torturent, massacrent ou spolient — la presse occidentale la plus moralisante n'y consacre que quelques lignes réprobatrices ; mais, lorsque le gouvernement espagnol ou celui de l'Afrique du Sud s'apprête à faire passer en jugement des criminels de droit commun d'obédience communiste, toute la presse occidentale se met à hurler d'indignation et des protestations violentes sont mises en circulation parfois sous le patronage de têtes couronnées ou mitrées.

Et lorsque les dirigeants de l'U.R.S.S. exécutent par paquets de vrais ou de faux saboteurs de l'économie publique, renforcent avec une vigueur décuplée la persécution de toute forme de culte religieux, remplissent les centres psychiatriques de milliers d'hommes et de femmes dont le seul crime est de refuser de s'inclure dans les zigzags de la politique soviétique, le monde occidental se tait...

En traversant la frontière soviétique, j'abandonnais ma patrie et tous les miens, mais j'étais soutenu par la pensée que



j'allais pouvoir m'intégrer immédiatement dans la lutte du monde civilisé contre l'oppression communiste, dans le combat de libération de mon peuple et de tous les peuples opprimés d'au-delà la frontière qui coupe l'Allemagne en deux.

En fait, j'ai rencontré beaucoup de pitié et quelque aide, mais aucune disposition à utiliser mes connaissances et mes forces pour le triomphe de la cause *commune*. Je dis «cause commune», car comment penser que le monde libre puisse survivre, s'il se cantonne dans une attitude d'attente — quand ce n'est pas de collaboration larvée — vis-à-vis d'un monde communiste, dynamique de par son tempérament, agressif de par sa doctrine et dépourvu de tout frein moral ?

Mais, peut-être, le monde libre ne sait-il pas encore ce qu'est un régime communiste, qu'il ait comme chef un Staline, un Trotzky, un Khrouchtchev ou un Mao Tsé Tung ? — Dans ce cas, le témoignage que je lui ai apporté ici, à la suite de tant d'autres, lui ouvrira peut-être les yeux...

Pierre

Le

Le r  
certain  
ment  
les pa  
est di  
ne dé  
ment,  
comme  
slogan  
mula  
virent  
A peir  
douan  
tion d  
tude d  
dans s  
march  
les plu

Il es  
pomm  
de l'h  
prix d  
intern  
tionali  
payées  
bénéfi  
le cou  
la bre  
l'est p  
autren  
1.940



# Le marché commun agricole

## XXX

Le marché commun agricole nous laisse toujours sur une certaine réserve. Non à cause de ses à-coups, mais essentiellement en considération des différents prix de revient suivant les partenaires. A standing individuel et à charges inégaux, il est difficile de parvenir à un équilibre judicieux des prix qui ne défavorise pas un pays par rapport à l'autre. Malheureusement, des propagandes jouèrent du marché commun agricole comme d'une panacée pour l'agriculture française, mais le slogan ne remplace pas les réalités. Ce fut la carotte qui stimula la patience. Les précédents accords réalisés à Bruxelles virent le sacrifice de l'élevage des poulets et du porc français. A peine annonce-t-on une nouvelle ouverture des frontières douanières que M. François Robin, président de la Confédération des producteurs, proteste et se fait l'interprète de l'inquiétude des fruiticulteurs et des maraîchers français, en spécifiant, dans son adresse au premier ministre, que les applications du marché commun agricole ne s'appliquent "que dans les aspects les plus défavorables pour les producteurs français".

Il est évident que si l'on achète au fruiticulteur français des pommes-couteau 0,40 ou 0,50 le kg et que les fruits similaires de l'homologue italien sont vendus la moitié moins cher, le prix de vente au détail sera différent. *Ou devrait l'être*, car les intermédiaires, sachant qu'une pomme n'affiche pas sa nationalité, aligneront leurs prix sur ceux des pommes françaises payées à un cours supérieur. Chacun ne cherchant que son bénéfice le plus grand, la pomme étrangère sera préférée, par le courtier, à la pomme française qui, invendue, finira dans la brennée pour les cochons. Ce qui est vrai pour les fruits, l'est pour un tas d'autres choses et il ne pourra pas en être autrement tant que le contribuable français paiera en moyenne 1.940 F d'impôts de tous ordres par an et des charges sociales



les plus lourdes d'Europe, alors que l'Italien n'en paie que 870 F avec des charges infiniment inférieures. Toute la question agricole européenne tient dans cet exemple... volontairement ignoré par des technocrates dépourvus de connaissances pratiques des départements qu'ils prétendent planifier malgré les fantaisies de la nature.

Les terres, les climats, les habitudes, les coutumes, ont des influences certaines sur des produits agricoles similaires dans les pays du Marché Commun (on s'en apercevra encore davantage quand l'Espagne se joindra aux Six). Mais les négociateurs en chambre du Marché Commun ne veulent pas tenir compte de ces différenciations de la production dans leurs soucis d'égalisation des prix. Prenons l'exemple du blé allemand qui fit tant couler d'encre.

Qui connaît l'Allemagne sait que l'agriculteur allemand s'est toujours "battu" avec sa terre pour obtenir des récoltes rentables ; il utilise à forte dose les engrais, il a défriché les mamelons pour des emblavements maxima. Rien de commun avec la Brie ou la Beauce pour le rendement. Il est donc normal qu'à efforts plus grands, à récoltes moindres à l'hectare, le prix de revient du blé allemand soit plus élevé. Les planistes du Marché Commun tentèrent d'unifier les prix du blé ou, tout au moins, de les stabiliser à un niveau sensiblement égal. Or, l'Allemagne, et elle seule, avait mis sur pied un plan de quinze ans pour que le standing rural rattrapât le standing de vie citadin. Quand le Marché Commun pesa sur Bonn pour ramener le prix de son blé à un cours inférieur au détriment du bien-être de l'agriculteur allemand, on conçoit et l'embarras du gouvernement fédéral et la colère de ses céréaliculteurs. *Si le Marché Commun agricole doit se traduire par un appauvrissement d'une catégorie de citoyens dans l'un des six pays, c'est un échec social.* Cela vaut autant pour les Allemands que pour les Français, les Belges, les Hollandais, les Italiens et les Luxembourgeois. Nous ne pouvons pas en vouloir à nos amis belges, qui ont dépensé des sommes considérables pour édifier des serres chauffées servant à la production du raisin de table (prix de revient assez élevé) mécontents en voyant le raisin français les concurrencer largement parce que la maturité naturelle favorise les treilles de chez nous. C'est tout un secteur de l'agriculture belge qui peut être mis par terre et provoquer des ruines totales !

L'arrière-pensée des négociateurs, enfin de certains, qui se veulent dirigistes, s'inspire du principe de l'école libérale dite de Manchester. Puisque nous produisons telle denrée à de meilleures conditions que la vôtre, faites autre chose, nous vous fournirons ce qui vous manque. D'abord, et cela est politique lucide, chaque pays soucieux de l'avenir, tient à conserver un éventail des produits les plus divers pour ne pas devenir tributaire à 100% de l'étranger. Ensuite, si cette doctrine, que l'on voudrait appliquer à l'agriculture, s'étendait, la France pourrait fermer ses hauts-fourneaux. Tant que les frontières ne seront pas abolies, que l'Europe ne sera pas unifiée politiquement, chaque pays entendra garder ses caractéristiques générales économiques. C'est humain et normal ;

nous  
metto

Le r  
à la  
dont  
résult  
fite et  
catégo  
600.00

L'En  
et en  
tition  
son c  
pesan  
en co  
Il ne  
Marcl

L'a  
réels  
serve  
dans  
naire  
doit  
agric  
moins  
aux

Ta  
été  
tout  
dans  
prix  
reco  
vité  
d'int  
cons  
des  
Mar  
Mar  
tion  
aux  
n'on  
cien



nous ne marchons pas sur les nuages et, surtout, nous ne mettons pas la charrue devant les bœufs.

Le marché commun a déjà eu chez nous, des répercussions à la baisse, dans les textiles et différents articles industriels dont les articles ménagers. Si cette concurrence à l'heureux résultat d'amenuiser des bénéfices exagérés, le public en profite et c'est louable. Mais si elle contraint au chômage certaines catégories de travailleurs (les planistes prévoient, pour demain, 600.000 chômeurs français) alors nous demandons à réfléchir.

L'Etat, en augmentant en permanence les impôts et taxes et en abaissant les frontières douanières a créé une compétition défavorable à ses ressortissants et se fait le pourvoyeur de son chômage ; ce qui lui permet de provoquer un sous-emploi pesant sur le marché du travail et, ainsi, de ne pas prendre en considération les demandes de revalorisation de salaires. Il nous paraît inconvenant qu'un gouvernement utilise le Marché Commun à des fins de politique interne.

L'agriculture française, dont les motifs de se plaindre sont réels et nombreux, de plus en plus récalcitrante à la situation que l'on lui impose, espère trouver un remède à son malaise dans l'exportation de ses surplus. *Si elle compte sur les partenaires du Marché Commun pour absorber son abondance, elle doit envisager la contre-partie : la concurrence des produits agricoles venant de ces mêmes pays et bénéficiant de charges moins lourdes, de matériels moins onéreux.* Alors, attention aux mirages !

\*  
\*\*

Tant que l'Europe ne sera pas ce que nous souhaitons, il eût été désirable que chaque pays gardât sa personnalité agricole tout en s'approvisionnant, pour parfaire ses besoins totaux, dans les surplus des membres du Marché Commun, *mais aux prix moyens pratiqués intérieurement afin d'éviter les concurrences avec le travail national et leurs conséquences sur l'activité économique.* Ainsi, au lieu de profiter à une cascade d'intermédiaires, les différences de cours d'un pays à un autre constitueraient un fonds de manœuvre soit pour équilibrer des échanges, soit pour aider à l'écoulement des surplus hors Marché Commun. *A aucun prix, au nom d'aucun principe, le Marché Commun agricole ne peut collaborer à avilir la condition paysanne dans l'un des six pays.* Ceux qui reprochèrent aux technocrates européens d'avoir compliqué les problèmes n'ont pas tort. Mais à quoi servirait la science de ces techniciens s'ils préconisaient des mesures simples et logiques ?



Le problème agricole européen est mouvant puisque les caprices de la nature modifient les données d'une année à l'autre et que les denrées sont périssables. Les responsables de l'agriculture française manquent d'imagination et de dynamisme, peut-être parce que l'on ne choisit jamais un ministre de l'agriculture parmi les agriculteurs. Nous vous entretiendrons plus tard d'une fantastique découverte française, qui a plus de trente ans, sauvagement combattue et étouffée (car elle ruinerait les trafiquants de grains internationaux), la farine imputrescible (qui peut se conserver vingt ans sans s'altérer et permettrait une harmonieuse répartition des stocks), des expériences écossaises d'Aberdeen pour la conservation de tous les aliments (y compris la viande et les fraises) avec leur saveur et leurs propriétés originales, et des conserves que l'on eût pu construire avec les millions engloutis sans grand profit du F.O.R.M.A., pour trouver un débouché décent et rentable aux surplus.

La défense de l'agriculture française se heurte en permanence à d'immenses intérêts particuliers. Les mafias économiques sont puissantes politiquement et, pour les protéger, l'Etat préfère "soulager" les agriculteurs avec des palliatifs onéreux pour les contribuables. Nous ne pensons surtout pas que le nouveau ministre de l'agriculture, Edgar Faure, y changera grand-chose. Conservons le Marché Commun agricole, même s'il n'aide que très partiellement l'agriculture française, mais nous pouvons, largement, par nous-mêmes, avec un réalisme commercial, apporter bien des solutions définitives bénéfiques puisque le produit agricole ne prend une réelle valeur qu'après son industrialisation.

Le problème du Marché Commun agricole — donc de l'agriculture européenne — est inséparable d'une question plus vaste, celle des cours mondiaux agricoles.

Ces "cours mondiaux", qui les fixe ? La spéculation internationale. Quand les acheteurs veulent se procurer du pétrole, de l'or, du cuivre, de l'étain, du nickel etc..., ils se heurtent à des "cours mondiaux" qui ne varient qu'à quelques cents près. Quand il s'agit de denrées agricoles, les cours varient du simple au double suivant les pays producteurs, et le "prix mondial" est toujours inférieur aux prix européens.

Les Américains achetaient le sucre cubain au-dessus du cours mondial... les Soviétiques continuent. Les Français achètent des produits agricoles de ses anciennes colonies à des prix supérieurs aux cours mondiaux pour permettre — en principe — de mieux vivre au paysannat indigène. Quand la France veut vendre son blé — le moins coté du marché européen par décision gouvernementale française — 4 46 F le quintal, on lui rétorque que le cours mondial oscille entre 26 et 29 F (à ce prix, l'agriculteur français refuserait de produire le moindre kg de blé). Par contre, quand la France voulut appliquer le prix mondial (?) aux vins algériens, on le lui refusa et elle dut s'aligner sur les prix habituels. Telle est la farce des "cours mondiaux" que chacun interprète suivant son intérêt direct.

*Ces "prix mondiaux", imposés par les cartels et trusts, sont les causes essentielles du sous-développement et de la faim*



dans les pays du tiers monde. Il est insensé que l'on s'obstine à cacher cette hérésie économique et que les grands organismes internationaux se taisent sur ce facteur de base du paupérisme et de la sous-alimentation.

80% des produits agricoles exportés du monde entier tombent sous le régime des ententes commerciales internationales. Qu'il s'agisse de céréales, de fruits, d'oléagineux, de cacao, de coton, de laine etc... rien n'échappe aux cours fixés par la spéculation qui ne tient jamais compte du prix de revient. Pour les oléagineux, le scandale dure depuis quarante ans ; nous vîmes des monceaux d'arachides du Sénégal brûler faute d'acheteurs, parce que le produit similaire de la côte de Malabar pouvait s'acquérir pour quelques centimes de moins. Des "cours" varient de 50% d'une année à l'autre, jamais au bénéfice des agriculteurs indigènes, mais des comptoirs, et les collecteurs de produits ne perdent jamais d'argent. Il faut connaître dans quels esclavages de tous ordres sont tenus les *seringos* dans l'enfer vert brésilien (récolte du caoutchouc naturel) et les ouvriers agricoles qu'ils soient africains (sauf en république Sud-africaine) ou Sud-américains ou asiatiques, pour réaliser la misère engendrée par ces "prix mondiaux" favorisant les spéculations.

Une différence de 20 F au quintal de blé entre le prix européen et le prix sud-américain illustre cette misère indicible du *péones* et autres autochtones découragés de travailler une terre qui ne leur permet pas un minimum décent de vie. L'Europe fait la quête pour ceux qui ont faim, tend-elle la sébille à ceux qui sont les véritables responsables de cette sous-alimentation ?

Les grèves chiliennes (dans des mines appartenant à des banques françaises), la révolte des campagnes en Colombie, pour n'évoquer que des actualités en des pays colonisés économiquement par des cartels étrangers, sont étroitement liées aux conditions de salaires imposées par les cartels. Pourquoi viendrait-on, dans ces conditions de volontaire non-amélioration de standing de vie, que *n'importe quelle idéologie* promettant la fin de ces féodalités, ne captive pas les habitants des huttes et des bidonville ? Que cette idéologie s'appelle communiste, castrisme, justicialisme, peu importe le nom et même la signification politique ; la masse des déshérités (dans laquelle on doit trier), n'aspire qu'à mieux nourrir les enfants pour ne plus les droguer afin d'endormir la faim.

Qui s'attaque à ces "cours mondiaux" procurant de trop larges marges bénéficiaires aux intermédiaires ? Qui ose mettre sur la sellette le rôle néfaste des cartels ? Si le paysan européen vit un peu mieux que son homologue égyptien ou brésilien, c'est à cause de ces différences entre le cours mondial et le cours vital.

La réponse à ce problème des différences de prix pourrait être la suivante. Si les cours mondiaux sont alignés sur ceux de l'Europe et de l'Amérique du nord, on risque une hausse locale des prix qui mettra davantage hors de portée des pauvres des produits alimentaires de première nécessité. Réponse valable.



D'autant plus valable que, connaissant les mœurs de ces pays où la main-d'œuvre agricole demeure (en général, car il y a des exceptions comme l'Uruguay) dans un état serf, ces hauts cours ne seraient qu'un profit supplémentaire pour des grands propriétaires qui ne répercuteraient pas la plus-value sur leur personnel ; réforme inopérante.

Pour éviter ces abus et l'inflation intérieure, la différence entre le cours local "mondial" et le prix moyen européen deviendrait une somme bloquée mise à disposition du pays vendeur au titre du sous-développement *sans contrôle international d'emploi effectif* ; (nous nous méfions !) Ce qui fut possible à l'Espagne qui, en peu d'années, vient de revaloriser salaires et traitements (jusqu'à 60%) qui se haussent vers le standing moyen des Six, le sera à d'autres pays agricoles aux produits exportés pour peu de valeur, alors qu'ils sont obligés d'importer du matériel industriel aux prix élevés européens ou américains.

Il n'y a pas trente-six manières de lutter contre la subversion étrangère quand les estomacs sont vides. Lutter contre les cartels internationaux ou "communisme", il faut choisir.

Cette révision urgente des "cours mondiaux" agricoles pourrait avoir des incidences morales. D'abord, indiquer à une humanité désaxée qu'un kg de blé a beaucoup plus de valeur utilitaire pour l'individu qu'un kg d'acier. Ensuite, mettre en relief cette énormité contre laquelle personne ne proteste : l'importance des achats d'armements par certains pays (que personne ne menace) et qui tendent la main au nom du sous-développement. La Chine, l'Egypte, l'Algérie, même l'U.R.S.S., etc..., dépensent des milliards pour leurs équipements militaires, et leur prestige, mais elles refusent de payer au prix de revient normal le blé pour nourrir leurs populations. Il est d'ailleurs curieux que ces pays socialistes qui veulent "l'émancipation" et le bien-être des peuples, collaborent à leur maintien dans la misère en exigeant les prix les plus bas pour les aliments plus indispensables aux citoyens que les engins spatiaux, la bombe atomique ou les missiles. Il serait excellent que certains pays soient dans l'obligation de consacrer plus d'argent pour les ventres que pour les armements. On s'apercevra alors que l'agriculture est la seule richesse valable du monde et le paysan le travailleur indispensable. L'homme, riche ou glorieux, le génie, ne serait rien sans l'agriculture nourricière ; cela, tout le monde l'ignore. Les habitudes...

On connaît maintenant la vie hunza sur les hauts contreforts de l'Himalaya. Un peuple coupé de la civilisation moderne, sans histoires et sans guerres, dont la plupart des habitants dépassent la centaine, en pleine santé, jeunes très longtemps. Peuplade musulmane *surtout végétarienne* ; son principal aliment, frais, en conserve, en pâte, en boisson, est l'abricot. Essentiellement agriculteurs, assez rigides moralement, ignorant le droit autre que le bon sens et les coutumes, les Hunzas font l'admiration unanime des explorateurs anglais, français, allemands et soviétiques qui visitèrent leur pays ces dernières années. Que ces gens vivent comme au moyen-âge, peu importe, ils vivent heureux, ignorant la faim et la maladie, ainsi

que  
"loi"  
nisse  
caus  
dém  
orga

Ce  
déve  
dans  
à pr  
avoi  
Phili  
une  
milli  
à ric  
devi  
tude

La  
mon  
loca  
elle  
ven  
bre  
inse  
vide  
le n  
nére

La  
bou  
com  
jam  
sou

La  
trat  
mor  
mer  
étal  
en  
ne  
par

(x)  
des  
doul  
siste  
à d



que les exportations, les importations, l'armée et la police. La "loi" est une tradition verbale et la seule sanction est le bannissement temporaire ou la réparation matérielle du dégât causé. Le peuple hunza apporte au XX<sup>m</sup> siècle électronisé, la démonstration que l'homme peut vivre normalement, avec une organisation de base uniquement agricole.

Ce XX<sup>m</sup> siècle, atomique et lunaire, entend les cris des sous-développés (et sous-capables) des enfants dégénérés, des affamés dans les "mouroirs" indous ; il sait que, partout où l'eau court à proximité d'une terre vierge, l'individu ne peut ni ne doit avoir faim. Pourtant, malgré les essais très locaux réussis aux Philippines et à Panama par des missions U.S., la misère devient une maladie mortelle ou engendre des colères fratricides. Les milliers de milliards engloutis dans les palliatifs ne serviront à rien. Le développement et la revalorisation agricole mondiale deviennent les seuls remèdes des réalistes sous toutes les latitudes.

Le marché agricole international doit s'évader des "prix mondiaux" et des ententes économiques ; son organisation locale avec débouchés rénumérateurs est à repenser (... si jamais elle fut pensée sérieusement). Cette revalorisation, tout en venant au secours des pays agricoles pauvres, évitera l'encombrement des villes polluées, assiégées par les ruraux, rendant insoluble le problème du logement alors que les maisons se vident en province. Il n'y a pas trop de produits agricoles dans le monde ; ils ne sont que mal répartis et leur mauvaise rémunération n'incite pas à augmenter la production.

Le problème est relativement simple à résoudre si l'on ose bouleverser les "circuits" de gros intérêts, tout en faisant comprendre aux personnes que tous les superflus ne suffiront jamais à leur permettre de vivre et que l'agriculture est une source vitale plus précieuse que l'or et le diamant.

Le Marché Commun agricole demeure une mauvaise démonstration — parce que trop compliquée — du malaise agricole mondial. Lorsque les prix agricoles mondiaux seront sensiblement unifiés, comme ceux des minerais, que des parités seront établies d'un pays à l'autre sans que la condition paysanne en souffre, la jalousie des deux tiers du monde sous-alimentés ne sera plus un motif de chambardement général pour imposer par la force ce que des égoïsmes refusent aujourd'hui.

*Pierre Navarre.*

(x) Les injections intramusculaires de osufre constituent une thérapeutique de choc des aliénés, considérée aujourd'hui comme périmée. Ces injections étaient très douloureuses et entraînaient au bout de 8 heures une température élevée qui persistaient durant quelque 40 heures : En l'occurrence il pouvait s'agir d'injections à doses renforcées. (Note du rédacteur)



## CHRONIQUE DES LIVRES

# Capitaine Palacios : Douze ans en enfer

Capitaine PALACIOS (Division Azal) : *Douze ans en enfer*  
(Coll. Action).

Nous donnons ci-après quelques extraits de cet ouvrage passionnant qui décrit les conditions de vie dans les immenses camps de concentration soviétiques. Mieux que tout commentaire, ces citations feront comprendre l'intérêt passionnant de ce livre qui constitue un document de premier ordre. Nous rangeons sous différentes rubriques les informations qui nous paraissent les plus frappantes pour donner une idée du livre. Le capitaine Palacios appartenait à la division Azal, division de volontaires espagnols, qui participa à la guerre sur le front de l'Est aux côtés des volontaires de la L.V.F. et de ceux de la division Wallonie. Fait prisonnier en 1942, il resta douze ans dans les camps de concentration soviétiques, comme l'indique le titre de son livre et ne fut rapatrié qu'en 1954.

*Effectif des prisonniers dans les camps de concentration soviétiques.*

« Dans ses *Mémoires*, le « Campesino », évalue à trente-sept millions le nombre des prisonniers des camps de concentration et prisons de l'Union Soviétique. Il est très difficile d'arriver à donner un chiffre exact et je doute que même la M.V.D. le puisse. J'ai eu des conversations, sur ce sujet, avec des généraux allemands et italiens, avec des gardiens et sentinelles de nos camps et prisons. Nous avons toujours évalué le nombre des détenus à plus de vingt-cinq millions et à moins de quarante.

On pe  
tiques  
fesseu  
nisme  
et en  
femme  
et gue  
dans

« To  
pratic  
nous  
on se  
ponts

Cond

« D  
plus  
Je n  
band

« O  
mais  
nonc  
Cette  
vivar  
heur  
Penc  
boule  
tater  
à do  
char  
surv  
jama  
grav  
à la  
fut  
vant

D  
à K

« I  
étal  
teus  
les  
Ce  
que  
tral  
moi  
se  
vall  
ret  
où  
dèc  
cha



On peut les classer en trois catégories : 1° — les détenus politiques : des médecins, des ingénieurs, des militaires, des professeurs, des ouvriers, des paysans, etc..., accusés de déviationisme. 2° — Les *Blatnois*, ou bandits, qui, en groupes armés et en nombre très élevé, attaquent les villages, violent les femmes et tuent pour voler. 3° — Les *Bandéras*, maquisards et *guerrilleros* politiques qui ont établi leurs quartiers généraux dans les forêts de l'Ukraine et de la Bielorussie.

«Toute cette population pénale est soumise à des conditions, pratiquement identiques à celles que nous avons connues et que nous avons décrites. Avec son travail, on exploite des mines, on scie les forêts, on construit des barrages, on lance des ponts, etc...»

#### *Conditions de vie dans les camps de concentration soviétiques.*

«Dans la prison de Ohrms, où je fus transféré quelques mois plus tard, j'ai vécu avec l'un d'entre eux, dans la même cellule. Je me rappelle avec quelle fierté il s'écria : « Je suis un *bandera* », lorsqu'il entra et qu'on lui demanda qui il était.

«On ne condamne jamais à mort les membres de ces bandes, mais à une peine encore plus terrible qui ne peut être prononcée que par des Tribunaux spéciaux : le régime de *caterga*. Cette peine ne peut dépasser dix ans. Mais personne n'y résiste, vivant, plus de cinq ans. La durée de travail est de quatorze heures dans les mines de cuivre, avec de l'eau jusqu'aux genoux. Pendant le travail, ils traînent aux pieds une chaîne et un boulet, comme ces forçats qui, croyons-nous auparavant, n'existaient que dans les dessins humoristiques. Et ils sont condamnés à dormir dans des niches où il n'y a pas assez d'espace ni pour changer de position, ni pour étendre les jambes. Leurs gardiens surveillent leur santé de façon à les faire périr — mais sans jamais les exécuter — plus ou moins rapidement, suivant la gravité de leur peine. Le Père Sabata, un Italien, fut condamné à la *caterga* et, peut-être en raison de sa qualité d'étranger, il fut sauvé de cette torture. C'est lui qui m'a donné ces épouvantables détails de cette peine».

*D'autres prisonniers travaillaient dans un camp-usine situé à Kharkov qui est décrit de la manière suivante :*

«Durant les douze ou treize heures de travaux forcés auxquels étaient soumis les prisonniers dans la fabrique voisine de batteuses, dénommée «*Serpi y Molot*» (La Faucille et le Marteau), les soldats ne recevaient pas même une misérable ration de pain. Ce n'était qu'à leur retour le soir et à l'aube, qu'on leur donnait quelque chose à manger. Après leur épuisant travail, ils rentraient au camp et le cas de soldats complètement épuisés qui mouraient là, sur le chemin de retour, écroulés dans la neige, se répéta de nombreuses fois. Le lendemain, lorsque les travailleurs forcés, en route vers l'usine, repassaient par là, ils retrouvaient le cadavre de leur camarade, exactement à l'endroit où il était tombé. Comme il faisait très froid, les corps ne se décomposaient pas sur la neige et ils restaient là, avec le seul changement, qu'on les déshabillait progressivement pour voler



leurs vêtements, au cours des nuits suivantes jusqu'au moment où le chef de camp jugeait bon de déclarer leur décès, après s'être approprié pendant tout ce temps, la ration du mort. Plus d'une fois même, ces corps apparaissaient, le matin, les yeux et les pieds dévorés par les corbeaux ou les rats».

Les procédés d'extermination dans les camps de concentration soviétiques.

«La faim — une faim totale qui, plus que tout, peut ravalier l'homme au rang d'une bête féroce — s'abattit sur nous comme un châtement biblique. Lorsque l'épidémie de dysenterie commença à décimer le camp, nous nous aperçûmes que des soldats chargés de vider les feuillées, fouillaient dans les excréments et, parmi ceux des malades, recueillaient des morceaux d'aliments non digérés. Ils les lavaient avec de la neige et les mangeaient, en vendant le surplus. Il y eut à Cheropoviest des semaines au cours desquelles il mourait de faim entre trente à quarante hommes par jour, sur une population de deux mille prisonniers.

«Et le cannibalisme fit son apparition. Des anthropophages blancs, véritables sauvages européens, ouvraient le ventre des morts récents, en extrayaient le foie, le cuisaient et le mangeaient. C'était un cannibalisme scientifique. Il n'était pratiqué que sur ceux qui étaient morts de faim. Jamais avec ceux qui avaient succombé à une maladie infectieuse. Ce genre de délits n'était puni — lorsqu'il l'était — que de dix jours de prison.

«Les corbeaux, durant l'hiver, envahissaient les camps, partageant avec les hommes la tâche de dévorer les cadavres.

«Les nouvelles que les captifs récemment arrivés nous apportaient des autres camps, n'étaient pas plus réconfortantes. Les Soviétiques n'avaient pas prévu le nombre des prisonniers qu'ils allaient faire. En raison de leur alliance avec les puissances occidentales, ils ne voulaient pas passer les prisonniers par les armes et ils utilisaient pour les exterminer le développement de la «mort naturelle».

«Sous prétexte de mieux loger les prisonniers, on organisait des parcours qui duraient des jours et des jours. On visitait des camps où on devait les laisser, mais comme ils étaient tous pleins, on revenait très souvent au point de départ, avec une différence tragique cependant. Au moment d'ouvrir pour la première fois les wagons cellulaires dans lesquels elle avait été enfermée, le jour au départ, la population itinérante se trouvait réduite de moitié. De là, on transportait les morts à la fosse commune et les survivants retournaient au camp dont la situation primitive se trouvait ainsi améliorée, grâce à la diminution du nombre de ses hôtes.

«Le capitaine italien de Silvestre m'a raconté le plus terrible de ces voyages. Le transport intéressait deux cents hommes. Ils



furent entassés dans les prisons roulantes pendant seize jours, sans que les portes soient ouvertes, ni pour y introduire les aliments, ni pour vider les excréments, ni pour extraire les cadavres. Quand le transport arriva à sa destination, sur deux cents hommes, il n'en restait que deux vivants.

« Quand l'un de ces transports arrivait à son point de destination, les Russes demandaient machinalement à chaque wagon :

- « — Escolca caput ? Ce qui veut dire : Combien de morts ?
- « — Chatir natsi : quatorze.
- « — Nie monoga : C'est pas beaucoup.

« Ils faisaient descendre les survivants et... *Davaï !*

« Le canibalisme était pratiqué ouvertement pendant ces voyages. Les vivants, étaient entassés sur les morts, obligés de vivre des semaines entières dans les wagons cellulaires avec les cadavres de leurs camarades, dont seule la basse température évitait la décomposition, et les survivants, plutôt que de mourir, préféraient réaliser sur les morts la sauvage opération dont nous avons parlé et éviter ainsi qu'on la leur fasse subir à eux-mêmes, quelques heures plus tard ».

« ...Rien qu'avec le récit de ce qu'avaient mangé les prisonniers au cours des années antérieures, on pourrait écrire un gros livre. L'idée de l'herbe ne fut pas mauvaise car, en fin de compte celle-ci était riche en vitamines. Par contre celle qui fut mise en pratique par toute une Brigade d'Espagnols, parmi lesquels je me rappelle les sergents Arroyo et Quintela, ainsi que les soldats Carlos Junco et Antonio Gullon, fut moins heureuse. Il s'agissait cette fois-là de dévorer un bois entier. Ce banquet eut lieu en 1947 et dura cinq jours. Le bois en question s'appelait Tschaïka. Le médecin qui les traita à l'occasion de la terrible intoxication provoquée par cette absurdité, déclara qu'ils avaient été mûs par une « psychose de la faim ». En effet, tout en savourant les feuilles des arbres qu'ils s'étaient partagées comme de bons camarades, chacun d'entre eux affirmait qu'elles avaient le goût d'amande, de banane ou de pomme ; ils y retrouvaient les réminiscences des saveurs les plus extraordinaires et les plus diverses, mais ne tombaient d'accord que sur un seul point, c'est que c'était excellent. Quatre ou cinq jours après qu'ils l'aient découvert, le petit bois était plus dépouillé que si une nuée de sauterelles s'était abattue sur lui. Et au bout de ce même laps de temps, ils commencèrent à remarquer que leur peau prenait une couleur verdâtre et ils en conçurent une telle peur qu'ils se mirent à croire qu'ils allaient par sympathie se transformer en arbres, en une brusque métamorphose vers le règne végétal. (Le caporal Mayp, mourut d'une de ces intoxications) ».

*Voici maintenant les résultats satisfaisants obtenus par ces méthodes d'extermination :*

« A ce moment, le rapatriement des Italiens avait déjà commencé. Avec quelle émotion les voyions-nous partir ! 109 000



Italiens avaient été faits prisonniers et 90 000 restaient pour toujours en Russie ! Ils y étaient morts d'épidémies et de faim, pendant les premiers mois, ou au cours des effroyables convois de la mort.

### *Les Communistes involontaires.*

*Les "fascistes" ne sont pas les seules victimes de l'organisation communiste. Ce n'est pas un des aspects les moins inattendus du livre du capitaine Palacios que les révélations qu'il contient sur les Espagnols rouges retenus de force en URSS. Depuis plus de vingt ans. Voici quelques uns des exemples qu'il cite :*

« Les Soviétiques nous écartèrent et enfermèrent les nouveaux arrivés dans une baraque située au centre du camp et entourée de barbelés, non sans préalablement nous avertir qu'il était rigoureusement interdit de parler avec aucun d'entre eux.

« Qui étaient-ils ? D'où venaient-ils ? Pourquoi les isolait-on ainsi ? Il me suffisait de voir la manière dont les communistes les traitèrent pour les considérer comme des amis. Leur histoire et celle de leurs mésaventures sont marquées du signe du paradoxe le plus énorme. Qu'on en juge.

« C'étaient des communistes espagnols, qui s'étaient volontairement exilés d'Espagne lors de notre victoire, à la fin de la Guerre Civile. Ils passèrent d'Espagne en France où ils s'établirent jusqu'au moment où les Allemands, après avoir occupé ce pays, les déportèrent en Allemagne pour y travailler dans leurs industries de guerre. Pendant qu'ils se trouvaient à Berlin, ils furent surpris par l'entrée de l'Armée Rouge, qu'ils attendaient comme l'armée de la Libération. Ils se livrèrent alors à une « espagnolade » caractéristique. Ils s'emparèrent de l'ambassade d'Espagne (alors abandonnée) et, à son grand balcon, ils arborèrent le Drapeau Rouge et le Tricolore républicain pour recevoir l'Armée Rouge avec tous les honneurs qui lui était dûs.

« Les Soviétiques arrivèrent et, sans prêter la moindre attention aux protestations de communisme de ces braves gens, ils les arrêtèrent, convaincus que, ce faisant, ils mettaient la main sur l'ambassadeur d'Espagne, son épouse, et tous les membres du corps diplomatique espagnol avec leurs familles. Lorsqu'on commença à les interroger, ils renouvelèrent leurs actes de foi les plus fervents dans le communisme et essayèrent de dissiper l'erreur dont ils étaient les victimes. Mais en vain : ambassadeurs on les avait crus dès les premières minutes et ambassadeurs étaient-ils condamnés à être jusqu'à la fin de leur vie, si Dieu n'y portait pas remède. Or, Dieu, dans ses desseins insondables, n'y porta pas remède. Aussi furent-ils mis dans un wagon et on les fit partir de Berlin. Convaincus qu'ils allaient à Paris, car ils avaient demandé qu'on les y envoie, ils commencèrent à avoir des doutes seulement le second jour du voyage. Ce chemin-là était bien long. Ils avaient certainement dû voyager par des voies détournées, la ligne principale devant être em-



bouteillée par le retour des soldats dans leurs foyers. Le quatrième jour, le train s'arrêta à la gare terminus.

« — Ah ! Paris ! Paris, capitale du monde !... »

« Mais ils étaient arrivés dans la capitale d'un monde bien différent : à Moscou. De là, on les envoya au camp n° 27 de la région de Moscou. »

*Voici maintenant l'histoire des aviateurs "rouges" qui avaient accepté de faire un stage d'élèves-pilotes à Moscou et qui n'en revinrent jamais.*

« Le 9 août 1938, quatre-vingt-cinq élèves-pilotes de l'Armée de l'Air du Gouvernement républicain espagnol quittèrent Sabadell, en direction de l'U.R.S.S. pour y assister à des cours d'entraînement dans les écoles soviétiques. Le 17 du même mois, ils s'embarquaient au Havre, après avoir été logés, dans cette ville, à l'Hôtel de Paris, et ils débarquaient à Leningrad le 21, à bord du vapeur russe *Smolny*. Quelques jours plus tard, ils arrivaient à l'Ecole de Kirovabad, dans le Caucase, où ils furent reçus par les acclamations et les vivats des élèves russes, des autorités soviétiques, et d'un groupe d'élèves espagnols plus anciens. Avant d'arriver, un fonctionnaire leur avait retiré leurs passeports, dans le train. Au nom de l'ambassadeur d'Espagne, Marcelino Pascua, on leur avait annoncé que ces passeports seraient échangés contre d'autres nouvelles pièces d'identité. A Kirovabad, on leur donna des uniformes de l'Armée Soviétique et ils acceptèrent comme une bonne plaisanterie la russification de leurs nom de famille au cours des classes et des récréations. Celui qui s'appelait Perez fut désormais désigné sous le nom de Perezov et le nommé Pastor devint Pastprolsky... Ils pilotèrent les fameux *Moscas*, *Chatos* et *Katiuskas*, jusqu'à ce que la nouvelle arriva un beau jour, qu'en Espagne la guerre civile était finie.

Douze jours plus tard, le général Orlov, Directeur de l'Ecole, se présenta en compagnie d'une Commission d'Officiers supérieurs venus de Moscou, pour se rendre compte de la direction qu'allaient choisir les aviateurs espagnols. Moscou ouvrait généreusement ses portes à ceux qui voulaient rester en Union Soviétique. Et les plus grandes facilités seraient accordées, pour la réalisation de leurs projets, à ceux qui voulaient rentrer en Espagne, ou se diriger vers d'autres pays.

Soixante-cinq des deux-cents Espagnols, choisirent de rester en Russie. Les cent trente-cinq autres, comprenant que cette demande équivalait à la perte de leur nationalité, et, de ce fait, à renoncer à tout espoir de rentrer chez eux, demandèrent à être transférés au Chili, au Mexique ou en Argentine. Là encore, aucun n'osa dire qu'il voulait rentrer en Espagne de crainte d'être accusé de « fascisme ». Ils signèrent les demandes correspondantes et attendirent...



«A partir de ce moment, sous le couvert de menaces voilées, d'allusions à la proximité de la Sibérie, des missions journalières commencèrent à faire pression sur ces hommes pratiquement prisonniers... Effrayés, quarante autres se laissèrent convaincre et renoncèrent à partir. La Police était satisfaite. Des cent trente-cinq qui voulaient s'esquiver d'Union Soviétique, il n'en restait plus que quatre-vingt-cinq. Encore des pressions, un peu plus de temps... personne ne s'en irait — volontairement! — «C'est une question de temps», devaient-ils penser, en anticipant sur la phrase du commandant Sieribranikov...

«Et la dispersion commença. Soixante-quatorze d'entre eux (les seuls dont nous pourrions suivre la piste), furent alors envoyés, dans une magnifique Maison de Repos des environs de Moscou, avec tout le confort, réservé aux invités de luxe ou aux exilés de première classe. Là, l'action politique des dirigeants communistes s'exerça à nouveau sur eux.

«Cette propagande n'était pas efficace, car un groupe nombreux se décida à rester tout le temps que durerait la guerre avec la Pologne, qui venait de commencer. Trente-trois d'entre eux, par contre, s'y opposèrent, et furent automatiquement transférés, pour éviter qu'ils ne contaminent les premiers, à une nouvelle Maison de Repos, déjà plus modeste qui s'appelait *Monino*. Là, à trois heures du matin, au cours d'une nuit tragique, les Russes réveillèrent les Espagnols, leurs firent former les rangs, d'où ils firent sortir sept d'entre eux. Ils montèrent dans un autocar et furent conduits en direction du centre de Moscou. Tout-à-coup, l'autocar tomba en panne. Quelle coïncidence! Pendant qu'on réparait la voiture, huit agents de la M.V.D. y montèrent. L'expédition poursuivit alors sa route. Et à quelques mètres de l'édifice du Komintern, l'un des nouveaux arrivants fit arrêter le véhicule et descendre les trois Espagnols dont les noms étaient les derniers portés sur la liste.

- « — Où allons-nous ?
- « — A Monino...
- « — Et... les autres ?
- « — Un jour vous le saurez...

«Ils revinrent donc à la résidence, troublés et très étonnés, mais peu de jours après, par des indiscretions vraies ou fausses, ils apprirent que cinq d'entre eux avaient été fusillés à titre d'exemple et d'avertissement pour le reste des aviateurs récalcitrants».

On lira certainement avec passion ce livre dont les passages que nous venons de citer ne donnent qu'une idée encore bien incomplète.



Clém  
sur T

L'a  
pitoy  
ve la  
des a  
testic  
sa pi  
l'expl  
d'un  
nism

En  
espèc  
ne :  
"Deu  
on e  
deme  
affir  
capt  
la m  
faut  
tière

C'  
niste

Le  
sont  
ne l  
trait  
la c  
gorg

C'  
ni l'  
crati  
s'est  
bles  
soci  
meu

N'  
port  
auss  
péri

D'  
du  
mul  
à l'é  
que  
que  
dire



Clément ROSSET : Lettre sur les chimpanzés, saisie d'un essai sur Teilhard de Chardin (NRF, Gallimard).

L'analyse de Clément Rosset, d'une clarté rigoureuse et impitoyable, ne peut que convaincre. Non seulement l'auteur prouve la parenté chimique et l'identité humorale des hommes et des anthropoïdes (l'Homme ne va-t'il pas jusqu'à prélever des testicules de Chimpanzé pour compenser les déficiences de sa propre sexualité !), mais il met également en évidence que l'exploitation du Chimpanzé par l'Homme n'est que le produit d'un humanisme périmé, voire même rétrograde, d'un humanisme englué dans l'aliénation de l'anthropocentrisme originel.

En fait, l'Homme et le Chimpanzé ne constituent pas deux espèces différentes, mais bien les dérivés d'une souche commune : l'ordre des Primates. Et l'auteur de préciser ainsi sa pensée : "Deux rameaux, et non pas deux espèces ; on est *Hominien* ou on est *Simien* de même qu'on est Basque ou Breton". Ce qui demeure dans la plus pure optique de Teilhard de Chardin qui affirmait : "Faux et contre nature, l'idéal raciste d'une branche captant pour elle seule toute la sève de l'Arbre, et s'élevant sur la mort des autres rameaux. Pour percer jusqu'au soleil, il ne faut rien moins que la croissance combinée de la ramure entière".

C'est pourquoi l'Humanisme doit être surmonté... Les humanistes d'hier doivent céder la place aux primatistes de demain..."

Les arguments, d'ordre raciste, religieux ou anthropocentriste, sont balayés avec une maîtrise magistrale : si le Chimpanzé ne parle pas l'hominien, l'homme a-t-il jamais articulé un traître mot de chimpanzé ? Si le Chimpanzé n'a pas accédé à la culture latine, croyez-vous qu'un bébé humain, encagé et gorgé uniquement de cacahuètes, récitera Tite-Live ?

C'est tout simplement que l'Homme n'a donné au Chimpanzé ni l'occasion, ni le goût, ni les possibilités d'une accession démocratique à la culture. C'est tout simplement que l'Hominien s'est acharné, par une ségrégation éhontée, à rendre défavorable sinon hostile "le complexe des structures économique-sociales, sociologico-culturelles et historico-structurales" dans lequel se meut le Chimpanzé-en-situation.

N'est-il pas évident, par exemple, que "né à Salzbourg, n'importe quel Congolais un peu musicien eût composé *Don Juan* aussi bien que Mozart, lequel, sur les bords du lac Tchad, aurait péri d'insolation avant d'écrire une seule note de son œuvre" ?

D'ailleurs, il y a plus. Qui pourrait nier la parfaite identité du substrat originel des Primates ? Ce subconscient collectif multi-millénaire n'est-il pas à l'intelligence ce qu'est l'Océan à l'écume et Simone de Beauvoir n'affirme-t-elle pas que ce que nous avons en commun avec les autres est plus important que les petites singularités qui nous en différencient ? A vrai dire, même, on en vient à "se trouver honteux d'être Hominien".



Arrivé à ce point, on comprend la légitimité des aspirations de Mme de Beauvoir à une *Humanité totale* et du révérend père Teilhard à une *méga-synthèse*.

Cessons donc de "choséifier", de "chimpanzéifier" les Simiens par notre regard qui les juge et qui les affirme "Simiens-pour-autrui-dans-le-monde" ! Craignons surtout que "l'esclave" n'aille fatalement se révolter contre le maître selon les lois dialectiques du sens de l'Histoire.

Car, que faisons-nous des Chimpanzés ? Tyranniquement, et avec des procédés qui ne sont pas sans rappeler les récentes monstruosité, nous les parquons dans des camps (ou "zoos") et leur refusons les droits les plus élémentaires : droit de réunion, libre accès à la culture, etc... Les forces de la Réaction, soutenues par les représentants du grand capital et exaspérées par des groupuscules racistes, étouffent leurs revendications et brisent leur résistance de crainte de les voir s'unir.

Ne va-t-on pas, atrocement, jusqu'à utiliser notre frère simien comme cobaye dans des expériences chimiques ou cosmologiques !

Quant à ceux qui sont encore libres, ils ont été sauvagement refoulés, au prix de combien de massacres, d'exploitations et d'exactions !, dans l'enfer des forêts équatoriales. Mais "en vertu de quel *droit*, sous quels mauvais prétextes, l'Hominien a-t-il ainsi chassé le Chimpanzé de ses domaines ?" interroge courageusement Clément Rosset.

Des millénaires d'obscurantisme et de ségrégation raciale à l'encontre du Simien ont poussé à bout les Chimpanzés. Que leur reste-t-il, sinon la clandestinité et la violence ? Nous n'avons semé que la haine, il est juste que nous ne récoltions qu'elle. Mais, "à quoi songeons-nous donc, tandis que s'organise dans l'ombre la rébellion des Primates ? A la conquête de la Lune, à l'amélioration de notre confort, à l'organisation de nos petits loisirs" : Plus qu'une protestation courageuse, l'appel de Clément Rosset est un cri d'alarme.

Aussi, au problème, que dis-je au scandale chimpanzé dont il nous a socratiquement fait prendre conscience peu à peu, l'auteur n'hésite pas à nous proposer la seule solution raisonnable que le bon sens puisse nous dicter et en faveur de laquelle il invite les esprits lucides à œuvrer de toutes leurs forces.

Nos penseurs, de Sartre à Teilhard et de Hegel à Simone de Beauvoir, nous ont tracé une direction. Si leurs préjugés petits-bourgeois ont été trop égoïstes, trop occupés de l'humain pour entrevoir ce nouvel aspect de la lutte des races, c'est aux socio-psychologues, aux ethno-économistes et aux anthropo-sociopsychiatres qu'il appartient désormais, sans trahir néanmoins cette direction et dans une exaltante "conquête de l'Hominien sur l'Hominien", d'accoucher le Futur des fruits pleins de promesses du Progrès.

Certes, reconnaît l'auteur, "on n'efface pas en un instant des millénaires d'obscurantisme et de honte". Certes, des haines

et  
Pro  
lon  
que  
pro  
sera  
mill  
A  
com  
il n  
par  
si n  
men  
Li  
et o  
panz  
ciati  
ratio  
néta  
Ain  
rayon  
rend  
alors  
Ma  
la fa  
selon  
Aus  
leure  
progr  
La  
sante  
taire.  
Cha  
cet o  
Pier  
Perrin  
Tou  
ration  
relief  
lui-mê  
d'une



et des intérêts conjugués viendront entraver la marche du Progrès. Mais 'la voie de la Justice triomphe toujours à la longue. L'opposition des Himiniens aigris et attardés ne pourra que menacer, non détruire la réalisation de notre magnifique programme ; et l'émancipation de millions de Chimpanzés sera là pour nous consoler, et au-delà !, de la perte de quelques millions d'Hominiens irrécupérables".

Aussi, seule issue pacifique à ce problème qui risque de compromettre dangereusement l'équilibre planétaire de demain, il nous faut dès à présent reconnaître nos crimes, mériter le pardon du Chimpanzé et payer pour l'aberration de nos pères, si nous voulons éviter un conflit qui s'achèverait inéluctablement par la victoire du Simien.

Libération immédiate de tous les Simiens détenus en otages et octroiement de la libre disposition de soi-même au Chimpanzé, telles sont les deux conditions préalables à une négociation qui permettrait, peut-être, l'établissement d'une coopération sincère et fructueuse au sein de la grande Société planétaire des Primates.

Ainsi, 'la Haine et les Luites intestines auront disparu aux rayons toujours plus chauds d'Oméga", comme l'écrit le révérend père Teilhard, et nous pourrons tous ensemble tendre alors fraternellement à la sereine félicité de la Christofère.

Malgré toute sa ferveur primatiste, Clément Rosset a eu la faiblesse de vouloir illustrer le vieux préjugé humaniste selon lequel "le rire est le propre de l'homme"...

Aussi ce *Plaidoyer pour une Humanité totale* est-il la meilleure réfutation qui ait jamais encore été livrée de la pensée progressiste contemporaine.

La malice, imperturbable dans les affirmations les plus plaisantes, est dans la plus pure tradition des Lucien et des Voltaire.

Chaque honnête homme de notre temps *voudra* voir figurer cet opuscule sur le premier rayon de sa bibliothèque.

\*  
\* \*

*Pierre DOMINIQUE, Le Deux Décembre* (Librairie académique Perrin).

Toute la première partie de l'ouvrage consacrée à la préparation du coup d'Etat est à la fois d'une pénétration et d'un relief extrême ; les portraits des exécutants, Louis-Napoléon lui-même, Saint-Arnaud, Persigny, Maupas et surtout Morny, d'une psychologie profonde.



Le mécanisme de l'affaire avait été monté dans un tel secret, avec un tel soin, que sa mise en marche se fit sans le moindre heurt ou presque.

P.D. fait des journées décisives des 2, 3 et 4 décembre à Paris, puis de leurs suites en province, un récit vigoureux, clair, précis; véritable démonstration dont les arguments puisés aux sources les plus variées et pour certaines inédites, renouvelle le sujet. Il évoque les impressions, les opinions, les jugements des plus lucides parmi les contemporains et fournit matière à réflexion à notre temps où les coups d'Etat se succèdent partout dans le monde à une cadence accélérée.

Celui du *Deux Décembre*, "coup d'Etat de l'intérieur", disait Maurras, "opération de police un peu rude" se fit, en somme, à peu de frais, du moins visibles tout de suite. Rien de comparable aux journées de juin. D'ailleurs, à Paris, pas de lutte des classes; sur les barricades les républicains qui résistèrent étaient bourgeois autant qu'ouvriers. Le prince avait l'armée et la police en mains, il en usa vite et sans ménagements. Le plébiscite du 21 décembre légalisa l'entreprise par 7.349.000 oui contre 646.000 non. En 1848, Louis-Napoléon n'avait été élu que par 5.400.000 voix.

Ce triomphe, résultat d'une technique parfaite, indiquait-il seulement qu'il était mis fin au désordre politique et social de la II<sup>ème</sup> République, ou qu'il s'agissait d'une révolution véritable, un renversement des idées et des mœurs? P.D. emprunte sa réponse à Bernard de Vaux: "C'étaient tout au plus les effets de l'anarchie et du désordre que le Prince allait combattre, tandis que ses idées, ses principes, son attachement au credo révolutionnaire allaient en entretenir les causes et le conduire justement à sa perte". Phrase décisive à méditer.

(*extrait du Bulletin de l'Union des Intellectuels Indépendants.*)



**G. BERTIER de SAUVIGNY - *La Restauration* (Flammarion).**

Réédition, revue et augmentation de ce beau livre, classique sur l'histoire de la Restauration. C'est, dit un critique "une somme prodigieuse de travail, conduite par l'esprit le plus clairvoyant et l'intelligence la plus fine. L'auteur ne s'est pas contenté de consulter les mémoires, les correspondances, les journaux et les archives de l'époque, il s'est attardé longuement sur les budgets et les statistiques, et le tableau qu'il nous propose s'étend non seulement sur la vie politique ou sociale, mais encore sur la vie économique, religieuse ou intellectuelle".

C'est un des ouvrages de fond qui doivent posséder tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Jacqu

C'es  
des T  
L'ouvr  
côté l  
époqu  
revue  
à l'as  
naux.  
de la  
d'une  
la pér  
à la  
d'agit  
chapt  
l'autr  
est ét  
Dans  
ont p  
courb



Jacques NERE - *La Troisième République* (A. Colin).

C'est un ouvrage sérieux et objectif, très bonne mise au point des Travaux qui ont paru jusqu'à ce jour sur cette question. L'ouvrage ne traite que des années 1914 à 1940, laissant de côté les années antérieures à la première guerre mondiale, époque sur laquelle existent plusieurs études classiques. Une revue spécialisée le résume en ces termes : "L'auteur s'est borné à l'aspect français d'événements qui souvent sont internationaux. Nous sommes donc en présence d'une histoire *intérieure* de la Troisième République ; mais il ne s'agit pas seulement d'une histoire *politique*. Car l'ouvrage comporte, insérés entre la période de l'immédiat après-guerre (1919-1924) et du retour à la normale (1924-1932) d'une part, et la période de crise, d'agitation et de trouble qui prélude à la nouvelle guerre, deux chapitres consacrés l'un aux problèmes économiques et sociaux, l'autre aux problèmes d'Outre-mer. L'information de l'auteur est étendue ; son esprit est clair ; ses jugements sont pondérés. Dans l'ensemble ceux qui ont vécu les événements et qui n'en ont pas conservé un souvenir trop passionné approuveront la courbe que l'auteur dessine".



# Chronique de la PRESSE D'OPPOSITION NATIONALE en Europe

## Le réseau Werther en Suisse pendant la guerre

*De la National Zeitung du 1<sup>er</sup> avril 1966, nous relevons l'article suivant inspiré par un livre qui vient de paraître en Suisse sur les services rendus pendant la guerre par un réseau de renseignements peu connus formé d'officiers subalternes de l'OKW et de l'OKH que leur haine du régime hitlérien amena à trahir leur pays et leurs camarades. Ces informations nous poussent avec contribution intéressante à l'histoire de la guerre, propre à modifier le jugement défavorable qu'on porte souvent sur la conduite de la guerre à l'Est. Il paraît bien certain que la trahison d'une poignée de misérables font des raisons idéologiques à jouer un rôle que beaucoup de gens ont intérêt à minimiser aujourd'hui à cause de la honte qu'ils en ressentent. Rappelons incidemment qu'on a présenté comme un "crime de guerre" l'exécution sur l'ordre d'Hitler des généraux qui, en communiquant les plans allemands à l'ennemi, se rendaient responsables de la mort de milliers de leurs camarades et des jeunes soldats qui leur étaient confiés. Quelle conscience peut approuver les actes ignobles qu'on nous demande de saluer respectueusement au nom de la "guerre du droit" ?*

« Dans les archives ultra-secrètes et soigneusement gardées du service secret de l'armée suisse, on vient de découvrir un document extrêmement rare et important concernant le service

secret  
missi  
pages  
hom  
n'éta  
toute  
qu'on  
ces l  
supr  
génér  
tions  
guerr  
tion  
sieur  
cont  
jour  
dans  
man

« C  
men  
Il se  
plus  
que.  
man  
très  
ne r  
de l  
Rési  
disc  
hist  
la p  
et G  
noer  
plét  
de  
mat  
"W  
et s  
le f  
ava  
ava  
ext  
Rös  
sec  
ses  
fai  
ext  
Rös  
cor  
rac  
cor  
cor

d'u



secret pendant la guerre: il s'agit de quatorze bandes de transmission de messages secrets représentant en tout douze mille pages de machine à écrire qui ont été rédigées par un seul homme, l'émigrant allemand Rudolf Rössler, de Lucerne. Rössler n'était pourtant qu'un agent de transmission qui avait pour toute responsabilité de transcrire et de transmettre le matériel qu'on lui faisait parvenir mais ce qui est important c'est que ces informations provenaient directement du commandement suprême de la Wehrmacht, et lui étaient transmises par cinq généraux et cinq officiers subalternes qui occupaient des fonctions dans ses bureaux. Il n'y eut pendant toute la seconde guerre mondiale aucun plan d'Hitler ni aucune grande opération conçue par l'OKW et l'OKH qui n'ait été transmise plusieurs jours d'avance par Rössler. C'est la révélation qui est contenue actuellement dans le livre que font paraître deux journalistes français en Suisse: Pierre Accoce et Pierre Quet dans leur livre "La guerre a été gagnée en Suisse" (titre allemand *Der Krieg wurde in der Schweiz gewonnen*).

«Ce livre nous apprend que Rudolf Rössler n'était pas seulement un excellent espion militaire mais encore un agent double. Il servait dans les services secrets suisses et, ce qui était encore plus difficile, en même temps il était au service secret soviétique. Ses correspondants dans le commandement militaire allemand ne furent jamais découverts par l'Abwehr, ce qui est très rare dans ce métier plein de risques. Pourquoi? C'est qu'ils ne recevaient aucun argent pour leurs activités et que, à la fin de la guerre, ils ne se signalèrent pas comme des héros de la Résistance mais continuèrent à s'entourer de silence et de discrétion. Aucun illustré ne trouva l'occasion de raconter leur histoire d'une façon sensationnelle. Et c'est aujourd'hui pour la première fois, vingt ans après la fin de la guerre, que Accoce et Quet ont réussi à jeter quelques lumières sur ce formidable nœud d'espions. On ne connaîtra toutefois l'exactitude complète de leur enquête que si le gouvernement suisse, à la suite de cette publication, accepte de laisser inventorier l'énorme matériel qui se trouve dans ses archives sous le dossier intitulé "Werther". Sur la personne de l'agent double Rudolf Rössler et sur son rôle, il n'y a toutefois plus aucun doute. Rössler était le fils d'un important employé de Kaufbeuren en Bavière. Il avait été volontaire pendant la première guerre mondiale et avait gardé avec ses camarades du front des liens d'amitié extrêmement étroits qui ne firent que se développer ensuite. Rössler devint en Allemagne journaliste, éditeur et finalement secrétaire d'une association populaire de Berlin. Avec dix de ses anciens camarades de régiment qui avaient continué à faire carrière dans la Reichwehr il avait gardé des relations extrêmement étroites. Ils formaient ensemble un cercle dont Rössler était le dirigeant principal. Ils le nommaient "notre conscience". Quelles que soient les différences entre leurs caractères et leurs points de vue personnels, ils avaient en commun un sentiment qui les liait tous, c'était leur haine contre le National Socialisme et contre Hitler.

«En Août 1933 Rudolf Rössler fit connaissance par hasard d'un étudiant suisse qui préparait à Berlin une thèse de doc-



torat. Ce jeune homme était un militant de gauche, fils d'un fonctionnaire du canton de Lucerne et il conseilla très vivement à Rössler de s'installer en Suisse en raison des facilités que donnait l'asile politique dans ce pays. Il lui assura même que sa famille pourrait l'aider à se faire une nouvelle existence. Rössler n'hésita pas et profita de l'occasion. Il liquida tous les biens qu'il avait en Allemagne et émigra en Suisse avec sa femme Olga en pénétrant dans le pays comme touriste avec uniquement sur lui les dix marks réglementaires et il s'installa ainsi à Lucerne.

«L'étudiant suisse, Xavier Schnieper, tint sa parole. Aidé par un cercle de militants krypto-communistes, il aida Rössler à s'associer avec le libraire Stocker à Lucerne pour fonder les éditions "Vita Nova".

«A partir de ce moment, cet homme invisible commence à livrer sa guerre personnelle et privée contre l'Allemagne d'Adolf Hitler. Il commence par développer une très vaste activité de propagande en Suisse qui, peu à peu, attira l'attention sur lui.

«Pour ses publications de propagande, Rössler recevait son matériel de Berlin. Ses dix amis du temps de guerre étaient devenus maintenant officiers dans la Wehrmacht hitlérienne, l'aidaient à rédiger une circulaire pour laquelle ils l'alimentaient constamment en informations sur les événements politiques du Reich et en même temps sur les opérations infiniment moins connues du public qui se déroulaient à Berlin et dans le Reich.

«La censure nationale-socialiste laissait passer sans difficultés ces correspondances qui étaient rédigées à l'aide d'un code secret tout à fait enfantin. De temps en temps, Rössler recevait à Lucerne la visite de ses amis qui l'engageaient vivement à changer le code qu'ils employaient. Ses informations toutefois devenaient de plus en plus abondantes à mesure que ses amis recevaient dans l'armée des responsabilités plus importantes et, par exemple, Rössler eut la possibilité d'annoncer quatre semaines à l'avance dans sa circulaire secrète les préparatifs de l'occupation de la Rhénanie le 7 mars 1936. C'est à ce moment-là que le service secret de l'armée suisse commença à s'intéresser à l'émigrant Rössler et à prendre liaison avec lui.

«A la fin de Mai 1939 eut lieu une autre conférence entre les amis de Rössler et lui. Ils l'informèrent que les signes avant-coureurs d'une guerre générale commençaient à apparaître et qu'il était important qu'ils instituent entre eux un code d'émission radio sur ondes courtes. Grâce à ce système de liaison radio, les amis se tiendraient constamment en liaison avec lui et pourraient lui faire parvenir toutes les informations importantes sur le champ. Ce système permit à Rössler d'avoir instantanément des informations qui devenaient de plus en plus précieuses parce que, à la veille de la guerre, ses amis

étaie  
mett  
Pour  
tres,  
Les  
sous  
les in  
ingér  
plète  
d'ém  
sur  
et, c  
facil  
pas  
ainsi  
eut  
C'est  
Rud  
tant  
l'étu  
de l'  
blir  
très  
que  
mati  
mère

«  
les  
mai  
l'att  
la  
Mai  
sive  
mas  
info  
de  
à ce  
créa  
des  
pou

«  
diff  
et  
très  
jett  
tra  
tiqu  
san  
rel  
ave  
Ra  
ma



étaient parvenus à se faire nommer dans des postes qui les mettaient en contact avec les décisions du grand état-major. Pour les informations qui concernaient les opérations terrestres, elles étaient couvertes par le mot code général *Werther*. Les informations concernant la Luftwaffe étaient groupées sous le titre général *Olga*. Quant au poste émetteur donnant les informations secrètes, la solution trouvée fut extrêmement ingénieuse et c'est elle qui permit à Rössler d'échapper complètement aux recherches de l'Abwehr : c'était la centrale d'émission de l'OKW elle-même qui fut choisie pour émettre sur ondes courtes les informations codées destinées à Rössler et, comme cette centrale émettait jour et nuit en code, il fut facile d'échapper à l'attention des exécutants qui n'étaient pas en mesure de déchiffrer ce qu'ils transmettaient. C'est ainsi que dès le commencement des combats en Pologne Rössler eut presque immédiatement les ordres d'Hitler entre les mains. C'est à ce moment que des liens officiels s'établirent entre Rudolf Rössler et le major Hans Hausamann, membre important du service secret de l'armée suisse, par l'intermédiaire de l'étudiant Xavier Schnieper. Hausamann, pendant le courant de l'année 1939, avait été chargé par son gouvernement d'établir en Allemagne un réseau d'espionnage. Hausamann s'aperçut très vite qu'il ne pourrait avoir de meilleur agent en Allemagne que le groupe de Rössler et de ses amis et le sérieux des informations transmises sur les opérations en Pologne lui confirmèrent qu'on pouvait lui faire entièrement confiance.

« *Werther* fut en mesure, grâce à son réseau, d'assurer ainsi les opérations d'invasion contre le Danemark et la Norvège mais également plusieurs jours d'avance la date exacte de l'attaque de la Wehrmacht contre la France, la Hollande et la Belgique. L'information transmise au début du mois de Mai par le groupe Rössler était la suivante : "date de l'offensive, 12 mai, direction générale Verdun, cinquante divisions massées le long de la frontière hollandaise et belge. "Ces informations furent aussitôt transmises par le service secret de l'armée suisse aux états qui se trouvaient menacés. Mais, à cette date, les informations de Rössler ne trouvèrent aucune créance auprès des états-major alliés. Les services secrets des alliés n'avaient pas encore compris à cette date que l'on pouvait gagner la guerre grâce aux services de renseignements.

« Rössler ne se laissa pas décourager par cette preuve d'indifférence des services secrets alliés. Il continua son travail et le dossier *Werther* se grossit progressivement d'informations très précises en provenance de Berlin sur les opérations projetées par la Wehrmacht. Lorsque le 12 Juin 1941, Rössler transmit la nouvelle suivante : "offensive contre l'Union Soviétique, début de l'offensive, 22 Juin, 3 heures<sup>15</sup>" le major Hausamann ne fit aucune objection à ce que Rössler se mit en relation directement pour la transmission de ses nouvelles avec le chef du service d'espionnage russe en Suisse, Alexandre Rado, pour lui communiquer son renseignement. Cette information fut signée par Rössler du pseudonyme de *Lucy*.



«A Moscou, Rössler n'eut pas plus de succès qu'auprès des services alliés occidentaux. On se mit d'accord pour considérer qu'il s'agissait d'une provocation et on n'accorda aucune importance à l'information transmise. Toutefois, lorsque, le 22 Juin 1941, l'exactitude du renseignement transmis par Rössler fut évidente, le chef des services secrets soviétiques Rado, reçut l'ordre de transmettre en priorité par radio tous les renseignements provenant de Lucy. Rössler reçut sur le champ un salaire mensuel de 7.000 francs suisses pour son activité. C'est ainsi que ses douze amis de l'OKW de Berlin devinrent automatiquement par son intermédiaire des collaborateurs du service secret soviétique.

L'Abhver était déjà depuis quelques temps au courant de l'activité de Lucy et fit même découvrir le code dont on se servait pour la transmission de ces informations confidentielles. Toutefois, on ne pût ou on ne voulût pas réussir à démasquer l'agent double Rössler et ses informateurs dans les milieux militaires les plus élevés.

Les liens étaient régulièrement établis avec Lucy par le service de renseignements soviétique qui adressait ses demandes sous le mot code directeur à son représentant en Suisse, Rado, avec lequel on correspondait sous le mot code *Dora*.

Voici, par exemple, le type de correspondance échangée entre le service secret soviétique et le groupe Rössler. Le 9 novembre 1942, alors que la neuvième armée allemande avait presque complètement investi Stalingrad, les services secrets soviétiques envoient la demande suivante : "A Dora. Où se trouvent les postes d'observation et de renseignements situés à l'arrière de la ligne allemande au Sud-Ouest de Stalingrad et le long du Don ? Où se trouvent actuellement la onzième et la dix-huitième division cuirassées et la vingt-cinquième division motorisée qui, jusqu'à présent se trouvait engagée dans le secteur de Brjansk ? signé Director". Le 26 Novembre 1942, Stalingrad étant presque entièrement encerclé, arrive la demande suivante : "A Dora. Veuillez nous faire parvenir des informations sur les mesures prévues par l'OKW dans le cas d'une contre-offensive de l'armée rouge à Stalingrad".

«Dans ces divers cas, Dora avait la possibilité, en raison des liaisons de Lucy avec le groupe *Werther* de l'OKW, de transmettre dans des délais très courts à Director la réponse aux questions posées.

«C'est ce qui se passa au printemps de 1943, lorsque Hitler entreprit la dernière grande tentative de faire basculer le sort de la guerre sur le front de l'Est. Il avait l'intention d'encercler le gros de l'armée rouge dans le secteur de Kursk, d'après un plan soigneusement étudié et de l'anéantir avec une puissante attaque de blindés. Cette opération avait reçu le titre code de "citadelle". Hitler signa l'ordre correspondant à l'ensemble de l'opération projetée le 15 avril 1943. Dès le 20 avril, Dora fut en mesure de transmettre les informations sur les ordres ainsi donnés au service secret soviétique.



«Le plan projeté par l'OKW fut exécuté à partir du 9 Mai. Kroutchev, alors conseiller militaire dans le secteur, avait pu faire préparer songneusement la défense du front de Koursk. Les blindés ne purent pénétrer dans le système défensif échafaudé en profondeur par l'armée rouge. La dernière offensive d'Hitler en Russie avait échoué grâce aux renseignements transmis par Werther et Lucy. Comment se nommaient les dix agents de l'OKW qui avaient ainsi aidé Rössler à préparer la débacle de Koursk ?

«Accoce et Quet, les auteurs du livre, sont extrêmement prudents à cet égard. Ils se bornent à donner les prénoms et les initiales des complices en se fondant sur la considération suivante : "Beaucoup de citoyens de la République fédérale pourraient à l'heure actuelle ne pas comprendre l'activité de ces hommes que leur a inspiré leur haine du national-socialisme et qui les a amenés à saboter les opérations de la Wehrmacht en trahissant ses plans et pourraient leur faire le reproche d'avoir poignardé dans le dos les combattants du front de l'Est et d'être responsables de pertes très nombreuses en hommes et en matériel".

«Les experts militaires croient toutefois pouvoir mettre des noms derrière les initiales citées par les auteurs. Ainsi le professeur Ridder Von Schramm, professeur d'Economie Politique à la Hochschule de Munich, met en avant les noms suivants : Général major Helmuth Stieff, depuis la fin de 1942, chef du département de l'organisation de l'état-major général de l'armée ;

«Général Hermann Foertsch, chef du service de presse au ministère de la guerre de 1932 à 1936 et, à la fin de la guerre, commandant de la première armée ;

«Général Rudolf Gercke, depuis le 1<sup>er</sup> octobre 1939 jusqu'à la fin de la guerre, chef du département des transports ;

«Général-lieutenant Fritz Thiele, chef du service des informations de la Wehrmacht ;

«Général Georges Thomas, jusqu'à fin novembre 1942, chef de la section économique et de l'armement.

«Toutefois il reste encore à désigner le Colonel O, le major K, et les capitaines A, O, et S, que Ritter Von Schramm n'est pas parvenu à identifier. Il pourrait paraître étonnant pourtant qu'aucun de ceux qui ont participé à l'opération *Werther* ne soient aujourd'hui vivants et ne puissent être interrogés. Tandis que les deux auteurs du livre affirment qu'aucun des membres du groupe ne participa à la conjuration du Général Beck et du Colonel Stauffenberg, Schramm rappelle toutefois que le Général Stieff et le Général Thiele participèrent au complot du 20 Juillet et furent exécutés le 4 Septembre 1944. Il faut remarquer toutefois que les identifications que nous venons d'énumérer ne sont qu'une conjecture de Schramm et que les participants ne sont pas autrement désignés par les auteurs du livre que par les initiales de général S et T.



« Un autre spécialiste, Walter Görnitz, réagit encore d'une façon plus vive sur la question du réseau *Werther*. Il reproche aux auteurs français d'avoir, par une "présentation mystérieuse" fait peser une accusation sur un groupe d'officiers qui, jusqu'à présent, avaient été regardés comme des soldats sans reproche. Görnitz est obligé d'admettre toutefois que Rudolf Rössler fut renseigné de toute manière par un canal qui aboutissait aux plus hautes instances de la Wehrmacht.

« Toutefois, il ne s'agit évidemment que d'un groupe particulier et il ne peut être question en tout cas d'un coup de poignard des généraux contre Hitler.

« Les experts militaires se posent en tout cas la question de savoir si l'action de ce groupe *Werther* a eu une influence décisive sur l'issue de la guerre. Le journaliste Rolf Steinberg répond dans le journal "Welt" cette affirmation péremptoire mais peu concluante : "La guerre n'a pas été gagnée par des espions comme Rössler et son groupe d'informateurs, mais en réalité il faut bien admettre qu'elle a été perdue par Hitler.

« Le docteur Ritter Von Stramm est plus nuancé et se borne à constater que depuis le début de la guerre à l'Est, les trahisons ont été nombreuses. Toutefois elles n'ont pas suffi à amener la défaite sur le front de l'Est, et l'ampleur de la catastrophe lui paraît résulter des méthodes qui étaient employées par Hitler.

« Von Görnitz de son côté fait remarquer que les services secrets n'ont jamais réussi à gagner aucune guerre et que des détails comme la révélation du plan "citadelle" ne changent rien à cette question. Il est impossible toutefois de ne pas se poser la question de savoir si ces actes de trahison contraires à l'honneur militaire ne sont pas la conséquence à peu près inévitable d'un esprit de résistance".

Dans le numéro d'avril de *l'Europe réelle*, un important et si judicieux article de François Bailly intitulé *Les conséquences inéluctables de la guerre au Vietnam*.

DO

A

Il a  
prési  
voit-c  
des q

A  
resser  
spont  
pense

C'es  
décen  
bien  
d'un  
l'émo

Cro  
« elle  
chœur  
« inte  
pas d

Le s  
dévelo  
pays.  
régime  
d'opin  
gateur

En  
moral  
purem  
cherch



## DOCUMENTS

# A qui fera-t-on avaler la pilule ?

Il avait fallu, ces derniers temps, rien moins que des élections présidentielles pour faire sortir la France de sa torpeur. Or ne voit-on pas soudain la France s'agiter, se passionner, se poser des questions et, oserons-nous aller jusque là, penser ?

A dire vrai, ce frémissement qui la parcourt toute entière ressemble plus à une campagne de presse qu'à un phénomène spontané d'angoisse métaphysique populaire : le peuple ne pense pas, on le fait penser.

C'est ainsi que, depuis quelques mois, et déjà avant le 5 décembre (le fait que l'électorat soit en majorité féminin est bien sûr purement fortuit), la presse « informe » la France d'un problème qui pendant 20 siècles n'avait pas eu l'heur de l'émouvoir : celui de la contradiction.

Croira-t-on là encore à la génération spontanée ? Pour que « elle », « Match », l'O.R.T.F. et « France-Soir » se mettent en chœur à ouvrir leurs dossiers médicaux et à multiplier les « interviewes » de chirurgiens, c'est qu'assurément il ne s'agit pas d'un hasard.

Le seul fait que cette campagne de presse ait pu naître et se développer suffit à éveiller l'attention, pour qui connaît notre pays. Nous ne sommes pas dans une démocratie telle que le régime ne soit mêlé, de près ou de loin, à ce « vaste courant d'opinion ». Et même, n'en serait-il pas tout simplement l'instigateur ?

En laissant de côté toute considération d'ordre religieux, moral ou philosophique, et même sans aborder les aspects purement financiers du marché des produits pharmaceutiques, cherchons, selon le vieil adage, « à qui le crime profite » et



analysons un peu le pourquoi social et politique de ce phénomène.

Baudelaire écrivait déjà au siècle dernier, dans une introduction à l'œuvre d'Edgar Poë : «... établir la polygamie dans les paradis de l'Ouest, que les sauvages... n'avaient pas encore souillés de ces honteuses utopies, afficher sur les murs, sans doute pour consacrer le principe de la liberté illimitée, la guérison des *maladies de neuf mois*, tels sont quelques uns des traits saillants, quelques unes des illustrations morales du noble pays de Franklin, l'inventeur de la morale de comptoir, le héros d'un siècle voué à la matière ».

Et Baudelaire d'ajouter : «Il est bon d'appeler sans cesse le regard sur ces merveilles de brutalité, en un temps où l'américomanie est devenue presque une passion de bon ton, à ce point qu'un archevêque a pu nous permettre sans rire que la Providence nous appellerait bientôt à jouir de cet idéal transatlantique ».

Loué soit le Seigneur, puisque l'œuvre de la Providence est sur le point d'aboutir : la France, après les U.S.A. et en prime du plan Marshall, va obtenir comme on dit, « le feu vert pour la pilule ».

On peut se demander cependant pour quelles raisons la France entreprend de se diriger dans cette voie quand on connaît la démographie galopante des pays sous-développés, et singulièrement de la Chine populaire.

On se demande aussi au nom de quels critères économiques et sociaux la France entend-elle pratiquer une politique malthusienne.

Serait-ce parce qu'elle est dirigée par un vieillard jaloux d'une puissance qu'il ne possède plus quant à lui ? Non, sans doute, encore que la gérontocratie pourrait expliquer cette frénésie du « vouloir-mourir » qui anime la politique française dans ses suicides successifs.

Il faut donc voir ailleurs l'explication d'un tel phénomène.

N'oublions pas que nous vivons dans un régime technocratique, néo-capitaliste et planifié à souhait, où l'individu n'est plus considéré que comme l'un des moutons du troupeau, où l'homme n'est plus envisagé que comme l'*homoœconomicus* d'un univers de producteurs et de consommateurs.

A la lumière de cette perspective, on ne s'étonnera pas de l'apparente contradiction entre l'incitation à la procréation (par le biais des allocations familiales en particulier) à laquelle nous avons assisté après la guerre de 1914-18 et l'incitation à la contraception que nous enregistrons aujourd'hui.

C'est que dans le premier cas la France venait de subir une formidable saignée et qu'il était vital pour son avenir, pour son existence même qu'elle se repeuplât. D'ailleurs, l'allocation familiale avait le mérite d'être a récompense d'un effort, la juste compensation des tâches souvent ingrates de pères ou de

mère  
l'Etat  
ses e

Mai  
bien  
enreg  
de la  
dente

Le  
parce  
trop

On  
prest  
enfant  
et s'i  
tions

la po  
a bes  
centa

Enc  
mogr

La  
n'eng  
qu'ell  
riens  
la pe  
ment

Ain

Ell  
quoid  
instan

Qu  
contr  
et de  
et au  
auton  
plus

Ma  
de la  
nou  
quiert  
ment  
prof

Alc  
pitoy  
de vi  
que  
le le



mère de famille, l'aide sociale et matérielle enfin apportée par l'Etat à chaque famille pour qu'elle puisse élever décentement ses enfants.

Mais aujourd'hui, le sens de l'histoire aidant, les choses sont bien différentes. Quand on connaît la poussée démographique enregistrée dès l'après-guerre, on croit comprendre le pourquoi de la pilule, surtout si l'on compare cette situation à la précédente.

Le régime entend juguler cette démographie. Sans doute parce qu'il trouve le nombre des Blancs dans le monde encore trop élevé par rapport à celui des Jaunes et des Noirs...

On s'attendait donc à ce qu'il diminue tout simplement les prestations sociales, ce qui inciterait moins le père de trois enfants à en faire un quatrième. Mais non, il choisit la pilule, et s'il la choisit, c'est qu'une mesure de diminution des allocations familiales nuirait considérablement à son prestige et à la popularité (?) de sa « politique sociale ». Car le régime a besoin, ne serait-ce que symboliquement, d'un certain pourcentage de voix.

Encore faudrait-il que cet « étranglement » de la vitalité démographique française soit justifié. Or, il n'en est rien.

La France compte 50 millions d'habitants et, pour peu qu'elle n'engloutisse pas ses milliards dans des palais pour rois nègres, qu'elle ne subvienne plus aux besoins de 9 millions d'Algériens à la seule fin de se faire déculotter en plein Oran en la personne de son consul, la France pourrait en nourrir aisément 60, sinon plus.

Ainsi donc, la pilule ne se justifie nullement.

Elle s'explique par contre fort bien et ses raisons d'être, quoique discutables, sont nombreuses. Il suffit de se mettre un instant à la place du régime.

Que fait le régime actuellement ? Il se débat. Il se débat contre les échéances qui le cernent. La politique de grandeur et de profit (sinon pour le peuple, du moins pour les Rostchild et autres Bloch-Dassault) n'a eu cure, pendant longtemps, des autoroutes, des lycées, des hôpitaux. Elle n'en a d'ailleurs pas plus cure à présent.

Mais voilà ! Le régime doit à présent faire face à l'assaut de la vague démographique, naguère négligeable à l'état de nouveaux-nés vagissants et inoffensifs, mais autrement plus inquiétante sous la forme de jeunes gens de vingt ans qui réclament, pour entrer dans la vie, un enseignement, une formation professionnelle, des emplois.

Alors le régime s'affole. Alors le régime a recours à de pitoyables expédients : création de nouvelles universités dans de vieux hôtels particuliers humides, exigus, restaurés tant bien que mal ; construction d'H. L. M... qui se fendent par le milieu le lendemain de leur inauguration ; augmentation des lits dans



les hôpitaux... c'est-à-dire entassement de lits anciens dans les mêmes locaux. La maison craque de toute part : alors on court boucher une fissure... pour avoir le temps d'aller en réparer une autre.

Mais « le régime est un régime jeune » comme nous le savons, même s'il est gouverné par les vieux crabes de la IV<sup>e</sup> et du « gouvernement provisoire ». Aussi songe-t-il à l'avenir. Et cet avenir n'est pas rose. Il sait très bien, ce régime, qu'il est aujourd'hui totalement dépassé par les événements.

Il est dépassé parce qu'il mène une politique « de prestige » (?), c'est-à-dire que le budget de l'Etat doit servir en priorité à la force de frappe, aux barbouzières, aux rois nègres. Ce budget de l'Etat doit servir en priorité au maintien et à la consolidation des moyens de prestige à l'extérieur et de dictature à l'intérieur.

Cette politique, il n'est pas question de la revoir, et encore moins d'en changer. Ce qu'il faut modifier, c'est le reste, tout le reste, tout ce qui gêne encore, tout ce qui perturbe l'harmonie du parc à moutons. C'est ce qu'on appelle, comme l'entendait la Constitution du 4 octobre 1958 (même s'il y a eu au dernier moment erreur d'impression), « le gouvernement du pouvoir, par le pouvoir et pour le pouvoir ».

Dès lors, le seul problème du régime se réduit à une équation de cinématique résolvable par un potache de seconde : que faut-il faire pour rattraper et dépasser un mobile, si l'on se refuse à augmenter sa propre vitesse ? Il suffit évidemment de freiner ce mobile, ou de l'arrêter complètement.

C'est ainsi que le régime, dépassé par la démographie française et de plus en plus dépassé parce qu'incapable de suivre ce mouvement légitime moins chimérique que celui de l'histoire, n'a plus qu'une seule issue : le freiner. De manière à rétablir l'équilibre sans abandonner une politique inadéquate.

La pilule n'est donc nullement une nécessité économique ou sociale, mais tout simplement *le dernier en date des expédients d'un régime* fondé sur l'escroquerie à la capacité de gouverner.

Cette pilule tient d'ailleurs de la panacée universelle pour nos technocrates enfin à l'abri des cauchemars et des lendemains-qui-ne-changent-plus.

En effet, par rapport à la mesure qui consisterait à diminuer les prestations familiales (on pourra même les augmenter pour le coup !), elle a le mérite de ne pas être impopulaire, pour peu qu'elle soit habilement préparée par une vaste campagne de déformation de l'opinion. Celle précisément à laquelle nous assistons.

On a vu que les mesures prises après la première guerre mondiale n'avaient pour effet louable que de récompenser un effort. Mais la pilule, au contraire, n'est qu'un encouragement à la facilité : les plus réticents seront tentés. On reconnaît là

l'habit  
roue,

De  
don d  
leurs  
ne pa  
si pe  
tenter  
sans  
qu'ils

Les  
« dan  
se ras  
lésine

Par  
d'autr

Il y  
amena  
chant

Mai  
révolu  
curité  
défici  
reven

Cep  
accen  
traire  
sexes

Il e  
il n'y  
l'on p  
au fo  
diffé  
dema  
« ind

Cet  
politi  
clave  
quent  
indivi  
liens

Qui  
citer,  
de so  
la «  
de se  
plus  
La  
même



l'habituel caractère démagogique du régime : pousser à la roue, encourager la facilité.

De même que les Français ont souscrit volontiers à l'abandon de l'Empire, même au prix du parjure et de la détresse de leurs compatriotes, parce que cela ne coûtait l'effort que de ne pas s'opposer ; de même les Français, après avoir montré si peu de virilité dans le plébiscite d'abandon, vont pouvoir tenter d'en faire preuve avec leur épouse ou leur maîtresse, sans courir désormais aucun risque. Après la télé, c'est l'amour qu'ils vont pouvoir s'offrir à volonté.

Les communistes s'inquiètent : les contraceptifs seront-ils « dans les cordes » des ménagères et des prolétaires ? Qu'on se rassure sur ce point. Pour une fois, les « 200 familles » ne lésineront pas sur la modicité de la chose !

Par delà ces avantages anecdotiques, la pilule en présente d'autres plus importants, donc plus néfastes.

Il y aura bien sûr quelques accidents, du genre de celui qui amena le procès de Liège à propos duquel Léo Ferré a pu chanter, dans un morceau intitulé « Les temps difficiles » :

*« Quand tu verras un pape sans bras,  
« Avec quoi donc i' t' bénira ? »*

Mais les producteurs se féliciteront des maternités désormais révolues qui haussaient le coût de leurs produits. Mais la Sécurité Sociale verra peut-être là un moyen de diminuer son déficit dans les années à venir, le remboursement de la pilule revenant moins cher que les frais d'accouchement.

Cependant, au-delà de ces menus profits, le régime vise à accentuer une évolution, nullement irréversible, mais au contraire bien voulue, évolution qui tend à l'indifférenciation des sexes d'abord, à l'indifférenciation des hommes ensuite.

Il est vrai que dans un univers planifié et technocratique, où il n'y a plus que des producteurs et des consommateurs, où l'on prône la « promotion de la femme » plutôt que « la femme au foyer », il est vrai que dans un tel univers les velléités de différenciation ne sont que des fantaisies démodées : on ne demande aux moutons que de laisser tondre et non d'avoir une « individualité ».

Cette pilule, on le voit bien, n'est que l'aboutissement d'une politique qui vise à isoler chaque citoyen dans sa solitude d'esclave au service de l'Etat ou de l'entreprise, et qui par conséquent s'acharne au premier chef à détruire les liens entre individus, à commencer par les liens les plus puissants, les liens familiaux.

Qui ne voit que « promouvoir » la femme, c'est-à-dire l'inciter, voire la contraindre au travail par le salaire insuffisant de son mari, sous le prétexte fallacieux de se « dégager » de la « tutelle maritale », de « prendre ses responsabilités » (?!), de se « libérer » enfin, qui ne voit que cette politique n'attend plus qu'un couronnement : la pilule ?

La pilule restreindra l'étendue de la famille, la supprimera même dans le cas des jeunes ménages où chacun doit travail-



ler et où l'on ne souhaite même plus fonder une famille qui ne serait qu'un poids mort, qu'un boulet attaché au pied du couple.

Arrivé à ce stade, le citoyen, séparé de sa femme (ou de son mari) pendant 8 heures de travail puis 8 heures de sommeil, sans compter 2 heures de repas sur le tas, 2 heures de transport, etc..., séparé donc du dernier lien qui pouvait lui rester, ne sera plus qu'une termite dans la termitière planétaire.

Et tandis que les sous-développés, qui crèvent de faim, continueront à fabriquer des estomacs à remplir, notre concitoyen, qui aurait de quoi nourrir ses gosses si l'Etat le lui permettait, travaillera comme un Noir pour faire subsister les enfants que les autres auront fabriqués pendant ce temps.

Mais, nous dira-t-on, et la liberté du couple ? et la lutte contre l'avortement ?

A cela nous répondrons d'abord que toute liberté passe pour l'acceptation d'une discipline, qu'il n'y a de liberté pour l'homme que dans l'acceptation joyeuse de sa condition d'homme, de sa nature d'animal royal, et que par contre il ne peut y avoir que malheur et chaos au terme du chemin s'il prétend s'insurger contre les règles de sa nature, contre sa nature elle-même : la pilule, c'est le suicide de sa descendance d'abord, mais c'est surtout en fin de compte son propre suicide.

Et nous répondrons ensuite que, pour les mêmes raisons, nous n'accepterons pas plus le demi-million annuel d'avortements en France (chiffre minimum), que ce chiffre, quel qu'il soit, est un scandale et que l'avortement est, tout autant que la pilule, un expédient déplorable, sinon révoltant.

Car le problème n'est pas substituer à l'avortement après conception une manière « d'avortement avant conception ». Le problème est de faire en sorte que l'homme n'ait pas à recourir à l'avortement, que l'homme puisse avoir et élever des enfants en toute quiétude, par le seul fruit de son labeur quotidien, que les parents puissent se consacrer réellement à leur famille.

Il est admirable que dans l'ancienne Rome (mais les Français savent-ils encore ce que fut Rome, et savent-ils que cette métropole compta naguère six millions d'habitants ?), cette cité si belle et si exemplaire, Agrippine, femme de Germanicus, était enviée et admirée pour sa fécondité : elle avait eu neuf enfants, et c'était là, aux yeux des Romains, une rare félicité que l'Olympe lui avait accordée. A Rome également, comme en Grèce, la femme stérile était *ipse facto* répudiable...

Ces temps ont passé, certes. Mais, sous prétexte que le souvenir est réactionnaire et contraire au sens dialectique de l'histoire (« il faut être de son temps et voir la réalité de son temps en face », dit-on), irons-nous pour cela nous précipiter, nous peuples d'Occident, dans les bras glacés du malthusianisme ?

Non.

Car ce qui est en cause, par delà l'avortement et le malthusianisme, c'est le régime qui leur permet, si l'on peut dire,

de vo  
sont  
Franc

Si  
sance  
rétabl  
comme  
que r  
on y  
conjo  
constr

Ce  
confor  
faire  
épous  
l'aveni  
vingt

Cela  
depuis  
peut-ê  
tout c  
ne soi  
Bleust

Au  
nable,  
et non  
démag

C'est  
ligieus  
jeune  
qui n'e  
tif.

« La  
sidérée  
caractè  
guerre  
palemen

« Il  
nous d  
solent  
tains, «



de voir le jour et de se développer. Ce qui est en cause, ce sont les structures sociales, économiques et politiques de la France.

Si l'on veut véritablement régler un faux problème des naissances (faux, parce qu'il est posé sous un faux jour), il faut rétablir des institutions créées pour l'homme et non point façonner les hommes pour des institutions. Il ferait beau voir que nous ayons ou non possibilité (voire même devoir, car on y viendrait infailliblement) d'avoir des enfants selon la conjoncture économique et selon l'incapacité des dirigeants à construire des écoles pour nos enfants !

Ce qu'il faut, c'est offrir ensuite à chaque père de famille, conformément à la Charte des Nations-Unies, les moyens de faire subsister sa famille sans qu'il ait besoin de louer son épouse à un patron ou à l'Etat. Il faut enfin songer à préparer l'avenir de ceux qui naîtront avant qu'ils naissent, et non pas vingt ans après.

Cela exclue tout régime comme celui que nous subissons depuis 20 ans et plus. Cela nécessite un Etat qui ne soit peut-être pas « du peuple, par le peuple », mais qui soit en tout cas « pour le peuple », un Etat social et populaire qui ne soit pas confondu avec l'état des actions de MM. Rostchild, Bleustein ou Lazare...

Au lieu de tourner le problème par un expédient condamnable, il suffit simplement d'avoir le courage d'y faire face, et non de sacrifier l'avenir de tout un peuple à une politique démagogique et totalitaire.

C'est pourquoi, indépendamment de toute considération religieuse ou morale, nous refuserons, avec l'élite lucide de la jeune génération, d'avalier cette nouvelle pilule du régime qui n'est qu'un nouveau pas sur le chemin du suicide collectif.

François d'ERCE.

..

« La guerre qui se déroule actuellement au Vietnam est considérée par certains comme ayant, et devant conserver un caractère local ; par d'autres, comme le premier pas d'une guerre généralisée contre les communistes asiatiques (principalement la Chine communiste).

« Il ne nous appartient pas de répondre à cette question, nous doutons même que les belligérants de fait (les USA) soient à même d'y répondre. Mais ce dont nous sommes certains, c'est que l'enjeu de cette guerre dépasse et de loin



les intérêts économiques et financiers conservés ou acquis par les Américains au Sud-Vietnam. — L'enjeu de la guerre est le **PRESTIGE** des USA — c'est-à-dire l'idée que l'on doit se faire de la puissance militaire et économique de cette nation. La puissance militaire des USA repose sur l'arme atomique et sur l'équipement ; sa puissance économique et financière sur le dollar. Nous allons voir très brièvement pourquoi, quelle que soit l'issue de la guerre, les événements en cours sont d'une importance capitale pour l'avenir.

« — Le Monde est sur le point de connaître des bouleversements considérables, l'équilibre entre blocs et nations va être rompu et, par voie de conséquence, à l'intérieur même de chaque nation naîtra un chaos. Il nous appartiendra donc à ce moment précis, d'agir afin de faire triompher la **VERITE**, et de rétablir l'équilibre du monde sur des valeurs éternelles : Le Sang, La Race, Le Travail, L'Honneur et L'Honnêteté.

« — *La fin de la guerre* : En effet, si cette guerre qui oppose une grande partie de la population vietnamienne, appuyée par les communistes, aux forces « protectrices » des Etats-Unis d'Amérique prenait fin prochainement, ce ne serait certainement pas à l'avantage de ces derniers. Le Vietcong et, il faut bien le reconnaître, la majorité du peuple vietnamien sont bien décidés à bouter les Américains hors de chez eux. Ils veulent une capitulation des Etats-Unis, une capitulation **SANS CONDITIONS**, comme Américains et Russes l'ont exigée de l'Allemagne. Donc, une paix prochaine, hautement improbable, n'aurait d'autre signification qu'une capitulation américaine.

« Le dollar, étant une devise-clé du commerce mondial, au point qu'il remplace l'or, est fortement dépendant de son crédit auprès des autres nations. Nous savons tous ce que la perte de confiance dans une monnaie peut avoir comme conséquences pour un pays. Dans le cas du dollar, les conséquences sont d'autant plus grandes que les Américains ont usé et abusé de cette confiance pour leur hégémonie commerciale et industrielle dans le monde entier.

Ceci en attribuant au dollar le rôle de l'or (Gold Exchange Standard) ; mais en ne respectant pas la parité dollar-papier-or dans ses propres réserves. Le cas est clair : de 1945 à 1965, l'encaisse-or du monde a augmenté de 13 milliards de dollars, alors que le nombre de dollars-papier augmentait de 28 milliards ; 15 milliards se trouvent donc sans garantie. Ces quinze milliards que se sont donnés les Américains par le jeu de prêts, etc... leurs ont permis de contrôler une part importante du capitalisme mondial et de tenir sous leur coupe bon nombre de gouvernements. On vante souvent l'effort des USA, mais il ne coûte pas bien cher, juste le prix du papier...

« La confiance, c'est le cas pour toutes les monnaies, est la seule force du dollar, avec la différence que dans un cadre national, un particulier ne peut exiger le remboursement de ses signes monétaires en or, alors que dans un *cadre international* ceci est possible. La Suisse et la France se sont engagées dans cette voie, car ces deux nations peuvent se



permettre de ne compter que sur elles-mêmes pour leur défense nationale. Nous voyons donc que la confiance dans le dollar n'est que fonction de la puissance militaire américaine. Que cette dernière soit amenée à capituler, le processus sera entamé et la confiance disparaîtra.

« — Une paix immédiate ou prochaine au Vietnam provoquera la « chute du dollar ».

« *La poursuite de la guerre*, son intensification certaine, son extension probable, provoquera les mêmes effets.

« Nous avons vu que le dollar est une devise internationale, mais c'est aussi une monnaie nationale, et c'est justement là que ce qui fut l'outil de l'hégémonie américaine deviendra l'instrument de sa perte. La conduite de la guerre demande et demandera toujours plus d'argent, surtout si l'on considère les moyens gigantesques mis à la disposition des soldats américains qui — tuent la mouche au marteau-pilon. Cet argent, il faudra bien le trouver ; alors le gouvernement fera ce que tous les autres gouvernements font dans ce cas : il fera marcher la « planche à billets ». Donc pas de problème, c'est l'inflation à l'intérieur même des USA.

« Ce ne serait pas si grave, répétons-le, si le dollar n'était qu'une monnaie nationale comme les autres, mais elle a des engagements mondiaux, et c'est là que se situe le danger (pour les croyants du dollar). En effet, on peut, dans un *cadre national*, contrôler une inflation, mais ceci est impossible dans un *cadre international*. La masse de dollar-papier (sans garantie) va s'accroître de plus en plus ; la confiance s'amenuisera et finira par disparaître.

« *L'impasse*. — Nous voyons donc que seule une rapide ou même semi-victoire des USA permettrait de stabiliser la situation. Mais, justement, tel est pris qui croyait prendre ; les Vietnamiens ont bien vu la chose, ils sont sûrs de tenir le bon bout, et ils ont raison. Les Américains, qui aimeraient bien pouvoir jouer la fin ou la poursuite de la guerre à pile ou face, devraient voir retomber la pièce sur la tranche pour pouvoir se tirer de cette impasse.

« Que faut-il penser de tout cela ?

« — Premier point : Les Américains récoltent ce qu'ils ont semé ; ils ont utilisé le dollar pour asservir les peuples, les peuples détruiront le dollar.

« — Deuxième point : La crise du dollar va s'ouvrir à plus ou moins long terme.

« — Troisième point : Cette crise apportera des bouleversements profonds dans l'équilibre mondial et à l'intérieur de chaque pays.

« Ce dernier point est important pour nous. Il nous permettra de faire triompher la VERITE. La chute du dollar entraînera la chute des démocraties sous commandement américain et nous permettra d'entrer en action. Mais, attention, nous ne serons pas les seuls, les *communistes*, et les *plutocrates nationaux* » du type gaulliste attendent ce moment avec impatience.



Pierre FONTAINE

## A propos du docteur Schweitzer

« Ces quelques lignes ouvriront peut-être les yeux aux sceptiques qui ne croient qu'à moitié à notre action et à ceux qui pensent que le seul rempart possible contre le communisme est le dollar. »

*Dans le même journal, nous trouvons encore les réflexions suivantes sur l'échec de l'Eglise dans les tentatives en direction du monde ouvrier, sous le titre : L'Eglise et le Monde ouvrier.*

« En date du 10 février, le quotidien de Genève *La Suisse* a publié le communiqué suivant :

### « Faible réponse à l'Invité du Pape »

« ROME, 10 (UPI). — Paul VI a visité, hier soir, un chantier d'habitations à loyer modéré, dans les environs de Rome.

« Lorsque le Pape a demandé aux ouvriers — du moins à ceux qui le voulaient bien — de se joindre à lui pour une prière, les réponses ont été rares parmi les travailleurs communistes pour la plupart. Mais pour l'« Amen » final, la majorité s'était jointe au Souverain Pontife.

« Vous ne venez pas à moi, a déclaré le Pape, je viens à vous, pour vous parler de notre intérêt, l'intérêt que porte l'Eglise aux travailleurs. Rien ne nous sépare de vous. » (*La Suisse* du 10 février.)

« Pour parler de ce texte papal avec liberté sans farder la vérité, il faut avoir présente à l'esprit cette remarque de Bossuet qu'on a appelé à juste titre le dernier Père de l'Eglise : « Le plus grand dérèglement de l'esprit est de voir les choses telles qu'on voudrait qu'elles fussent et non telles qu'elles sont. »



« *RIEN ne nous sépare de vous* », a déclaré le Pape actuel aux ouvriers d'un chantier des environs de la Ville éternelle.

« *Est-ce exact ?* Malgré tout le respect qu'on peut et qu'on doit avoir pour la Papauté, on peut dire au contraire qu'un abîme sépare l'Eglise du monde ouvrier. C'est *un fait*. Partout, non seulement en Italie, mais en France, en Europe, ne parlons pas de l'URSS (!), en Amérique latine, le monde ouvrier s'est détaché de l'Eglise. La visite du Pape au chantier des environs de Rome le prouve et de quelle façon !

« Pourquoi le monde ouvrier s'est-il éloigné de l'Eglise ? La réponse est simple, claire et nette : Parce que le monde ouvrier est odieusement exploité par le capitalisme libéral à l'Ouest et par le capitalisme d'Etat à l'Est. Et sur ce plan-là, le capitalisme, l'Eglise a trahi sa mission. La religion chrétienne par la voix de son Fondateur, de ses Apôtres, des Pères de l'Eglise grecque et latine, *c'est une constante*, a condamné sans appel le prêt à l'intérêt, l'usure, d'où est sorti le capitalisme. Qui a dit : « *Nul ne peut servir deux Maîtres, Dieu et l'Argent ?* »

« A ceux qui douteraient encore par aveuglement ou par ignorance que religion chrétienne et capitalisme sont absolument inconciliables, nous conseillons de lire le *Traité de l'Usure* de Bossuet. *Vers un ordre social chrétien* de la Tour du Pin, *Capital et Propriété* de Malynski ou encore *L'Usure dévorante* de J.-M. Gatheron..

« Au lieu d'écouter les deux abstracteurs de quintessence Journet et Jacob Maritain, Sa Sainteté Paul VI, avec tout le respect qu'on lui doit, gagnerait à lire les Pères de l'Eglise et aussi... Edouard Drumont, l'admirable auteur de *La France juive*, qui a écrit une page immortelle il y a tantôt 80 ans sur la ploutocratie et son origine, et il faut bien le dire la trahison de l'Eglise.

« *A partir du jour où l'Eglise a réhabilité l'Uusure qu'elle avait combattue pendant quinze siècles, le règne social du Christianisme a été terminé et le règne du Judaïsme a commencé* ». Prudhon, avec sa terrible puissance de logicien, a très bien discerné que le nœud de la question était là.

« Léon XIII aura beau remettre cent fois sur le chantier sa célèbre encyclique sur la question sociale, il ne peut sortir de ce dilemme, et il sera forcé de s'en tenir à des déclarations plus ou moins oiseuses, à des banalités plus ou moins prudhommesques sur la nécessité de se bien conduire. »

(Edouard DRUMONT : « Le Testament d'un Antisémitte », Paris 1891, p. 201.)

« Ce n'est que par un retour aux origines chrétiennes sur l'usage de l'Argent : « *Un bon serviteur et un méchant maître* » que... Paul VI et les chrétiens de notre temps pourront ramener au bercail de l'Eglise le monde ouvrier. »

Nous avons essayé (*D. O.* n° 52) de « faire le point » sur le cas du Docteur Schweitzer avec le maximum d'objectivité. Cette étude a ému un certain nombre de lecteurs, particulièrement médecins, qui montrent beaucoup plus de sévérité que



nous à l'égard de l'homme de Lambaréné. Je voudrais citer en entier la lettre du Docteur L. R... (de Polynésie française), Commandeur de la Légion d'honneur, m'entretenant des « *médecins coloniaux de toutes nations, isolés parmi les peuplades primitives et parfois hostiles* ». A quoi bon ! Nous avons déjà écrit qu'il existait des douzaines et des douzaines de Schweitzer dans le monde dont le seul but est de ne pas être mélomane et organiste et de ne pas avoir été pris en charge par certains élans à affinités confessionnelles ou politiques.

Le vendredi 4 février 1966, « *Cinq colonnes à la une* », émission de la Télévision française, a présenté une séquence consacrée à Lambaréné. Le moins que l'on puisse dire, malgré les explications un peu gênées des successeurs de Schweitzer, c'est que nous n'espérons pas une confirmation aussi sensationnelle de ce que nous laissons supposer.

Pas de lits d'hôpital, village nègre, pas d'eau courante, pas de latrines, une hygiène absolument absente. Un malade noir interrogé répondit au reporter que son village était plus propre que « l'hôpital » de Lambaréné. Pourtant Schweitzer reçut des douzaines de millions de tous les coins du monde.

L'enquêteur de la Télé s'est rendu au proche hôpital civil du même endroit. Propre, net, eau courante, commodités. Un véritable hôpital où l'absence de saleté évite les risques de contagion.

Le plus curieux est concrétisé par l'avis *des noirs isolés*, pourvus de postes de spécialistes. Leur critiques sont très vives à l'égard des méthodes Schweitzer. Deux ont répété avec insistance qu'il faisait surtout « du bien à la religion ».

La caméra a longuement exploré le bidonville des noirs en traitement à l'hôpital du Docteur Schweitzer, qui ne semble pas avoir changé depuis trente ans, quand nous le vîmes en sortant d'Ayos. Par contre, le bâtiment central, moderne, des services centraux, paraît confortable et assez bien équipé.

Cette émission télévisée constitue la meilleure mise au point que l'on pouvait espérer sur le « cas » du Docteur Schweitzer. Elle « dégonfle », comme le souhaite le Docteur L. R..., « *une publicité internationale autant que tapageuse* ». Nous n'enlevons rien au soulagement apporté aux noirs par le Docteur Schweitzer, nous le remettons simplement à sa place, modeste, en égard aux dévouements similaires, souvent beaucoup plus méritoires, de toubibs de brousse dont personne ne parle jamais.

P. F.



GYGÈS

# LES JUIFS

## DANS LA FRANCE D'AUJOURD'HUI

Fortement documenté, d'une grande précision, ce livre n'est ni un **pamphlet antisémite** ni un **panégyrique d'Israël**. C'est une **œuvre impartiale**, la première qui ait été publiée depuis bien longtemps.

- Des Juifs de gaulle aux Juifs sous De Gaulle ● Les Juifs d'Algérie et le décret Crémieux ● L'antisémitisme en France ● Personnalités israélites du gouvernement et du parlement (1870-1965) ● Importance actuelle du Judaïsme français dans la politique, la presse, la littérature, l'enseignement et les affaires.
- Avec un répertoire de 7.000 noms.

*Edition sur alfa numérotée* ..... 30 F (31,10 franco)

*Edition courante* ..... 18 F (19,10 franco)

En dépôt à **LA LIBRAIRIE FRANCAISE**  
27, rue de l'Abbé Grégoire. PARIS-6°

**FONDEE EN 1952, DIFFUSANT DEPUIS TREIZE ANS  
TOUS LES LIVRES DE DOCUMENTATION POLITIQUE  
ET D'OPPOSITION**

(catalogue sur demande)



COLLECTION « DEFENSE DE L'OCCIDENT »

---

- LA JEUNESSE, par Maurice Bardèche, L. Simont, J.-A. Faucher, F. Ferrière, P. Fontaine, F. Laroche, J. Mabire, F. d'Orcival, J. Portal, B. de Saincaize, in-8°, 112 p. .... 7.50
- LA QUESTION NOIRE AUX U. S. A., par Maurice Bardèche, D. G. Smith, D. Noland, Ph. Kalt, J.-L. Cazals, F. Laroche, P. Hofstetter, P.-A. Crusteau, in-8°, 112 p. .... 7.50
- L'HEURE DES PAYSANS, par Pierre Fontaine et Jacques Leblanc-Penaud, in-8°, 135 p.... 7.50
- LES CRIMES DE GUERRE DES ALLIÉS, par Maurice Bardèche, Christian J. App, J. Fons, Patrice Laroche, L. Rohrbacker, R.-P. Reichenbroer. Le dossier des bombardements de terres, des massacres, des déportations, des tortures, dont les gouvernements alliés portent la responsabilité, in-8°, 112 p. .... 7.50
- DRAMES ET PROBLÈMES DE L'AFRIQUE, par Robert Anders, Maurice Bardèche, François d'Erce, Christian Pelée, Pierre Rimet, Jeanne Silvestri.  
*Que se passe-t-il en Afrique*, in-8°, 112 p. .... 7.75

---

27, Rue de l'Abbé-Grégoire — PARIS (6°)

C. C. P. 6535-65 Paris

Le gérant : Maurice BARDÈCHE

Imprimerie de l'Indépendant, Montargis

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> Trimestre 1966

N° d'impression : 4-56